47770/A

N. VI
17/5

SENDIVOGIUS (michel)
2

LOUIS DEBACQ
Pharmacien de 1re Classe

LES

OEUVRES

DU

COSMOPOLITE,

Diviſez en trois Traitez,

Dans leſquels ſont clairement expliquez les trois Principes de la Philoſophie naturelle, Sel, Soufre & Mercure.

42550

COSMOPOLITE
OU
NOUVELLE LUMIERE
CHYMIQUE,

Pour servir d'éclairciſſement aux trois Principes de la Nature, exactement décrits dans les trois Traitez ſuivans.

Le Ier. *De la Nature en général, où il eſt parlé du Mercure.*

Le II. *Du Soufre.*

Le III. *Du vray Sel des Philoſophes.*

DERNIERE EDITION,
Revûë & augmentée

DE LA LETTRE
PHILOSOPHIQUE
D'ANTOINE DUVAL,

Et de l'Extrait d'une autre Lettre aſſez curieuſe.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, au Saint-Eſprit.

M. DCC. XXIII.

Avec Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

A tous les Inquiſiteurs de l'Art Chymique, vrais Enfans d'Hermés.

SALUT.

Conſiderant en moi-même (AMI LECTEUR) *combien de fauſſes Receptes d'Alchymiſtes, qu'ils appellent, & combien de Livres contrefaits & pernicieux, dans leſquels on ne ſauroit remarquer la moindre trace de la verité, ont été compoſez par la fraude & l'avarice des Impoſteurs, dont la lecture a trompé & trompe encore tous les jours les veritables Inquiſiteurs des Arts & des ſecrets les plus cachez de la Nature. J'ai crû que je ne pouvois rien faire de plus utile & de plus profitable, que de communiquer aux vrais Fils & Heritiers de la Science, le talent qu'il a plû au Pere des Lumieres de me confier;*

afin de donner à connoitre à la Posterité, que Dieu a octroyé cette bénédiction singuliere, & ce tresor philosophique à quelques signalez personnages non-seulement dans les siécles passez, mais encore à quelques-uns de nôtre tems. Plusieurs raisons m'ont obligé à ne pas publier mon nom, parce que je ne recherche point d'être loüé & estimé, & que je n'ai autre dessein que de rendre office aux Amateurs de la Philosophie. Je laisse librement ce vain desir de gloire à ceux qui aiment mieux paroître savans, que de l'être en effet. Ce que j'écris en peu de paroles, a eté confirmé par l'experience manuelle que j'en ai faite, avec la grace du Très-haut, afin d'exhorter ceux qui ont déja posé les premiers & réels fondemens de cette louable Science, à ne pas abandonner l'exercice & la pratique des belles choses, & les garentir par ce moyen de la méchante & frauduleuse troupe de Charlatans & vendeurs de fumée, auſquels rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont

point des ſonges, (comme parle le vulgaire ignorant ;) ce ne ſont point de vaines fictions de quelques Hommes oiſifs, comme veulent les fols & inſenſez, qui ſe mocquent de cet Art : C'eſt la pure Verité Philoſophique, dont je ſuis paſſionné Sectateur, que je veux vous decouvrir, & que je n'ai pû ni dû vous cacher, ni paſſer ſous ſilence, parce que ce ſeroit refuſer l'appui & le ſecours qui eſt dû à la vraye Sience Chymique indignement décriee ; & qui pour cette raiſon, apprehende extrémement de paroître en public dans ce ſiecle malheureux & pervers, où le vice marche de pair avec la vertu, à cauſe de l'ingratitude & de la perfidie des Hommes, & des maledictions qu'on vomit ſans ceſſe contre les Philoſophes. Je pourrois rapporter pluſieurs Auteurs renommez pour témoins inconteſtables de la certitude de cette Sience. Mais les choſes que nous voyons ſenſiblement, & & dont nous ſommes convaincus par nôtre propre experience, n'ont pas be-

ſoin d'autres preuves. Il n'y a pas long-tems, & j'en parle comme ſavant, que pluſieurs perſonnes de grande & petite condition, ont vû cette Diane toute nuë. *Et quoi qu'il ſe trouve quelques perſonnes, qui par envie, ou par malice, ou par la crainte qu'ils ont que leurs impoſtures ne ſoient découvertes, crient inceſſamment que par un certain artifice, qu'ils couvrent ſous une vaine oſtentation de paroles faſtueuſes & ampoullees, l'on peut extraire l'ame de l'Or, & la rendre à un autre Corps: ce qu'ils entreprennent temerairement, & non ſans grande perte de tems, de labeur & d'argent. Que les Enfans d'Hermés ſachent & tiennent pour certain, que cette extraction d'ame (pour parler en leurs termes) ſoit de l'Or, ſoit de la Lune, par quelque voye Sophiſtique vulgaire qu'elle ſe faſſe, n'eſt autre choſe qu'une pure fantaiſie & une vaine perſuaſion. Ce que pluſieurs ne veulent pas croire, mais qu'ils ſeront enfin contraints d'avoüer*

à leur dommage, lorſqu'ils en feront l'expérience, ſeule & unique Maîtreſſe de la verité. Au contraire je puis aſſurer avec raiſon, que celui qui pourra par voye Philoſophique, ſans fraude & ſans déguiſement, teindre réellement le moindre métal du monde, ſoit avec profit, ou ſans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant ou réſiſtant à toute ſorte d'examens requis & néceſſaires, aura toutes les portes de la Nature ouvertes, pour rechercher d'autres plus haut & plus excellens ſecrets, & même les acquerir avec la grace & la bénédiction de Dieu. Au reſte, j'offre aux Enfans de la Sience ces preſens Traitez, que je n'ai écrits que ſur ma propre expérience, affin qu'en étudiant & mettant leur application & toute la force de leur eſprit, à la recherche des Opérations cachées de la Nature, ils puiſſent par là découvrir & connoître la vérité des choſes, & la Nature même,

en laquelle ſeule connoiſſance conſiſte toute la perfection de ce ſaint Art Philoſophique, pourveu qu'on y procede par le chemin Royal que la Nature nous a preſcrit en toutes ſes actions & opérations. C'eſt pourquoi je veux ici avertir le Lecteur, qu'il ne juge point de mes écrits ſelon l'écorce & le ſens extérieur des paroles, mais plutôt par la force de la Nature, de peur qu'en après il ne déplore ſon tems, ſon travail & ſon bien vainement dépenſez. Qu'il conſidere que c'eſt la ſience des Sages, & non pas la ſience des fols & des ignorans; & que l'intention des Philoſophes eſt toute autre, que ne la peuvent comprendre tous ces glorieux Thraſons, tous ces lettrez mocqueurs, tous ces Hommes vicieux & pervers, qui ne ſe pouvans mettre en réputation par leurs propres vertus, tâchent de ſe rendre illuſtres par leurs crimes, & par leur calomnie & impoſtures contre les gens d'honneur. Fuyez tous ces vagabons & ignorans

ſouſleurs, qui ont déja preſque trompé tout le monde, avec leurs blanchiſſemens & rubifications, non ſans grande diffamation & ignominie de cette noble Sience. Les perſonnes de cette farine ne ſeront jamais admis dans les plus ſecrets myſteres de ce ſaint Art: parce que c'eſt un don de Dieu, auquel on ne peut parvenir que par la ſeule grace du Très-haut, qui ne manque pas ou d'illuminer l'eſprit de celui qui la lui demande avec une humilité conſtante & religieuſe, ou de la lui communiquer par une démonſtration oculaire d'un Maître fidele & expert. C'eſt pourquoy Dieu refuſe à bon droit la revelation de ces ſecrets à ceux qu'il en trouve indignes, & qui ſont eloignez de ſa grace.

Au ſurplus, je prie inſtamment les Enfans de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ai de leur rendre ſervice; & lorſqu'ils auront fait que ce qui eſt occulte *devienne* manifeſte, *& que ſuivant la volonté de*

Dieu par leur travail constant & assidu, ils auront atteint le port desiré des Philosophes, ils excluent de la connoissance de cet Arc (à l'exemple des Sages) tous ceux qui en sont indignes. Qu'ils se souviennent de la charité qu'ils doivent à leur prochain pauvre & incommode, & qui vivra en la crainte de Dieu, qu'ils le fassent sans aucune vaine ostentation; & qu'en connoissance de ce don special, dont ils n'abuseront pas, ils chantent sans cesse & en leur particulier, & dans l'interieur de leur cœur, des loüanges à Dieu Tout-puissant, très-bon & très-grand.

La Simplicité est le vrai sceau de la Verité.

DE LA NATURE EN GENERAL.

TRAITÉ PREMIER.

Ce que c'eſt que la Nature, & quels doivent être ceux qui la recherchent.

PLUSIEURS Hommes ſages & très-doctes ont avant pluſieurs Siécles, & même avant le Déluge (ſelon le témoignage d'Hermes) écrit beaucoup de preceptes touchant la maniere de trouver la Pierre des Philoſophes, & nous en ont laiſſé tant d'Ecrits, que ſi

la Nature n'operoit tous les jours devant nos yeux des effets surprenans, que nous ne pouvons absolument les nier, je crois qu'il ne se trouveroit personne qui estimât qu'il y eût veritablement une Nature, vû qu'au temps passé il ne fut jamais tant d'Inventeurs de choses, ni tant d'inventions qu'il s'en voit aujourd'hui. Aussi nos Predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & sa possibilité; c'est-à-dire ce qu'il étoit possible de faire. Et bien qu'ils ayent demeuré seulement en cette voye simple de la Nature, ils ont néanmoins trouvé tant de choses, qu'à peine pourrions-nous les imaginer avec toutes nos subtilitez & toute ceette multitude d'inventions. Ce qui se fait à cause que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la Terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effet pour y appliquer nôtre esprit, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, qui loin d'être connues, à peine se peuvent faire, ou du moins très-difficilement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il arrive que nous inventions plus aisément quel-

ques vaines ſubtilitez, & telles qu'à la verité les vrais Philoſophes n'euſſent pû preſque imaginer, plûtôt que de parvenir à leur intention, & au vrai cours de la Nature. Mais quoi! telle eſt l'humeur naturelle des Hommes de ce ſiécle, telle eſt leur inclination, de negliger ce qu'ils ſavent, & de rechercher toujours quelque choſe de nouveau, & ſur tout les eſprits des Hommes auſquels la Nature eſt ſujette.

Vous verrez, par exemple, qu'un Artiſan qui aura atteint la perfection de ſon Art, cherchera d'autres choſes, ou qu'il en abuſera, ou même qu'il le laiſſera là tout-à-fait. Ainſi la genereuſe Nature agit toujours ſans relâche juſqu'à ſon Iliade, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſon dernier terme, & puis elle ceſſe: car dès le commencement il lui a été accordé qu'elle pourroit s'améliorer dans ſon cours, & qu'elle parviendroit enfin à un repos ſolide & entier, auquel pour cet effet elle tend de tout ſon pouvoir, ſe réjouiſſant de ſa fin, comme les fourmies ſe réjouiſſent de leur vieilleſſe, qui leur donne des aîles à la fin de leurs jours. De même nos eſprits ont pouſſé ſi avant, principalement dans l'Art Philoſophique & dans

la pratique de la Pierre, que nous ſommes preſque parvenus juſqu'à l'Iliade ; c'eſt à-dire juſqu'au dernier but. Car les Philoſophes de ce temps ont trouvé tant de ſubtilitez, qu'il eſt preſque impoſſible d'en trouver de plus grandes ; & ils different autant de l'Art des anciens Philoſophes, que l'Horlogerie eſt differente de la ſimple Serrurerie. En effet, quoique le Serrurier & l'Horlogeur manient tous deux le Fer, & qu'ils ſoient maîtres tous deux dans leur Art, l'un néanmoins ignore l'artifice de l'autre.

Pour moi je m'aſſure que ſi Hermes, Geber & Lulle, tous ſubtils & tous profonds Philoſophes qu'ils pouvoient être, revenoient maintenant au monde, ils ne ſeroient pas tenus par ceux d'aujoud'hui à grand'peine pour des Philoſophes, mais plûtôt pour des Diſciples, tant nôtre préſomption eſt grande. Sans doute qu'auſſi ces bons & doctes Perſonnages ignoroient tant d'inutiles diſtillations qui ſont uſitées aujourd'hui, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines Operations que nos Modernes ont inventées, leſquels n'ayant pas bien entendu le ſens des Ecrits de ces Anciens, reſteront encore long-temps à recher-

cher une choſe ſeulement ; c'eſt de ſavoir la Pierre des Philoſophes, ou la teinture Phyſique que les Anciens ont ſçû faire. Enfin il nous arrive au contraire, qu'en la recherchant où elle n'eſt pas, nous rencontrons autre choſe, mais n'étoit que tel eſt l'inſtinct naturel de l'homme, & que la Nature n'uſât en ceci de ſon droit, à peine nous fourvoyerions-nous maintenant.

Pour retourner donc à nôtre propos, j'ai promis en ce premier Traité d'expliquer la Nature, afin que nos vaines imaginations ne nous détournent point de la vraye & ſimple voye. Je dis donc que la Nature eſt *une*, *vraye*, *ſimple*, *entiere en ſon être*, & que Dieu l'a faite devant tous les Siécles, & lui a enclos un certain eſprit univerſel. Il faut ſavoir néanmoins que le terme de la Nature eſt Dieu, comme il en eſt le principe ; car toute choſe finit toûjours en ce, en quoi elle a pris ſon être & ſon commencement. J'ai dit qu'elle eſt *unique*, & que c'eſt par elle que Dieu a fait tout ce qu'il a fait ; non que je die qu'il ne peut rien faire ſans elle (car c'eſt lui qui l'a faite, & il eſt Tout Puiſſant) mais il lui a plû ainſi, & il l'a fait. Toutes choſes

proviennent de cette ſeule & unique Nature, & il n'y a rien en tout le monde, hors la Nature. Que ſi quelquefois nous voyons arriver des avortons, c'eſt la faute ou du lieu, ou de l'artiſan, & non pas de la Nature. Or cette Nature eſt principalement diviſée en quatre regions ou lieux, où elle fait tout ce qui ſe voit, & tout ce qui eſt caché : car ſans doute toutes choſes ſont plûtôt à l'ombre & cachées, que veritablement elles n'apparoiſſent. Elle ſe change au mâle & à la femelle ; elle eſt comparée au Mercure, parce qu'elle ſe joint à divers lieux ; & ſelon les lieux de la Terre, bons ou mauvais, elle produit chaque choſe : bien qu'à la verité il n'y ait point de mauvais lieux en Terre, comme il nous ſemble. Il y a quatre qualitez élementaires en toutes choſes, leſquelles ne ſont jamais d'accord, car l'une excede toûjours l'autre.

Il eſt donc à remarquer que la Nature n'eſt point viſible, bien qu'elle agiſſe viſiblement ; car ce n'eſt qu'un eſprit volatil, qui fait ſon office dans les corps, & qui a ſon ſiege & ſon lieu en la Volonté divine. Et en cet endroit elle ne nous ſert d'autre choſe, ſinon que nous ſa-

chions connoître ſes lieux propres, & principalement ceux qui lui ſont plus proches & plus convenables; c'eſt à dire afin que nous ſachions marier les choſes enſemble, ſelon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme, ou le bœuf ou quelqu'autre bête avec le métal: mais, au contraire, qu'un ſemblable agiſſe ſur ſon ſemblable, car alors la Nature ne manquera pas de faire ſon devoir. Or le lieu de la Nature n'eſt ailleurs qu'en la volonté de Dieu, comme nous avons déja dit ci-devant.

Les Scrutateurs de la Nature doivent être tels qu'eſt la Nature même; c'eſt-à-dire vrais, ſimples, patiens, conſtans, &c. mais ce qui eſt le principal point, pieux, craignans Dieu, & ne nuiſant aucunement à leur prochain. Puis après, qu'ils conſiderent exactement, ſi ce qu'ils ſe propoſent eſt ſelon la Nature, s'il eſt poſſible & faiſable; & cela qu'ils l'apprennent par des exemples apparens & ſenſibles; à ſçavoir, avec quoi toute choſe ſe fait, comment, & avec quel vaiſſeau. Car ſi tu veux ſimplement faire quelque choſe, comme fait la Nature, ſuis-la; mais ſi tu veux faire quelque choſe de plus excellent que la Nature ne

fait, regarde en quoi, & par quoi elle s'ameliore, & tu trouveras que c'eſt toûjours avec ſon ſemblable. Si tu veux, par exemple, étendre la vertu intrinſeque de quelque métal plus outre que la Nature, (ce qui eſt nôtre intention) il te faut prendre la Nature métallique, & ce encore au mâle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car ſi tu penſe faire un métal d'une herbe, tu travailleras en vain : de même que d'un chien ou de quelqu'autre bête, tu ne ſaurois produire un arbre.

TRAITÉ II.

De l'opération de la Nature en nôtre propoſition & ſemence.

J'Ay dit ci-deſſus que la Nature eſt vraye, unique, & par tout apparente, continue, qu'elle eſt connue par les choſes qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ai dit auſſi que le Scrutateur d'icelle doit être de même; c'eſt-à-dire veritable, ſimple, patient, conſtant, & qu'il n'applique ſon eſprit

qu'à une choſe ſeulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature.

Vous remarquerez que tout ainſi que la Nature eſt en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a créée & l'a miſe en toute imagination; de même la Nature s'eſt faite une ſemence dans les élemens procedante de ſa volonté. Il eſt vrai qu'elle eſt unique, & toutefois elle produit choſes diverſes; mais néanmoins elle ne produit rien ſans ſperme. Car la Nature fait tout ce que veut le ſperme, & elle n'eſt que comme l'inſtrument de quelque artiſan. Le ſperme donc de chaque choſe eſt meilleur & plus utile à l'artiſte, que la Nature même: car par la Nature ſeule vous ne ferez non plus ſans ſperme, qu'un Orfévre pourroit faire ſans feu, ſans or ou ſans argent, ou le Laboureur ſans grain. Ayez donc cette ſemence ou ſperme, & la Nature ſera prête de faire ſon devoir, ſoit à mal, ſoit à bien. Elle agit ſur le ſperme comme Dieu ſur le franc arbitre de l'homme. Et c'eſt une grande merveille de voir que la Nature obéiſſe à la ſemence, toutefois ſans y être forcée, mais de ſa propre volonté. De même Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non qu'il y ſoit forcé,

mais de ſon bon & libre vouloir. C'eſt pourquoi il a donné à l'homme le liberal arbitre, ſoit au bien, ſoit au mal. Le ſperme donc c'eſt l'Elixir ou la quinteeſſence de chaque choſe, ou bien encore la plus parfaite & la plus accomplie décoction & digeſtion de chaque choſe, ou le baûme du Soûfre, qui eſt la même choſe que l'umide radical dans les métaux. Nous pourrions à la verité faire ici un grand & ample diſcours de ce ſperme ; mais nous ne voulons tendre à autre choſe qu'à ce que nous nous ſommes propoſé en cet Art. Les quatre Elemens engendrent le ſperme par la volonté de Dieu, & par l'imagination de la Nature : car tout ainſi que le ſperme de l'homme a ſon centre ou receptacle convenable dans les reins ; de même les quatre Elemens, par un mouvement infatigable & perpetuel, (chacun ſelon ſa qualité) jettent leur ſperme au centre de la Terre, ou il eſt digeré, & par le mouvement pouſſé dehors. Quant au centre de la Terre, c'eſt un certain lieu vuide, où rien ne peut repoſer. Les quatre Elemens jettent leurs qualitez en l'excentre (s'il faut ainſi parler) ou à la marge & circonference du centre; comme l'homme

jette ſa ſemence dans la matrice de la femme, dans laquelle il ne demeure rien de la ſemence : mais après que la matrice en a pris une dûe portion, elle jette le reſte dehors. De même arrive-t'il au centre de la Terre, que la force Magnetique ou Aymautine de la partie de quelque lieu, attire à ſoi ce qui lui eſt propre pour engendrer quelque choſe, & le reſte elle le pouſſe dehors pour en faire des pierres & autres excremens. Car toutes choſes prennent leur origine de cette fontaine, & rien ne naît en tout le monde que par l'arroſement de ſes ruiſſeaux. Par exemple, que l'on mette ſur une table bien unie un vaiſſeau plein d'eau, qui ſoit placé au milieu de cette table, & qu'on poſe à l'entour pluſieurs choſes & diverſes couleurs, & entr'autres qu'il y ait du ſel, & que chaque choſe ſoit miſe ſeparément : puis après que l'on verſe l'eau au milieu, vous la verrez couler deçà & delà ; vous verrez dis-je, que ce ruiſſeau-ci venant à rencontrer la couleur rouge, deviendra rouge pareillement ; & que celui-là paſſant par le ſel, deviendra ſalé, & ainſi des autres : car il eſt certain que l'eau ne change point

les lieux, mais la diverſité des lieux change l'eau. De même la ſemence ou ſperme jetté par les quatre Elemens au centre de la Terre, paſſe par divers lieux; en ſorte que chaque choſe naît ſelon la diverſité des lieux : s'il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il ſe fait une choſe pure. La ſemence & le ſperme de toutes choſes eſt unique, & néanmoins il engendre diverſes choſes, comme il appert par l'exemple ſuivant. La ſemence de l'homme eſt une ſemence noble, créée ſeulement pour la generation de l'homme ; cependant ſi l'homme en abuſe, (ce qui eſt en ſon liberal arbitre) il en naît un avorton ou un monſtre. Car ſi contre les deffenſes que Dieu a faites à l'homme, il s'accouploit avec une vache, ou quelqu'autre bête, cet animal concevroit facilement la ſemence de l'homme, parce que la Nature n'eſt qu'une ; & alors il ne naîtroit pas un homme, mais une bête & un monſtre, à cauſe que la ſemence ne trouve pas le lieu qui lui eſt convenable. Ainſi par cette inhumaine & deteſtable commixtion, ou *mélange* des hommes avec les bêtes, il naîtroit diverſes ſortes d'animaux ſemblables aux

hommes : Car il arrive infailliblement que ſi le ſperme entre au centre, il naît ce qu'il en doit naître ; mais ſi-tôt qu'il eſt venu en un lieu certain & qu'il le conçoit, alors il ne change plus de forme. Toutefois tant que le ſperme eſt dans le centre, il ſe peut auſſi-tôt créer de lui un arbre qu'un métal, une herbe qu'une pierre, & une choſe enfin plus pure que l'autre, ſelon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elemens engendrent cette ſemence.

Il faut bien remarquer qu'il y a quatre Elemens, deux deſquels ſont graves ou peſans, & deux autres legers ; deux ſecs & deux humides, toutefois l'un extrémement ſec, & l'autre extrémement humide, & en outre ſont maſculins & feminins. Or chacun d'eux eſt très-prompt à produire choſe ſemblable à ſoi en ſa ſphere : car ainſi la voulu le Très Haut. Ces quatre ne repoſent jamais ; ils agiſſent continuellement l'un en l'autre, & chacun pouſſe de ſoi & par ſoi ce qu'il a de plus ſubtil : tous ont leurs rendez-vous general au centre, & dans le centre eſt l'Archée ſerviteur de la Nature, qui venant à mêler ces ſpermes-là, les jette dehors. Mais

l'Epilogue où vous pourrez voir plus au long dans la conclusion de ces douze Traités ou *Chapitres*, comment cela se fait.

TRAITÉ III.

De la vraye & premiere matiere De Métaux.

LA premiere matiere des Métaux est double ; mais néanmoins l'une sans l'autre ne créée point un métal. La premiere & la principale est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes *Mercure*, lequel est gouverné par les raions du Soleil & de la Lune, en nôtre Mere Philosophique. La seconde est la chaleur de la Terre ; c'est-à-dire, une chaleur seche, qu'ils appellent *Soûfre*. Mais parce que tous les vrais Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont pû, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement qu'il nous sera possible, & principalement le poids, lequel étant ignoré, toutes choses se détruisent. De là vient que plusieurs d'une bonne chose,

ne produiſent que des avortons : Car il y en a quelques-uns qui prennent tout le corps pour leur matiere ; c'eſt-à-dire, pour leur ſemence ou ſperme : les autre n'en prennent qu'un morceau, & tous ſe détournent du droit chemin. Si quelqu'un, par exemple, étoit aſſez idiot pour prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & que de cette commixtion il préſumât pouvoir faire un homme, il n'y a perſonne pour ignorant qu'il fût, qui ne jugeât très bien que cela eſt impoſſible, puiſqu'en chaque corps il y a un centre & un lieu certain où le ſperme ſe repoſe, & eſt toûjours comme un point ; c'eſt-à-dire qui eſt comme environ la huit mille deux-centiéme partie du corps, pour petit qu'il ſoit, voire même en un grain de froment : ce qui ne peut être autrement. Auſſi eſt-ce folie de croire que tout le grain ou tout le corps ſe convertiſſe en ſemence, il n'y en a qu'une petite étincelle ou partie neceſſaire, laquelle eſt preſervée par ſon corps de toute exceſſive chaleur & froideur, &c. Si tu as des oreilles & de l'entendement, prends garde à ce que je te dis, & tu ſeras aſſuré contre ceux non-ſeulement

qui ignorent le vrai lieu de la ſemence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, & qui eſſayent inutilement de réduire tout le grain en ſemence; mais encore contre ceux qui s'amuſent à une vaine diſſolution des Métaux, s'efforçant de les diſſoudre entierement, afin de créer un nouveau métal de leur mutuelle commixtion. Mais ſi ces gens conſideroient le procedé de la Nature, ils verroient clairement que la choſe va bien autrement: car il n'y a point de métal, ſi pur qu'il ſoit, qui n'ait ſes impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

Toi donc, ami Lecteur, prends garde ſur tout au point de la Nature, & tu as aſſez; mais tiens toûjours cette maxime pour aſſurée, qu'il ne faut pas chercher ce point aux Métaux du vulgaire, car il n'eſt point en eux; parce que ces Métaux, principalement l'Or du vulgaire, ſont morts; au lieu qne les nôtres au contraire ſont vifs & ayant eſprit; & ce ſont ceux-là qu'il faut prendre. Car tu dois ſavoir que la vie des Métaux n'eſt autre choſe que le feu, lorſqu'ils ſont encore dans leur mine; & que la mort des Métaux eſt auſſi le

feu ; c'eſt à-dire, le feu de fuſion. Or la premiere matiere des Métaux eſt une certaine humidité mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau graſſe, adhérante à chaque choſe pour pure ou impure qu'elle ſoit, en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui ſe fait, parce que la Terre eſt en un endroit plus ouverte & poreuſe, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois, & paroît au jour de ſoi même, mais vêtue de quelque robe, & principalement aux endroits où elle ne trouve pas à quoi s'attacher. Elle ſe connoît ainſi, parce que toute choſe eſt compoſée de trois principes ; mais en la matiere des Métaux, elle eſt unique & ſans conjonction, excepté ſa robe ou ſon ombre, c'eſt à-dire ſon ſoûfre.

TRAITÉ IV.

De quelle maniere les Métaux ſont engendrez aux entrailles de la Terre.

LEs Métaux ſont produits en cette façon. Après que les quatre Elemens ont pouſſé leur force & *leurs vertus* dans le centre de la Terre, l'Archée de la Nature en diſtillant, les ſublime à la ſuperficie par la chaleur d'un mouvement perpétuel ; car la Terre eſt poreuſe, & le vent en diſtillant par les pores de la Terre, ſe réſout en eau, de laquelle naiſſent toutes choſes. Que les enfans de la Science ſachent donc que le ſperme des Métaux n'eſt point different du ſperme de toutes les choſes qui ſont au monde, lequel n'eſt qu'une vapeur humide. C'eſt pourquoy les Alchymiſtes recherchent en vain la réduction des Métaux en leur premiere matiere, qui n'eſt autre choſe qu'une vapeur. Auſſi les Philoſophes n'ont point entendu cette premiere matiere, mais ſeulement

la ſeconde, comme diſpute très-bien Bernard Treviſan, quoi qu'à la verité ce ſoit un peu obcurément, parce qu'il parle des quatre Elemens : néanmoins il a voulu dire cela, mais il prétendoit parler ſeulement aux enfans de doctrine. Quant à moi, afin de découvrir plus ouvertement la Theorie, j'ai bien voulu ici avertir tout le monde de laiſſer là tant de ſolutions, tant de circulations, tant de calcinations & réiterations, puiſque c'eſt en vain que l'on cherche cela en une choſe dure, qui de ſoi eſt molle *par tout.* C'eſt pourquoy ne cherchez plus cette premiere matiere, mais la ſeconde ſeulement, laquelle eſt telle, qu'auſſi tôt qu'elle eſt conçûe, elle ne peut changer de forme. Que ſi quelqu'un demande comment eſt ce que le métal ſe peut réduire en cette ſeconde matiere, je réponds que je ſuis en cela l'intention des Philoſophes ; mais j'y inſiſte plus que les autres, afin que les enfans de la Science prennent le ſens des Auteurs, & non pas les ſyllabes, & que là où la Nature finit, principalement dans les métalliques qui ſemblent des corps parfaits devant nos yeux, là il faut que l'art commence.

Mais pour retourner à nôtre propos (car nous n'entendons pas parler ici seulement de la Pierre) traitons de la matiere des Métaux. J'ai dis un peu auparavant que toutes choses sont produites d'un air liquide, c'est-à-dire, d'une vapeur que les Elemens distillent dans les entrailles de la Terre par un continuel mouvement; & si-tôt que l'Archée l'a reçû, il le sublime par les pores, & le distribue par sa sagesse à chaque lieu, comme nous avons déja dit ci-dessus. Et ainsi par la varieté des lieux, les choses proviennent & naissent diverses. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence particuliere, que l'or en a une autre, & ainsi chaque métal; mais cette opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne, qu'en l'Or, en l'Argent & au Fer: Mais le lieu de leur naissance a été cause de leur difference, (si tu m'entends comme il faut) encore que la Nature a bien plûtôt achevé son œuvre en la procréation de l'Argent qu'en celle de l'Or, *& ainsi des autres.* Car quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimée au centre de la Terre, il est néceſſaire qu'elle passe par des lieux ou froids, ou chauds;

que ſi elle paſſe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graiſſe de ſoûfre adhere aux parois, alors cette vapeur, que les Philoſophes ont appellé leur Mercure, s'accommode & ſe joint à cette graiſſe, laquelle elle ſublime après avec ſoi; & de ce mélange ſe fait une certaine onctuoſité, qui laiſſant le nom de vapeur prend le nom de graiſſe; & venant puis après à ſe ſublimer en d'autres lieux qui ont été nettoyez par la vapeur précedente, & où la Terre eſt ſubtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette Terre, & ſe joint à elle; & ainſi il ſe fait de l'Or. Que ſi cette onctuoſité ou graiſſe parvient à des lieux impurs & froids, c'eſt là que s'engendre le Saturne; & ſi cette Terre eſt pure, mais mêlée de ſoûfre, alors s'engendre le Venus. Car plus le lieu eſt pur & net, plus les Métaux qu'il procrée ſont purs.

Il faut auſſi remarquer que cette vapeur ſort continuellement du centre à la ſuperficie, & qu'en paſſant elle purge les lieux. C'eſt pourquoi il arrive qu'aujourd'hui il ſe trouve des mines là où il y a mil ans qu'il n'y en avoit point: car cette vapeur par ſon continuel progrès ſubtiliſe toûjours le crud & l'impur,

tirant auſſi ſucceſſivement le pur avec ſoi. Et voilà comme ſe fait la réiteration ou circulation de la Nature, la quelle ſe ſublime tant de fois, produiſant choſes nouvelles, juſqu'à ce que le lieu ſoit entierement dépuré, lequel plus il eſt nettoyé, plus il produit des choſes belles & trés nettes. Mais en Hyver quand la froideur de l'air vient à reſſerer la Terre, cette vapeur onctueuſe vient auſſi à ſe congeler, qui aprés au retour du Printems ſe mêle avec la Terre & l'Eau; & de là ſe fait la Magneſie, tirant à ſoi un ſemblable Mercure de l'air, qui donne vie à toutes choſes par les rayons du Soleil, de la Lune & des Etoilles: Et ainſi ſont produites les herbes, les fleurs & autres choſes ſemblables; car la Nature ne demeure jamais un moment de tems oiſive.

Quant aux Métaux, ils s'engendrent en cette façon. La Terre eſt purgée par une longue diſtilation: puis à l'arrivée de cette vapeur onctueuſe ou graiſſe, ils ſont procréez, & ne s'engendrent point d'autre maniere, comme quelques-uns eſtiment vainement, interpretant mal à cet égard les écrits des Philoſophes.

TRAITÉ V.

De la generation de toutes ſortes de Pierres.

LA matiere des Pierres eſt la même que celles des autres choſes, & ſelon la pureté des lieux elles naiſſent de cette façon. Quand les quatre Elemens diſtillent leur vapeur au centre de la Terre, l'Archée de la Nature la repouſſe & la ſublime : de ſorte que paſſant par les lieux & par les pores de la Terre, elle attire avec ſoi toute l'impureté de la Terre, juſqu'à la ſuperficie ; là où étant, elle eſt puis aprés congelée par l'air, parce que tout ce que l'air pur engendre, eſt auſſi congelé par l'air crud ; car l'air a ingrez dans l'air, & ſe joignent l'un l'autre, parce que la Nature s'éjouit avec Nature : Er ainſi ſe font les Pierres & les Rochers pierreux, ſelon la grandeur ou la petiteſſe des pores de la Terre, leſquels plus ils ſont grands, font que le lieu en eſt mieux purgé ; car une plus grande chaleur & une plus grande quan-

tiré d'eau passant par ce soûpirail, la députation de la Terre en est plûtôt faite, & par ce moyen les Métaux naissent plus commodément en ces lieux comme le témoigne l'experience, qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'Or ailleurs qu'aux Montagnes, parce que rarement se trouve il dans les Campagnes, qui sont des lieux ordinairement humides & marécageux, non pas à cause de cette vapeur que j'ai dit, mais à cause de l'Eau élementaire, laquelle attire à soi ladite vapeur, de telle façon qu'ils ne se peuvent séparer : si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argille, de laquelle usent les Potiers. Mais aux lieux où il y a une grosse arene, ausquels cette vapeur n'est pas conjointe avec la graisse ou le soûfre, comme dans les prés, elle crée des herbes & du foin.

Il y a encore d'autres Pierres précieuses, comme le Diamant, le Rubis, l'Emeraude, le Crisopelas, l'Onix & l'Escarboucle, lesquelles sont toutes engendrées en cette façon. Quand cette vapeur de Nature se sublime de soi même sans ce soûfre, ou cette onctuosité que nous avons dit, & qu'elle rencontre un lieu

lieu d'eau pure de ſel, alors ſe font les Diamans ; & cela dans les lieux les plus froids auſquels cette graiſſe ne peut parvenir, parce que ſi elle y arrrivoit, elle empêcheroit cet effet. Car on ſait bien que l'eſprit de l'eau ſe ſublime facilement, & avec peu de chaleur ; mais non pas l'huile ou la graiſſe, qui ne peut s'élever qu'à force de chaleur, & ce en lieux chauds : car encore bien qu'elle procede du centre, il ne lui faut pourtant gueres de froid pour la congeler, & la faire arrêter ; mais la vapeur monte aux lieux propres, & ſe congele en pierres par petits grains dans l'eau pure.

Mais pour expliquer comment les couleurs ſe font dans les Pierres précieuſes, il faut ſavoir que cela ſe fait par le moyen du ſoûfre, en cette maniere. Si la graiſſe du ſoûfre eſt congelée par un mouvement perpétuel, l'eſprit de l'eau puis après le digere en paſſant, & le purifie par la vertu du ſel, juſqu'à ce qu'il ſoit coloré d'une couleur digeſte, rouge ou blanche ; laquelle couleur tendant à ſa perfection, s'éleve avec cet eſprit, parce qu'il eſt ſubtiliſé par tant de diſtillations réiterées : l'eſprit puis après a puiſſance de pénetrer dans les choſes impar-

faites ; & ainſi il introduit la couleur, qui ſe joint puis aprés à cette eau en partie congelée, & remplit ainſi ſes pores, & ſe fixe avec elle d'une fixation inſéparable. Car toute eau ſe congele par la chaleur, ſi elle eſt ſans eſprit ; & ſi elle eſt jointe à l'eſprit, elle ſe congele au froid. Mais quiconque ſait congeler l'eau par le chaud, & joindre l'eſprit avec elle, certainement il a trouvé une choſe mille fois plus précieuſe que l'Or, & que toute choſe qui ſoit au monde. Faites donc en ſorte que l'eſprit ſe ſépare de l'eau, afin qu'il ſe pourriſſe & que le grain apparoiſſe : puis aprés en avoir rejetté les feces, réduiſez l'eſprit en eau, & les faites joindre enſemble ; car cette conjonction engendrera un rameau diſſemblable en forme & excellence à ſes parens.

TRAITE VI.

De la ſeconde matiere, & de la perfection de toutes choſes.

NOus avons traité ci-deſſus de la premiere matiére de toutes choſes, & comme elles naiſſent par la Nature ſans ſemence, c'eſt à dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elemens, de laquelle elle engendre la ſemence: maintenant nous parlerons de la ſemence & des choſes qui s'engendrent avec ſemence. Toute choſe donc qui a ſemence eſt multipliée par icelle, mais il eſt ſans doute que cela ne ſe fait pas ſans l'aide de la Nature: car la ſemence en tout corps n'eſt autre choſe qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle ſi elle n'eſt réſoûte par une vapeur chaude, eſt *tout-à-fait* inutile & de nul uſage.

Que ceux qui recherchent l'art ſachent donc ce que c'eſt que ſemence, afin qu'ils ne cherchent point une choſe qui n'eſt pas. Qu'ils ſachent, dis-je, que la ſemence eſt triple, & qu'elle eſt engendrée des quatre Elemens. La premiere eſpece de ſemence eſt la minérale, dont il s'agit icy: la

ſeconde eſt la végétable, & la troiſiéme l'animale. La ſemence minérale eſt ſeulement connue des vrais Philoſophes: la ſemence vegetable eſt commune & vulgaire, de même que nous voyons dans les fruits; & l'animale ſe connoît par l'imagination. La vegetable nous montre à l'œil comme la Nature l'a créé des quatre Elémens: car il faut ſavoir que l'hyver eſt cauſe de putréfaction, parce qu'il congele les eſprits vitaux dans les Arbres; & lors qu'ils ſont réſouts par la chaleur du Soleil, auquel il y a une force magnétique ou aymantine qui attire à ſoy toute humidité, alors la chaleur de la Nature, excitée à l'aide du mouvement, pouſſe à la circonférence une vapeur d'eau ſubtile, qui ouvre les pores de l'Arbre, & en fait diſtiler des goutres, ſéparant toûjours le pur de l'impur: Néanmoins l'impur précéde quelque fois le pur; le pur ſe congele en fleurs, l'impur en feuilles, le gros & l'épais en écorce, laquelle demeure fixe: mais les feuilles tombent ou par le froid, ou par le chaud, quand les pores de l'Arbre ſont bouchez; les fleurs ſe congelent en une couleur proportionnée à la chaleur, & apportent fruit ou ſemence.

De même que la pomme, en laquelle eſt le ſperme, d'où l'Arbre ne naît pas; mais dans ce ſperme eſt la ſemence ou le grain intérieurement, duquel l'Arbre naît même ſans ſperme: car la multiplication ne ſe fait pas au ſperme, mais en la ſemence; comme nous voyons clairement que la Nature crée la ſemence des quatre Elémens, de peur que nous ne fuſſions occupez à cela inutilement; car ce qui eſt crée n'a pas beſoin de Créateur. Il ſuffira en cet endroit d'avoir averti le Lecteur par cet exemple. Retournons maintenant à nôtre propos minéral.

Il faut donc ſavoir que la Nature crée la ſemence minérale ou métallique dans les entrailles de la Terre, c'eſt pourquoi on ne croit pas qu'il y ait une telle ſemence dans la Nature, à cauſe qu'elle eſt inviſible. Mais ce n'eſt pas merveille ſi les ignorans en doutent, car puiſqu'ils ne peuvent même comprendre ce qui eſt devant leurs yeux, à grande peine conceveroient-ils ce qui eſt caché & inviſible. Et pourtant c'eſt une choſe trés-vraye, que ce qui eſt en haut, eſt comme ce qui eſt en bas: & au contraire, ce qui naît en haut, naît d'une même

ſource que ce qui eſt deſſous dans les entrailles de la Terre. Et je vous prie, quelle prérogative auroient les vegetables pardeſſus les métaux, pour que Dieu eût donné de la ſemence à ceux là, & en eût exclu ceux ci ? Les métaux ne ſont-ils pas en auſſi grande autorité & conſidération envers Dieu, que les Arbres ? Tenons donc pour aſſuré que rien ne croît ſans ſemence ; car là où il n'y a point de ſemence, la choſe eſt morte. Il eſt donc néceſſaire que les quatre Elémens créent la ſemence des métaux, ou qu'ils les produiſent ſans ſemence : S'ils ſont produits ſans ſemence, ils ne peuvent être parfaits, car toute choſe ſans ſemence eſt imparfaite, eu égard au compoſé. Qui n'ajoute point foi à cette vérité indubitable, n'eſt pas digne de rechercher les ſecrets de la Nature, car rien ne naît au monde ſans ſemence. Les métaux ont en eux vraiment & réellement leur ſemence ; mais leur generation ſe fait ainſi.

Les quatre Elémens en la premiere opération de la Nature, diſtillent par l'artifice de l'Archée dans le centre de la Terre, une vapeur d'eau pondereuſe, qui eſt la ſemence des métaux, & s'ap-

pelle *Mercure*, non pas à cauſe de ſon eſſence, mais à cauſe de ſa fluidité & ſa facile adhérance à chaque choſe. Il eſt comparé au Soûfre, à cauſe de ſa chaleur interne; & aprés la congélation, c'eſt l'humide radical. Et quoi que le corps des métaux ſoit procréé du Mercure, ce qui ſe doit entendre du Mercure des Philoſophes, néanmoins il ne faut point écouter ceux qui eſtiment que le Mercure vulgaire ſoit la ſemence des métaux, & ainſi ils prennent le corps au lieu de la ſemence, ne conſiderant pas que le Mercure vulgaire a auſſi bien en ſoy ſa ſemence que les autres. L'erreur de tous ces gens-là ſera manifeſtée par l'exemple ſuivant.

Il eſt certain que les hommes ont leur ſemence, en laquelle ils ſont multipliez. Le corps de l'homme c'eſt le Mercure, la ſemence eſt cachée dans ce corps; & eu égard au corps, la quantité de ſon poids eſt trés-petite. Qui veut donc engendrer cet homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure qui eſt un corps, mais la ſemence, qui eſt cette vapeur d'eau congelée. Ainſi les Opérateurs vulgaires procedent mal en la régeneration des métaux; ils diſſolvent

les corps métalliques, soit Mercure, soit Or, soit Argent, soit plomb, & les corrodent avec des Eaux-fortes, & autres choses heterogenes & étrangeres, non requises à la vraie science : puis aprés ils conjoignent ces dissolutions, ignorant ou ne prenant pas garde que des pieces & des morceaux d'un corps, un homme ne peut pas être engendré ; car par ce moyen la corruption du corps & la destruction de la semence ont précedé. Chaque chose se multiplie au mâle & à la femelle comme j'ai fait mention au Chapitre de la double Matiere : La disjonction du sexe n'engendre rien, c'est la dûe conjonction, laquelle produit une nouvelle forme. Qui veut donc faire quelque chose de bon, doit prendres les spermes ou semences, non pas les corps entiers.

Prends donc le mâle vif & la femelle vive, & les conjoints ensemble, afin qu'ils s'imaginent un sperme pour procréer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que personne se mette en tête de pouvoir faire la premiere matiere. La premiere matiere de l'homme, c'est la Terre, de laquelle il n'y a homme si hardi qui voulût entreprendre d'en créer

un homme ; c'eſt Dieu ſeul qui ſait cet artifice : mais la ſeconde matiere qui eſt déja créée, ſi l'homme la ſait mettre dans un lieu convenable, avec l'aide de la Nature, il s'en engendrera facilement la forme de laquelle elle eſt la ſemence. L'artiſte ne fait rien en ceci, ſinon de ſéparer ce qui eſt ſubtil de ce qui eſt épais, & le mettre dans un vaiſſeau convenable : car il faut bien conſiderer que comme une choſe ſe commence, ainſi elle finit ; d'un ſe font deux, & de deux un & rien plus. Il y a un Dieu, de cet un eſt engendré le Fils, tellement qu'un en a donné deux, & deux ont donné un ſaint Eſprit, procédant de l'un & de l'autre. Ainſi a été creé le monde & ainſi ſera ſa fin. Conſiderez exactement ces quatre points, & vous y trouverez premierement le Pere, puis le Pere & le Fils, enfin le ſaint Eſprit : Vous y trouverez les quatre Elémens, & quatre Luminaires, deux celeſtes, deux centriques : Bref, il n'y a rien au monde qui ſoit autrement qu'il paroît en cette figure, jamais n'a été, & jamais ne ſera ; & ſi je voulois marquer tous les miſteres qui ſe pourroient tirer de là, il en naîtroit un grand volume.

Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité, mon fils, que d'un tu ne ſauroit faire un, c'eſt à Dieu ſeul à qui cela eſt reſervé en propre. Qu'il te ſuffiſe que tu puiſſe de deux en créer un qui te ſoit utile; & à cet effet, ſaches que le ſperme multiplicatif eſt la ſeconde, & non la premiere matiere de tous métaux & de toutes choſes: car la premiere matiere des choſes eſt inviſible, elle eſt cachée dans la Nature ou dans les Elemens; mais la ſeconde apparoît quelquefois aux Enfans de la Science.

TRAITÉ VII.

De la vertu de la ſeconde Matiere.

MAis afin que tu puiſſe plus facilement comprendre quelle eſt cette ſeconde Matiere, je te décrirai les vertus qu'elle a, & par leſquelles tu la pourras connoître. Saches donc en premier lieu que la Nature eſt diviſée en trois régnes, deſquels il y en a deux dont un chacun peut être luy ſeul, encore que les deux autres ne fuſſent pas. Il y a le régne Mineral, Végetal & Animal. Pour

le règne Mineral, il eſt manifeſte qu'il peut ſubſiſter de ſoi-même, encore qu'il n'y eût au monde ni hommes ni arbres. Le Vegetable de même n'a que faire pour ſon établiſſement, qu'il y ait au monde ni animaux ni métaux : ces deux ſont créez d'un par un. Le troiſieme au contraire prend vie des deux précédens, ſans leſquels il ne pourroit être ; & il eſt plus noble & plus précieux que les deux ſuſdits : De même, à cauſe qu'il eſt le dernier entr'eux, il domine ſur eux, parce que la vertu ſe finit toûjours au troiſiéme, & ſe multiplie au ſecond. Remarque ceci au regne Vegetable, la premiere matiere eſt l'herbe ou l'arbre que tu ne ſaurois créer ; la Nature ſeule fait cet ouvrage : Dans ce regne la ſeconde matiere eſt la ſemence que tu vois, & c'eſt en icelle que ſe multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne Animal, la premiere matiere c'eſt la bête ou l'homme que tu ne ſaurois créer : mais la ſeconde matiere que tu connois eſt ſon ſperme, auquel il ſe muſtiplie. Au regne Mineral, tu ne peux créer un métal ; & ſi tu t'en vantes, tu es vain & menteur, parce que la Nature a fait cela : & bien que tu euſſe la premiere matiere, ſelon les Philoſophes,

c'eſt à-dire, ce ſel centrique, toutefois tu ne le ſaurois multiplier ſans l'Or: mais la ſemence vegetale des metaux eſt connuë ſeulement des fils de la Science. Dans les vegetaux les ſemences apparoiſſent exterieurement, & les reins de leur digeſtion c'eſt l'air chaud. Dans les Animaux la ſemence apparoît dedans & dehors; les reins ou le lieu de ſa digeſtion, ſont les reins de l'homme. L'eau qui ſe trouve dans le centre du cœur des Mineraux, eſt leur ſemence ou leur vie; les reins ou le lieu de la digeſtion d'icelle, c'eſt le feu. Le receptacle de la ſemence des vegetaux, c'eſt la terre. Le receptacle de la ſemence animale, c'eſt la matrice de la femelle; & le receptacle enfin de la ſemence de l'eau minerale, c'eſt l'air.

Il eſt à remarquer que le receptacle de la ſemence eſt tel qu'eſt la congelation des corps: telle la digeſtion, qu'eſt la ſolution: & telle la putrefaction, qu'eſt la deſtruction. Or la vertu de chaque ſemence eſt de ſe pouvoir conjoindre à chague choſe de ſon regne, d'autant qu'elle eſt ſubtile, & n'eſt autre choſe qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graiſſe: & c'eſt ainſi qu'elle ſe connoît: parce qu'elle ne ſe mêle point naturelle-

ment à autre choſe quelconque hors de ſon regne ; elle ne ſe diſſout point, mais ſe congele ; car elle n'a pas beſoin de ſolution, mais de congelation. Il eſt donc néceſſaire que les pores du corps s'ouvrent, afin que le ſperme (au centre duquel eſt la ſemence, qui n'eſt autre choſe que de l'air) ſoit pouſſé dehors ; lequel quand il rencontre une matrice convenable, ſe congele, & congele quant & ſoi ce qu'il trouve de pur, ou d'impur mêlé avec le pur. Tant qu'il y a de ſemence au corps, le corps eſt en vie ; mais quand elle eſt toute conſumée, le corps meurt : car tous corps aprés l'émiſſion de la ſemence, ſont debilités. L'experience nous montre auſſi que les hommes les plus adonnés à Venus, ſont volontiers les plus débiles, comme les arbres aprés avoir porté trop de fruits, deviennent après ſtériles. La ſemence eſt donc une choſe inviſible, comme nous avons dit tant de fois : mais le ſperme eſt viſible, & eſt preſque comme une ame vivante, qui ne ſe trouve point dans les choſes mortes. Elle ſe tire en deux façons ; la premiere ſe fait doucement, l'autre avec violence. Mais parce qu'en cet endroit nous parlons ſeulement de la vertu de la ſemence, je

dis que rien ne naît au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrées. Que tous les fils de la Science sachent donc que c'est en vain qu'on cherche de la semence en un arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

TRAITÉ VIII.

De l'Art, & comment la nature opere par l'Art en la semence.

TOUTE semence quelle qu'elle soit, est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'Art, ou par la Nature en une matrice convenable : & encore que la semence de soi soit plus noble que toute créature, toutefois la matrice est sa vie, laquelle fait pourrir le grain ou le sperme, & cause la congelation du point pur. En outre, par la chaleur de son corps, elle le nourrit & le fait croître ; & cela se fait en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par années, & par succession de temps ;

Mais ſubtil eſt l'artiſte, qui peut dans les regnes Mineral & Vegetable, trouver quelque accourciſſement ou abbreviation non pas au regne Animal. Au Mineral, l'artifice acheve ſeulement ce que la Nature ne peut parachever, à cauſe de la crudité de l'air, qui par ſa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la ſuperficie d'icelle, comme j'ai dit ci-devant dans les Traitez précedens.

Mais afin qu'on entende plus facilement ces choſes, j'ai bien voulu encore ajouter que les Elemens jettent par un combat reciproque leur ſemence au centre de la terre, comme dans leurs reins; & le centre par le mouvement continuel la pouſſe dans les matrices, leſquelles ſont ſans nombre; car autant de lieux, autant de matrices, l'une toutefois plus pure que l'autre, & ainſi preſque à l'infini.

Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en ſon ſemblable. Comme par exemple, dans les Animaux, vous avez les matrices des femmes, des vaches, des jumens, des chiennes, &c. Ainſi au regne Mineral & Vegetal ſont les métaux, les pierres, les ſels:

car en ces deux regnes, les ſels principalement ſont à conſiderer, & leurs lieux, ſelon le plus ou le moins.

TRAITÉ IX.

De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la ſemence métallique.

NOus avons parlé ci-deſſus de la Nature, de l'art, du corps, du ſperme, & de la ſemence : venons maintenant à la pratique, à ſavoir comment les métaux ſe doivent mêler, & quelle eſt la correſpondance qu'ils ont entr'eux. Sachez donc que la femme eſt une même choſe que l'homme ; car ils naiſſent tous deux d'une même ſemence, & dans une même matrice, il n'y a que faute de digeſtion en la femme ; & que comme la matrice qui produit le mâle a le ſang & le ſel plus pur, ainſi la Lune eſt de même ſemence que le Soleil, & d'une même matrice ; mais en la procréation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de ſang digeſte, ſelon le temps de la Lune celeſte.

Mais

Mais afin que tu te puiſſe plus facilement imaginer comment les métaux s'aſſemblent & ſe joignent enſemble, pour jetter & recevoir la ſemence, regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : tu vois que Saturne eſt le plus haut de tous, auquel ſuccede Jupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & enfin la Lune. Conſidere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais qu'elles deſcendent : même l'experience nous apprend que le Mars ſe convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus baſſe d'une Sphere. Ainſi le Jupiter ſe tranſmue facilement en Mercure, parce que Jupiter eſt plus haut que Mercure ; celui là eſt le ſecond aprés le Firmament, celui-ci le ſecond au deſſus de la Terre ; & Saturne le plus haut, la Lune la plus baſſe ; le Soleil ſe mêle avec tous, mais il n'eſt jamais amelioré par les inferieurs. Or tu remarqueras qu'il y a une grande correſpondance entre Saturne & la Lune, au milieu deſquels eſt le Soleil ; comme auſſi entre Mercure & Jupiter, Mars & Venus, leſquels ont tous le Soleil au milieu. La plûpart des Operateurs ſavent bien comme on tranſmue le fer en cuivre ſans le Soleil, & comme il

faut convertir le Jupiter en Mercure ; même il y en a quelques-uns qui du Saturne en font de la Lune : mais s'ils savoient à ces changemens administrer la nature du Soleil, certes ils trouveroient une chose plus précieuse que tous les trésors du monde. C'est pourquoi je dis qu'il faut savoir quels métaux on doit conjoindre ensemble, & desquels la nature correspond l'une à l'autre. Il y a un certain métal qui a la puissance de consumer tous les autres ; car il est presque comme leur eau, & presque leur mere ; & il n'y a qu'une seule chose qui lui résiste & qui l'ameliore, c'est à sçavoir l'humide radical du Soleil & de la Lune : mais afin que je te le découvre, c'est *l'Acier*, il s'appelle ainsi : que s'il se joint une fois avec l'or, il jette sa semence, & est débilité jusqu'à la mort. Alors l'acier conçoit, & engendre un fils plus clair que le pere : puis après lorsque la semence de ce fils déja né est mise en sa matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus propre à enfanter de trés bons fruits. Il y a encore un autre acier qui est comparé à celui-ci, lequel est de soi créé de la Nature, & qui fait par une admirable force & puissance tirer & extraire des rayons du Soleil,

ce que tant d'hommes ont cherché, & qui eſt le commencement de nôtre œuvre.

TRAITÉ X.

De la génération ſurnaturelle du fils du Soleil.

NOus avons traité des choſes que la Nature produit, & que Dieu a créées, afin que ceux qui recherchent cette ſcience, entendiſſent plus facilement la poſſibilité de la Nature, & juſqu'où elle peut étendre ſes forces. Mais pour ne differer plus longuement, je commencerai à déclarer la maniere & l'art de faire la Pierre des Philoſophes. Sachez donc que la Pierre ou la teinture des Philoſophes, n'eſt autre choſe que l'or extrémement digeſte; c'eſt à-dire, réduit & amené à une ſuprême digeſtion. Car l'or vulgaire eſt comme l'herbe ſans ſemence, laquelle quand elle vient à meurir, produit de la ſemence: de même l'or quand il meurit, pouſſe dehors ſa ſemence ou ſa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoi l'or, ou quelqu'au-

tre métal, ne produit point de semence : La raison est, parce qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empêche qu'il n'ait une chaleur suffisante; & s'il se trouve en quelques lieux de l'or impur, que la Nature eut bien voulu parfaire; c'est qu'elle en a été empêchée par la crudité de l'air. Par exemple nous voyons qu'en Pologne les Orangers croissent aussi bien que les autres arbres. En Italie & ailleurs où est leur terre naturelle, non seulement ils y croissent, mais encore ils y portent fruits, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance : mais en ces lieux froids, nullement; car lorsqu'ils devroient meurir, ils cessent à cause du froid; & ainsi au lieu de pousser, ils en sont empêchez par la crudité de l'air.

C'est pourquoi naturellement ils n'y portent jamais de bons fruits : mais si quelquefois la Nature est aidée doucement & avec industrie, comme de les arroser d'eau tiede; & les tenir en des caves, alors l'art parfait ce que la Nature n'auroit pû faire. Le même entierement arrive aux métaux : L'or peut apporter fruit & semence, dans laquelle il se peut multiplier par l'industrie d'un habil artiste, qui sait aider & pousser la Natu-

re ; autrement s'il vouloit l'entreprendre ſans la Nature, il erreroit. Car non ſeulement en cette Science, mais auſſi en toutes les autres, nous ne pouvons rien faire qu'aider la Nature, & encore ne la pouvons nous aider par autre moyen que par le feu & par la chaleur. Mais parce que cela ne ſe peut faire, à cauſe que dans un corps métallique congelé les eſprits n'apparoiſſent point, il faut premierement que le corps ſoit diſſout, & que les pores en ſoient ouverts, afin que la Nature puiſſe operer. Or pour ſavoir quelle doit être cette ſolution, je veux ici avertir le Lecteur, qu'encore qu'il y ait pluſieurs ſortes de diſſolutions, leſquelles ſont toutes inutiles, néanmoins il y en a veritablement de deux ſortes, dont l'une ſeulement eſt vraye & naturelle, l'autre eſt violente, ſous laquelle toutes les autres ſont compriſes. La naturelle eſt telle, qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nôtre eau, afin que la ſemence ſoit pouſſée dehors cuite & digeſte, & puis miſe dans ſa matrice. Mais nôtre eau, eſt une eau celeſte, qui ne mouille point les mains, non vulgaire, & eſt preſque comme eau de pluye : le corps, c'eſt l'or qui donne la ſemence ; c'eſt nôtre Lune (non

pas l'argent vulgaire) laquelle reçoit la ſemence. Le tout eſt puis aprés régi & gouverné par nôtre feu continuel, durant l'eſpace de ſept mois, & quelquefois de dix, juſqu'à ce que nôtre eau en conſume trois, & en laiſſe un, & ce au double : puis aprés elle ſe nourrit du lait de la terre, ou de la graiſſe qui naît ès mamelles de la terre, & eſt régie & conſervée de putrefaction. Et ainſi eſt engendré cet enfant de la ſeconde gèneration.

Venons maintenant de la Théorie à la Pratique.

TRAITE' XI.

De la pratique & compoſition de la Pierre ou Teinture Phyſique ſelon l'Art.

NOus avons étendu nôtre diſcours par tant de Traitez précedens, en donnant les choſes à entendre par des exemples, afin que l'on pût plus facilement comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature, ſe doit faire en cette fa-

çon. Prends de nôtre terre par onze dégrez, onze grains, & de nôtre or (non de l'or vulgaire) un grain; de nôtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains: mais je t'avertis sur tout de ne prendre l'or ni l'argent vulgaires, car ils sont morts, & n'ont aucune vie: prends les nôtres qui sont vifs, puis les mets dans nôtre feu, & il se fera de là une liqueur séche: premierement la terre se résoudra en une eau qui s'appelle *le Mercure des Philosophes*; & cette eau resout les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de façon qu'il n'en demeure que la dixiéme partie, avec une part; & voilà ce qu'on appelle *humide radical métallique*. Puis aprés prends de l'eau de Sel nitre, tirée de nôtre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive: si tu sais caver & fouir dans la fosse naïve & naturelle, prends donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans cette eau tu mettras cet humide radical: mets le tout au feu de putrefaction & generation, non toutefois comme tu as fait en la premiere operation; gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusqu'à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon: gouverne bien en digerant

toujours, jusqu'à ce que les couleurs cessent, & qu'en toute ta matiere il n'y ait qu'une seule couleur verte qui apparoisse, & qu'il ne t'ennuye point, & ainsi des autres : & quand tu verras au fond du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge, ouvre ton vaisseau ; alors mouille une plume, & en oingts un morceau de fer ; s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantôt, & y mets autant de cette eau, qu'il y a entré d'air crud : cuits le tout derechef avec le même feu que dessus jusqu'à ce qu'il teigne.

L'experience que j'en ay fait est venuë jusqu'à ce point, je ne puis que cela, je n'ai rien trouvé davantage. Mais cette eau que je dis, doit être le menstrue du monde tiré de la Sphére de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ai voulu découvrir ici tout ; & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ai revelé tout, principalement au premier & second œuvre.

Mais il nous reste encore quelque chose à dire touchant le feu. Le premier feu, ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, qui environne la

la matiere. Le ſecond eſt un feu naturel, qui digere la matiere, & la fige. Je te dis la verité, que je t'ai découvert le régime du feu, ſi tu entends la Nature.

Il nous faut auſſi parler du vaiſſeau. Le vaiſſeau doit être celui de la Nature, & deux ſuffiſent. Le vaiſſeau du premier œuvre doit être rond, & au ſecond œuvre un peu moins ; il doit être de verre en forme de fiole ou d'œuf. Mais en tout & par tout ſache que le feu de la Nature eſt unique, & que s'il y a de la diverſité, la diſtance des lieux en eſt cauſe.

Le vaiſſeau de la Nature pareillement eſt unique ; mais nous nous ſervons de deux pour abreger. La matiere eſt auſſi une, mais de deux ſubſtances. Si donc tu appliques ton eſprit pour produire quelques choſes, regarde premierement celles qui ſont déja créées : car ſi tu ne peux venir à bout de celles-ci qui ſont ordinairement devant tes yeux, à grand-peine viendras-tu à bout de celles qui ſont encore à naître, & que tu déſires produire : je dis produire, car il faut que tu ſache que tu ne ſaurois rien créer, & que c'eſt le propre de Dieu ſeul : Mais de

faire que les choſes qui ſont occultes & cachées à l'ombre deviennent apparentes, de les rendre évidentes, & leur ôter leur ombre, cela eſt quelquefois permis aux Philoſophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur accorde par le miniſtere de la Nature,

Conſidere un peu, je te prie, en toi-même la ſimple eau de la nuée. Qui eſt-ce qui croiroit qu'elle contient en ſoi toutes les choſes qui ſont au monde, les pierres dures, les ſels, l'air, la terre, le feu, veu qu'en évidence elle n'apparoit autre choſe qu'une ſimple eau? Que dirai-je de la Terre, qui contient en ſoi l'eau, le feu, l'air, les ſels, & n'apparoît néanmoins que terre? O admirable Nature! qui ſait par le moyen de l'eau produire les fruits admirables en la Terre, & leur donner & entretenir la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choſes ſe font, & néanmoins les yeux des hommes vulgaires ne le voyent pas, mais ce ſont ſeulement les yeux de l'entendement & de l'imagination qui le voyent, & d'une vûe très-admirable. Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs: Comme par exemple les yeux du vul-

gaire voyent que le Soleil eſt chaud ; les yeux des Philoſophes au contraire voyent plûtôt que le Soleil eſt froid, mais que ſes mouvemens ſont chauds ; car ſes actions & ſes effets ſe connoiſſent par la diſtance des lieux.

Le feu de la Nature n'eſt point different de celui du Soleil, ce n'eſt qu'une même choſe. Car tout ainſi que le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres des planettes, & que de ce centre du Ciel il épard en bas ſa chaleur par ſon mouvement ; il y a auſſi au centre de la Terre un Soleil terreſtre, qui par ſon mouvement perpetuel pouſſe la chaleur, ou ſes rayons en haut, à la ſurface de la Terre : & ſans doute cette chaleur intrinſeque eſt beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu élementaire ; mais elle eſt temperée par une eau terreſtre, qui de jour en jour pénetre les pores de la Terre, & la rafraichit. De même l'air qui de jour en jour vole autour du Globe de la Terre, tempere le Soleil celeſte & ſa chaleur ; & ſi cela n'étoit, toutes choſes ſe conſumeroient par cette chaleur, & rien ne pourroit naître. Car comme ce feu inviſible, ou cette chaleur centrale conſume-

roit tout, si l'eau n'intervenoit & ne la temperoit; ainsi la chaleur du Soleil détruiroit tout, n'étoit l'air qui intervient au milieu.

Mais je dirai maintenant en peu de mots, comment ces Elemens agissent entr'eux. Il y a un Soleil centrique dans le centre de la Terre, lequel par son mouvement, ou par le mouvement de son firmament, pousse une grande chaleur, qui s'étend jusqu'à la superficie de la Terre. Cette chaleur cause l'air en cette façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils: car là où le passage est dénié à l'eau, l'air y entre. Lors donc que cette chaleur centralle (laquelle est perpetuelle) agit, elle échauffe & fait distiller cette eau; & ainsi cette eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusqu'à la superficie de la Terre, parce qu'il ne peut souffrir d'être enfermé: & après qu'il est refroidi, il se resout en eau.

On remarque cependant que dans les lieux opposites il arrive quelquefois que non seulement l'air, mais encore l'eau sortent jusqu'à la superficie de la Terre,

comme nous voyons lorſque de noires nuées ſont élevées par violence juſqu'en l'air : dequoi je vous donnerai un exemple fort familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot, vous verrez par un feu lent s'élever des vapeurs douces, & des vents legers : Et par un feu plus fort vous verrez paroître des nuages plus épais. La chaleur centralle opere en cette même façon, elle convertit en air l'eau la plus ſubtile ; & ce qui ſort du ſel ou de la graiſſe, qui eſt plus épais, elle le diſtribue à la Terre, d'où naiſſent choſes diverſes ; le reſte ſe change en rocher & en pierres.

Quelqu'un pourroit objecter, ſi la choſe étoit ainſi, cela ſe devroit faire continuellement ; & néanmoins bien ſouvent on ne ſent aucun vent. Je réponds, qu'il n'y a point de vent, à la verité, quand l'eau n'eſt point jettée violemment dans le vaiſſeau diſtillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas toûjours du tonnerre, encore qu'il vente, mais ſeulemen lorſque par la force de l'air une eau trouble eſt portée avec violence juſqu'à la Sphere du feu : car le feu ne ſouffre point l'eau. Nous en avons un

exemple devant nos yeux. Lorſque vous jettez de l'eau froide dans une fournaiſe ardente, vous entendez quels tonnerres elle excite. Mais ſi vous demandez, pourquoi l'eau n'entre pas uniformément en ces lieux & en ces cavitez ? La raiſon eſt, parce qu'il y a pluſieurs de ces ſortes de lieux & de vaſes : quelquefois une concavité par le moyen des vents, pouſſe l'eau hors de ſoi pendant quelques jours ou quelques mois, juſqu'à ce qu'il ſe faſſe derechef une repercuſſion d'eau : Comme nous voyons dans la Mer, dont les flots quelquefois ſont agitez dans l'étenduë de pluſieurs lieues, avant qu'ils puiſſent rencontrer quelque choſe qui les repouſſent, & par la repercuſſion les faſſent retourner d'où ils partent.

Mais reprenons nôtre propos. Je dis que le feu ou la chaleur eſt cauſe du mouvement de l'air, & qu'il eſt la vie de toutes choſes, & que la terre en eſt la nourrice & le receptacle : mais s'il n'y avoit point d'eau qui rafraichît nôtre terre & notre air, alors la terre ſeroit deſſechée pour ces deux raiſons, ſavoir, à cauſe de la chaleur, tant du mouvement centrique, que du Soleil celeſte. Néan-

moins cela arrive en quelques lieux, lorſque les pores de la terre ſont bouchez, en telle ſorte que l'humidité n'y peut pénetrer : & alors par la correſpondance des deux Soleils, Celeſte & Centrique, (parce qu'ils ont entr'eux une vertu aimantine) le Soleil enflamme la terre.

Et ainſi quelque jour le monde périra.

Fais donc en ſorte que l'operation en nôtre terre ſoit telle, que la chaleur centralle puiſſe changer l'eau en air, afin qu'elle ſorte juſques ſur la ſuperficie de la terre, & qu'elle répande le reſte (comme j'ai dit) par les pores de la terre ; & alors au contraire, l'air ſe changera en une eau beaucoup plus ſubtile que n'a été la premiere : Et cela ſe fera ainſi, ſi tu donne à dévorer à nôtre vieillard l'or & l'argent, afin qu'il les conſume, & que lui enfin prêt auſſi de mourir ſoit brûlé, que ſes cendres ſoient éparſes dans l'eau ; cuits le tout juſqu'à ce que ce ſoit aſſez, & tu as une Medecine qui guérit la lépre. Prends garde au moins de ne prendre pas le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid : mêle les Natures

aux Natures ; s'il y a quelque choſe de contraire à la Nature, car une ſeule choſe t'eſt néceſſaire, ſepare-la, afin que la Nature ſoit ſemblable à la Nature ; fais cela avec le feu, non avec la main, & ſache que ſi tu ne ſuis la Nature, tout ton labeur eſt vain : Et je te jure par le Dieu qui eſt Saint, que je t'ai ici dit tout ce que le pere peut dire à ſon fils. Qui a des oreilles qu'il entende, & qui a du ſens qu'il comprenne.

TRAITÉ XII.

De la Pierre, & de ſa vertu.

NOus avons aſſez amplement diſcouru aux Chapitres précedens de la production des choſes naturelles, des Elemens, & des matieres premiere & ſeconde, des corps, des ſemences ; & enfin de leur uſage & de leur vertu. J'ai encore écrit la façon de la Pierre Philoſophale ; mais je reveleraí maintenant tout autant que la Nature m'en a accordé, & ce que l'experience m'en a découvert touchant la vertu d'icelle.

Mais afin que derechef ſommairement & en peu de paroles, je recapitule le ſujet de ces douze Traitez, & que le Lecteur craignant Dieu puiſſe concevoir mon intention & mon ſens, la choſe eſt telle. Si quelqu'un doute de la verité de l'Art, qu'il liſe les écrits des Anciens verifiez par raiſon & par experience, au dire deſquels (comme dignes de créance) on ne doit faire difficulté d'ajouter foi. Que ſi quelqu'un trop opiniaſtre ne veut croire leurs Ecrits, alors il ſe faut tenir à la maxime qui dit, que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais diſputer : car les ſourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie, quelle prérogative auroient toutes les autres choſes qui ſont au monde pardeſſus les Métaux ? Pourquoi en leur déniant à eux ſeuls une ſemence, les excluons-nous à tort de l'univerſelle benediction que le Créateur a donnée à toutes choſes, incontinent aprés la création du monde, comme les ſaintes Lettres nous le témoignent ? Que ſi nous ſommes contraints d'avouer que les Métaux ont de la ſemence, qui eſt celui qui ſeroit aſſez ſot pour ne croire pas qu'ils peuvent être multipliez en leur ſemen-

ce ? L'art de Chymie en ſa nature eſt veritable, la Nature l'eſt auſſi ; mais rarement ſe trouve-t'il un veritable Artiſte : la Nature eſt unique, il n'y a qu'un ſeul Art, mais il y a pluſieurs Ouvriers. Quant à ce que la Nature tire les choſes des Elemens, elle les engendre par le vouloir de Dieu de la premiere matiere, que Dieu ſeul ſait & connoît : la Nature produit les choſes, & les multiplie par le moyen de la ſeconde matiere, que les Philoſophes connoiſſent. Rien ne ſe fait au monde que par le vouloir de Dieu, & de la Nature : car chaque Element eſt en ſa ſphére, mais l'un ne peut pas être ſans l'autre ; & toutefois conjoints enſemble ils ne s'accordent point : mais l'eau eſt le plus digne de tous les Elemens, parce que c'eſt la mere de toutes choſes, & l'eſprit du feu nage ſur l'eau. Par le moyen du feu l'eau devient la premiere matiere, ce qui ſe fait par le combat du feu avec l'eau ; & ainſi s'engendrent des vents ou des vapeurs, propres & faciles à être congelez avec la terre par l'air crû, qui dès le commencement a eſté ſeparé d'icelle ; ce qui ſe fait ſans ceſſe, & par un mouvement perpetuel ; car le

feu ou la chaleur n'eſt point excitée autrement que par le mouvement. Ce qui ſe peut voir manifeſtement chez tous les Artiſans qui liment le Fer, lequel par le violent mouvement de la Lime, devient auſſi chaud que s'il avoit été rouge au feu. Le mouvement donc cauſe la chaleur, la chaleur émeut l'eau : le mouvement de l'eau produit l'air, lequel eſt la vie de toutes choſes vivantes.

Toutes les choſes ſont donc produites par l'eau en la maniere qte j'ai dit ci-deſſus : car de la plus ſubtile vapeur de l'eau, procedent les choſes ſubtiles & legeres : de l'huile de cette même eau, en viennent choſes plus peſantes : & de ſon ſel, en proviennent choſes beaucoup plus belles & plus excellentes que les premieres. Mais parce que la Nature eſt quelquefois empêchée de produire les choſes pures, à cauſe que la vapeur, la graiſſe & le ſel ſe gâtent, & ſe mêlent aux lieux impurs de la terre ; c'eſt pourquoi l'experience nous a donné à connoître de ſéparer le pur d'avec l'impur. Si donc par vôtre operation vous voulez amander actuellement la Nature, & lui donnér un être plus parfait & accompli ; faites diſſoudre le

corps dont vous voulez vous servir, séparez ce qui lui est arrivé d'heterogene & d'étranger à la Nature, purgez-le; joignez les choses pures avec les pures, les cuites avec les cuites, & les crues avec les crues, selon le poids de la Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez savoir que le Sel nitre central ne prend point plus de terre, soit qu'elle soit pure ou impure, qu'il lui en est besoin. Mais la graisse ou l'onctuosité de l'eau se gouverne & se manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure; c'est l'air qui la nettoye par une double chaleur, & qui derechef la réünit & conjoint.

Epilogue, sommaire & conclusion des douze Traitez rapportez cy-dessus.

AMi Lecteur, j'ai composé ces douze Traitez en faveur des Enfans de l'Art, afin qu'avant qu'ils commencent à travailler, ils connoissent les operations que la Nature nous enseigne, & de quelle maniere elle produit toutes les

choſes qui ſont au monde, afin qu'ils ne perdent point de temps, & ne veuillent s'efforcer d'entrer dans la porte ſans avoir les clefs ; parce que celui-là travaille en vain, qui met la main à l'ouvrage, ſans avoir premierement la connoiſſance de la Nature.

Celui qui en cette ſainte & venerable Science, n'aura pas le Soleil pour flambeau qui lui éclaire, & auquel la Lune ne découvrira pas ſa lumiere argentine, parmi l'obſcurité de la nuit, marchera en perpetuelles ténebres. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoiſt pas à nôtre veuë, le corps eſt à nos yeux l'ombre de la Nature : c'eſt pourquoi au moment que quelqu'un eſt éclairé de cette belle lumiere naturelle, tous nuages ſe diſſipent, & diſparoiſſent devant ſes yeux : il met toutes difficultez ſous le pied ; toutes choſes lui ſont claires, preſentes & manifeſtes ; & ſans empêchement aucun, il peut voir le point de nôtre magneſie, qui correſpond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la Terre ; car la lumiere de la Nature darde ſes rayons juſques-là, & nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans ſon ſein. Prenez ceci pour exemple : Que l'on

habille de vêtemens pareils un petit garçon & une petite fille de même âge, & qu'on les mette l'un près de l'autre, personne ne pourra reconnoitre qui des deux est le mâle ou la femelle, parce que nôtre vûe ne peut pénetrer jusqu'à l'interieur ; c'est pourquoi nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vrai : Mais quand ils sont deshabillez & mis à nud, en sorte qu'on les puisse voir comme Nature les a formés, l'on reconnoît facilement l'un & l'autre en son sexe. De même aussi nôtre entendement fait une ombre à l'ombre de la Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vêtemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps de l'homme, laquelle Dieu s'est réservée à couvrir & découvrir selon qu'il lui plaist.

Je pourrois en cet endroit amplement & philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa création & géneration ; mais je passerai toutes ces choses sous silence, veu que ce n'est pas ici le lieu d'en traiter : nous parlerons un peu seulement de sa vie. L'Homme donc créé de la terre, vit de l'air ; car dans l'air est cachée la viande de la vie,

que de nuit nous appellons rosée, & de jour eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé, est meilleur & plus précieux que toute la terre universelle. O sainte & admirable Nature ! qui ne permet point aux Enfans de la Science de faillir, comme tu le montre de jour en jour en toutes actions, & dans le cours de la vie humaine.

Au reste dans ces douze Traitez j'ai allegué toutes ces raisons naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu, & desireux de savoir, puisse plus facilement comprendre tout ce que j'ai veu de mes yeux, & que j'ai fait de mes mains propres, sans aucune fraude ni sophistication : car sans lumiere & sans connoissance de la Nature, il est impossible d'atteindre à la perfection de cet Art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette démonstration faite par un ami. C'est une chose vile & très précieuse, laquelle je répeterai de nouveau, encore bien que je l'aye décrite autrefois. Prends de nôtre air dix parties, de l'Or vif, ou de la Lune vive, une partie; mets le tout dans ton vaisseau ; cuits cet air, afin que premierement il soit eau, puis après

qu'il ne ſoit plus eau : ſi tu ignore cela, & que tu ne ſache cuire l'air, ſans doute tu failliras, parce que c'eſt là la vraye matiere des Philoſophes. Car tu dois prendre ce qui eſt, mais qui ne ſe voit pas, juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'Operateur ; c'eſt l'eau de nôtre roſée, de laquelle ſe tire le Salpêtre des Philoſophes, par le moyen duquel toutes choſes croiſſent & ſe nourriſſent. Sa matrice eſt le centre du Soleil & de la Lune, tant celeſte que terreſtre, & afin que je le diſe plus ouvertement, c'eſt nôtre Aymant, que j'ai nommé ci-devant *Acier*. L'air engendre cet Aymant, & cet Aymant engendre ou fait apparoitre nôtre air. Je t'ai ici ſaintement dit la verité, prie Dieu qu'il favoriſe ton entrepriſe, & ainſi tu auras dans ce lieu la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui aſſeure que ſon pere eſt le Soleil, & la Lune ſa mere ; que le vent l'a porté dans ſon ventre, à ſavoir le Sel Alcali, que les Philoſophes ont nommé Sel Armoniac & Vegetable, caché dans le ventre de la magneſie. Son operation eſt telle : Il faut que tu diſſolves l'air congelé, dans lequel tu diſſoudras la dixiéme partie d'or : ſcelle cela, & travaille avec

avec nôtre feu, jusqu'à ce que l'air le change en poudre : & alors, *ayant le sel du monde*, diverses couleurs apparoitront.

J'eusse décrit l'entier procedé en ces Traitez ; mais parce qu'il est suffisamment expliqué avec la façon de multiplier, dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je me suis contenté de traiter seulement de la premiere & seconde matiere : ce que j'ai fait franchement, & à cœur ouvert. Et ne croyez pas qu'il y ait homme au monde qui l'ait fait mieux & plus amplement que moi ; car je n'ai pas appris ce que je dis dans la lecture des Livres, mais pour l'avoir experimenté, & fait de mes propres mains. Si donc tu ne m'entends pas, ou que tu ne veuilles croire la verité, n'accuse point mon Livre, mais toi-même ; & croi que Dieu ne te veut point reveler ce secret : prie-le donc assiduement, & relis plusieurs fois mon Livre, principalement l'Epilogue de ces douze Traitez, en considerant toujours la possibilité de la Nature, & les actions des Elemens, & ce qu'il y a de plus particulier en eux, & principalement en la rarefaction de l'eau

ou de l'air ; car les Cieux & tout le monde même ont ainsi été créez. Je t'ai bien voulu déclarer tout ceci, de même qu'un pere l'auroit fait à son fils. Ne t'émerveille point au reste de ce que j'ai fait tant de Traitez ; ce n'a pas été pour moi que je l'ai fait, puisque je n'ai pas besoin de livres ; mais pour avertir plusieurs qui travaillent sur de vaines matieres, & dépensent inutilement leurs biens. A la verité j'eusse bien pû comprendre le tout en peu de lignes, & même en peu de mots ; mais je t'ai voulu conduire par raisons & par exemples à la connoissance de la Nature, afin qu'avant toutes choses tu susse ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature, sa lumiere & son ombre, te fussent connues. Ne te fâche point si tu trouve quelquefois des contradictions en mes Traitez, c'est la coûtume génerale de tous les Philosophes, tu en as besoin si tu les entends ; la rose ne se trouve point sans épines.

Pese & considere diligemment ce que j'ai dit ci-dessus, savoir en quelle maniere les Elemens distillent au centre de la Terre l'humide radical, & comment

le Soleil terrestre & centrique le repousse & le sublime par son mouvement continuel jusqu'à la superficie de la Terre. J'ai encore dit que le Soleil celeste a correspondance avec le Soleil centrique ; car le Soleil celeste & la Lune ont une force particuliere, & une vertu merveilleuse de distiller sur la Terre par leurs rayons : car la chaleur se joint facilement à la chaleur, & le sel au sel. Et comme le Soleil centrique a sa Mer, & une eau crue perceptible ; ainsi le Soleil celeste a aussi sa Mer, & une eau subtile & imperceptible. En la superficie de la Terre, les rayons se joignent aux rayons, & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoi quand il pleut, la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le Sel nitre de la Terre, (parce que le Sel nitre de la Terre par sa siccité attire l'air à soi, lequel air il résout en eau ainsi que fait le Tartre calciné : & ce Sel nitre de la Terre a cette force d'attirer l'air, parce qu'il a été air lui-même, & qu'il est joint avec la graisse de la Terre :) Et plus les rayons du Soleil frappent abondamment, il se fait une plus grande quantité de Sel nitre ; &

par conſequent une plus grande abondance de froment vient à croitre ſur la Terre. Ce que l'experience nous enſeigne de jour en jour.

J'ai voulu déclarer, aux ignorans ſeulement, la correſpondance que toutes les choſes ont entr'elles, & la vertu efficace du Soleil, de la Lune, & des Etoiles; car les ſçavans n'ont pas beſoin de cette inſtruction. Nôtre matiere paroit aux yeux de tout le monde, & elle n'eſt pas connuë. O nôtre Ciel? ô nôtre Eau! ô nôtre Mercure! ô nôtre Sel nitre, qui êtes dans la Mer du monde! ô nôtre Vegetable! ô nôtre Soufre fixe & volatil! ô tête morte ou feces de nôtre Mer! Eau qui ne mouille point, ſans laquelle perſonne au monde ne peut vivre, & ſans laquelle il ne naît & ne s'engendre rien en toute la Terre! Voilà les épithetes de l'Oyſeau d'Hermes, qui ne repoſe janais: Elle eſt de vil prix, perſonne ne s'en peut paſſer. Et ainſi tu as à découvert la choſe la plus précieuſe qui ſoit en tout le monde, laquelle je te dis entierement n'être autre choſe que nôtre Eau pontique, qui ſe congele dans le Soleil & la Lune, & ſe tire néanmoins du Soleil & de la Lune, par le

moyen de nôtre Acier, avec un artifice Philosophique, & d'une maniere surprenante, si elle est conduite par un sage fils de la Science.

Je n'avois aucun dessein de publier ce Livre, pour les raisons que j'ai rapportées dans la Preface : mais le desir que j'ai de satisfaire & profiter aux Esprits ingénus & vrais Philosophes, m'a vaincu & gagné ; de sorte que j'ai voulu montrer ma bonne volonté à ceux qui me connoissent, & manifester à ceux qui savent l'Art, que je suis leur compagnon & leur pareil, & que je désire avoir leur connoissance. Je ne doute point qu'il n'y ait plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possedent secrettement ce grand don de Dieu : mais je les prie & conjure qu'ils ayent en singuliere recommendation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se fassent sages & avisez à mon exemple & à mes perils : car toutefois & quantes que je me suis voulu déclarer aux Grands, cela m'a toujours été ou dangereux ou dommageable : De maniere que par cet Ecrit je me manefeste aux fils d'Hermes ; & par même moyen j'instruis les ignorans, & remets les égarez dans le vrai chemin. Que les héritiers

de la Science croyent qu'ils ne tiendront jamais de voye plus sure & meilleure que celle que je leur ai ici montrée : Qu'ils s'y arrêtent donc, car j'ai dit ouvertement toutes choses, principalement pour ce qui regarde l'extraction de nôtre Sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré de nôtre Eau pontique. Et si je n'ai pas bien clairement revelé l'usage de cette Eau, c'est que le Maistre de la Nature ne m'a pas permis d'en dire davantage : car Dieu seul doit reveler ce secret, lui qui connoît les cœurs & les esprits des hommes, & qui pourra ouvrir l'entendement à celui qui le priera soigneusement, & lira plusieurs fois ce petit Traité.

Le vaisseau (comme j'ai dit) est unique depuis le commencement jusqu'à la fin, ou tout au plus deux suffisent : Que le feu soit aussi continuel en l'un & l'autre Ouvrage ; à raison dequoi ceux qui errent, qu'ils lisent les dixiéme & onziéme Traitez. Car si tu travaille en une tierce matiere, tu ne feras rien. Et si tu veux savoir ceux qui travaillent en cette tierce matiere, ce sont ceux qui laissant nôtre sel unique, qui est le vrai Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, ani-

maux, pierres & minieres. Car excepté nôtre Soleil & nôtre Lune, qui est couverte de la sphére de Saturne, il n'y a rien de veritable.

Quiconque désire parvenir à la fin désirée, qu'il sache la conversion des Elemens; qu'il sache faire pondereux ce qui de soi est leger; & qu'il sache faire en sorte que ce qui de soi est esprit, ne le soit plus: alors il ne travaillera point sur un sujet étranger. Le feu est le régime de tout; & tout ce qui se fait en cet Art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons suffisamment démontré cidessus.

Adieu ami Lecteur, jouis longuement de mes Ouvrages, que je t'assure être confirmez par les diverses experiences que j'en ai faites: jouis-en, dis-je, à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de ton prochain.

ENIGME

ENIGME PHILOSOPHIQUE
Du meſme Auteur aux Fils de la Verité.

JE vous ai déja découvert & manifeſté, ô enfans de la Science, tout ce qui dépendoit de la ſource de la fontaine univerſelle, ſi bien qu'il ne reſte plus rien à dire; car en mes précedens Traitez, j'ai expliqué ſuffiſamment par des exemples, ce qui eſt de la Nature: j'ai déclaré la Théorie & la pratique tout autant qu'il m'a été permis. Mais afin que perſonne ne ſe puiſſe plaindre que j'aye écrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque choſe par ma brievetè, je vous décrirai encore tout au long l'œuvre entier, toutefois énigmatiquement, afin que vous jugiez juſqu'où je ſuis parvenu par la permiſſion de Dieu. Il y a une infinité de Livres qui traitent de cet Art; mais à grand-peine trouverez-vous dans aucun la verité ſi clairement expliquée: ce que j'ai bien voulu faire, à cauſe que j'ai pluſieurs fois con-

feré avec beaucoup de personnes qui pensoient bien entendre les Ecrits des Philosophes ; mais j'ai bien connu par leurs discours, qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature, qui est simple, ne requeroit : même toutes mes paroles, quoique trés-veritables, leur sembloient toutefois trop viles & trop basses pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes & incroyables. Il m'est arrivé quelquefois que j'ai déclaré la Science de mot à mot à quelques-uns qui n'y ont jamais fait de réflexion, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût de l'eau dans nôtre Mer : ils vouloient néanmoins passer pour Philosophes. Puis donc que ces gens-là n'ont pû entendre mes paroles proferées sans énigme & sans obscurité, je ne crains point (comme ont fait les autres Philosophes) que personne les puisse si facilement entendre : aussi est-ce un don qui ne nous est donné que de Dieu seul.

Il est bien vrai que si en cette Science il étoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fut telle qu'elle pût être apperçûe par les yeux du vulgaire, j'ai rencontré de beaux Esprits, & des ames

tout-à fait propres pour rechercher de semblables choses : mais je vous dis encore qu'il faut que vous soyez simples & non point trop prudens, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret : car lorsque vous l'aurez, nécessairement la prudence vous accompagnera ; & vous pourrez aussi composer aisément une infinité de Livres : ce qui sans doute, est bien plus facile à celui qui est au centre & voit la chose, qu'à celui qui marche sur la circonference, & n'a rien autre que l'ouie. Vous avez la matiere de toutes choses clairement décrite : mais je vous avertis que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il faut sur tout prier Dieu, puis aimer vôtre prochain ; & enfin n'aller point vous imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sait rien : mais demeurez, demeurez, dis-je, en la simple voye de la Nature, parce que dans cette simplicité vous pourrez mieux toucher la chose au doigt, que vous ne la pourrez voir parmi tant de subtilitez.

En lisant mes Ecrits, ne vous amusez point aux syllabes seulement, mais considerez coûjours la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que de commencer

l'œuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, quel eſt le but de vôtre intention; car il vaut mieux l'apprendre par l'imagination & par l'entendement, que par des ouvrages manuels, & à ſes dépens. Je vous dis encore qu'il vous faut trouver une choſe qui eſt cachée, de laquelle par un merveilleux artifice ſe tire cette humidité, qui ſans violence & ſans bruit diſſout l'or, voire même auſſi doucement & auſſi naturellement que l'eau chaude diſſout & liquifie la glace. Si vous avez trouvé cela, vous avez la choſe de laquelle l'or a été produit par la Nature: Et bien que les Métaux & toutes les choſes du monde prennent leur origine d'icelle, il n'y a rien toutefois qui lui ſoit ſi ami que l'or, car dans toutes les autres choſes il y a quelque impureté, dans l'or au contraire il n'y en a aucune; c'eſt pourquoi elle eſt comme la mere de l'or.

Et ainſi je conclus, que ſi vous ne voulez vous rendre ſages par mes avertiſſemens, vous m'ayez pour excuſé puiſque je ne déſire que de vous rendre office: je l'ai fait avec autant de fidelité qu'il m'a été permis, & en homme de bonne conſcience. Si vous demandez

qui je ſuis, je ſuis Coſmopolite, c'eſt-à-dire, Citoyen du monde : ſi vous me connoiſſez, & que vous déſiriez être honnêtes gens, vous vous tairez : ſi vous ne me connoiſſez point, ne vous en informez pas davantage, car jamais à homme vivant je n'en déclarerai plus que j'ai fait par cet Ecrit public. Croyez-moi, ſi je n'étois de la condition que je ſuis, je n'aurois rien plus agréable que la vie ſolitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes : car je voi que tout ce qu'il y a au monde n'eſt que vanité, que la fraude & l'avarice ſont en regne, où toutes choſes ſe vendent ; & qu'enfin la malice a ſurmonté la vertu : je voi devant mes yeux la felicité de la vie future, c'eſt ce qui me donne de la joye. Je ne m'étonne plus maintenant comme j'ai fait auparavant, de ce que les Philoſophes, aprés avoir acquis cette excellente Medecine, ne ſe ſoucioient point d'abreger leurs jours : parce qu'un veritable Philoſophe voit devant ſes yeux la vie future, de même que tu vois ton viſage dans un miroir. Que ſi Dieu te donne la fin déſirée, tu me croiras, & ne te reveleras point au monde.

S'enſuit la Parabole ou Enigme Philoſophique, ajoutée pour mettre fin à l'œuvre.

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu, au bord d'une grande Mer : & bien que j'euſſe une entiere connoiſſance des avenues & proprietez de cette Mer, toutefois j'ignorois ſi en ces quartiers-là l'on pouvoit trouver ce petit poiſſon nommé *Echeneïs*, que tant de perſonnes de grande & de petite condition, ont recherché juſqu'à preſent avec tant de ſoin & de peine. Mais pendant que je regarde ſur le bord les Melofines nageantes çà & là avec les Nimphes, étant fatigué de mes labeurs précedens, & abbatu par la varieté de mes penſées, je me laiſſai emporter au ſommeil par le doux murmure de l'eau. Et tandis que je dormois ainſi doucement, il m'arrive en ſonge une viſion merveilleuſe : Je vois ſortir de nôtre Mer le Vieillard Neptune d'une ap-

parence vénerable, & armé de ſon Trident, lequel aprés un amiable ſalut, me mene dans une Iſle trés-agréable. Cette Iſle étoit ſituée du côté du Midy, & trés-abondante en toutes choſes néceſſaires pour la vie & pour les délices de l'homme : Les Champs Elyſiens tant vantez par Virgile, ne ſeroient rien en comparaiſon d'elle. Tout le Rivage de l'Iſle étoit environné de Myrtes, de Cyprès, & de Romarins. Les prez verdoyans tapiſſez de diverſes couleurs, réjouiſſoient la veue par leur varieté, & rempliſſoient le nez d'une odeur trés-ſuave. Les Collines étoient pleines de Vignes, d'Oliviers & de Cedres. Les Forêts n'étoient remplies que d'Orangers & de Citronniers. Les chemins publics étant plantez & parſemez de côté & d'autre d'une infinité de Lauriers & de Grenadiers, entretiſſus & enlacez enſemble avec beaucoup d'artifice, fourniſſoient une ombrage agréable aux paſſans : Enfin tout ce qui ſe peut dire & déſirer au monde, ſe trouvoit là. En nous promenant, Neptune me montre dans cette Iſle deux Mines d'Or & d'Acier, cachées ſous une Roche, Et gueres loin de là, il me mene dans un Pré, au milieu duquel étoit un

Jardin plein de mille beaux Arbres divers, & dignes d'être regardez. Entre plusieurs de ces Arbres il m'en montra sept, qui avoient chacun leur nom ; & entre ces sept j'en remarquai deux principaux & plus éminens que les autres, desquels l'un portoit un fruit aussi clair & aussi reluisant que le Soleil, & ses feuilles étoient comme d'Or : l'autre portoit son fruit plus blanc que Lys, & ses feuilles étoient comme de fin Argent. Neptune les nommoit l'un Arbre Solaire, & l'autre Arbre Lunaire. Mais encore que toutes ces choses se trouvassent à souhait dans cette Isle, une chose toutefois y manquoit ; on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté : il y en avoit plusieurs qui s'efforçoient d'y faire conduire l'eau d'une fontaine par des canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses : mais tout leur labeur étoit inutile, car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir si on ne se servoit de quelque instrument moyen ; que si on en avoit, elle étoit veneneuse, à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune : ce que peu de gens ont pû faire. Et si quelques uns ont eu la fortune assez favorable pour y réussir, ils n'en ont jamais pû

tirer plus de dix parties : car cette eau étoit si admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur. Et coyez moi, que j'ai vû & touché cette eau, & en la contemplant je me suis beaucoup émerveillé.

Tandis que cette contemplation occupoit tous mes sens, & commençoit déja à me fatiguer, Neptune s'évanouit, & il m'apparoît en sa place un grand homme, au front duquel étoit le nom de Saturne. Celui-ci prenant le vase puisa les dix parties de cette eau, & incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire, & le mit dans cette eau ; & je vis le fruit de cet Arbre se consumer & se résoudre dans cette eau, comme la glace dans l'eau chaude. Je lui demandai, Seigneur, je voi ici une chose merveilleuse, car cette eau est presque de rien, & néanmoins je voi que le fruit de cet Arbre se consume dans elle par une si douce chaleur : A quoi sert tout cela ? Il me repondit gracieusement : Il est vrai, mon fils, que c'est une chose admirable ; mais ne vous en étonnez pas, il faut que cela soit ainsi : car cette eau est l'eau de vie, qui a puissance d'ameliorer les fruits de cet Arbre ; de façon

que deſormais il ne ſera plus beſoin d'en planter ni anter, parce qu'elle pourra par ſa ſeule odeur rendre tous les autres ſix Arbres de même nature qu'elle eſt. En outre, cette eau ſert de femelle à ce fruit, de même que ce fruit lui ſert de mâle ; car le fruit de cet Arbre ne ſe peut pourrir en autre choſe que dans cette eau. Et bien que ce fruit ſoit de ſoi une choſe précieuſe & admirable, toutefois s'il ſe pourrit dans cette eau, il engendre par cette putrefaction la Salamandre perſeverante au feu, le ſang de laquelle eſt plus précieux que tous les tréſors du monde, ayant la faculté de rendre fertiles les ſix Arbres que tu vois, & de leur faire porter des fruits plus doux que le miel.

Je lui demandai encore : Seigneur, comment ſe fait cela ? Je t'ai dit ci devant, reprit-il, que les fruits de l'Arbre Solaire ſont vifs, ſont doux : mais au lieu que le fruit de cet Arbre Solaire, maintenant qu'il cuit dans cette eau, ne peut ſaouler qu'un fruit, aprés ſa coction il en peut ſaouler mille. Puis je lui demandai, ſe cuit-il à grand feu, & pendant quel temps ? Il me repondit, que cette eau avoit un feu intrinſeque,

lequel s'il est aidé par une chaleur continuelle, brûle trois parties de son corps avec le corps de ce fruit ; & il n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand-peine la pourroit on imaginer : mais la prudente conduite du Maître fait cuire ce fruit par une trés grande vertu pendant l'espace de sept mois premierement, & aprés pendant l'espace de dix ; cependant plusieurs choses apparoissent, & toûjours le cinquantiéme jour aprés le commencement, plus ou moins.

Je l'interrogeai encore : Seigneur, ce fruit peut-il être cuit dans quelques autres eaux, & ne lui ajoûte-t'on pas quelque chose ? Il me répond, il n'y a que cette seule eau qui soit utile en tout ce Pays & en toute cette Isle, nulle autre eau que celle-ci ne peut pénetrer les pores de cette Pomme. Et saches que l'Arbre Solaire est sorti de cette eau, laquelle est tirée des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nôtre Aymant. C'est pourquoi ils ont ensemble une si grande sympathie & correspondance, que si on y ajoûtoit quelque chose d'étranger, elle ne pourroit faire ce qu'elle fait de soi-même. Il la faut donc laisser seule, & ne lui rien ajoûter que cette Pomme : car

aprés la coction, c'eſt un fruit immortel, ayant vie & ſang, parce que le ſang fait que tous les Arbres ſtériles portent même fruit & de même nature que la Pomme.

Je lui demandai en outre : Seigneur, cette eau ſe peut-elle tirer en quelqu'autre façon, & la trouve-t'on par tout ? Il me repond : elle eſt en tout lieu, & perſonne ne peut vivre ſans elle. Elle ſe puiſe par d'admirables moyens : mais celle là eſt la meilleure qui ſe tire par la force de nôtre Acier, lequel ſe trouve au ventre d'*Ariés*. Et je lui dis, à quoi eſt-elle utile ? Il répond, devant ſa dûe coction, c'eſt un grand venin; mais aprés une cuiſſon convenable, c'eſt une ſouveraine Medecine ; & alors elle donne vingt-neuf grains de ſang, deſquels chaque grain te fournira huit cens ſoixante & quatre du fruit de l'Arbre Solaire. Je lui demandai, ne ſe peut-il pas ameliorer plus outre ? Selon le témoignage de l'Ecriture Philoſophique, dit-il, il peut être exalté premierement juſqu'à dix, puis juſqu'à cent, aprés juſqu'à mille, à dix mille, & ainſi de ſuite, J'inſiſtois : Seigneur, dites-moi ſi pluſieurs connoiſſent cette eau, & ſi elle a un nom propre ? Il cria

hautement : Peu de gens l'ont connuë, mais tous l'ont vûe, la voyent & l'aiment : Elle a non seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vrai nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme *l'Eau de nôtre Mer*, *l'Eau de vie qui ne mouille point les mains.* Je lui demandai encore : D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses? Toute créature, dit-il, en use, mais invisiblement. Naît-il quelque chose dans cette eau, lui dis je ? D'icelle se font toutes les choses qui sont au monde, & toutes choses vivent en elle, me dit-il : mais il n'y rien proprement en elle, sinon que c'est une chose qui se mêle avec toutes les choses du monde. Je lui demandai : Est-elle utile sans le fruit de cet Arbre ? Il me dit, sans ce fruit elle n'est pas utile en cet œuvre : car elle n'est ameliorée qu'avec le seul fruit de cet Arbre Solaire.

Et alors je commencai à le prier : Seigneua, de grace, nommez-la moi si clairement & ouvertement, que je n'en puisse plus douter. Mais lui en élevant sa voix, il cria si fort qu'il m'éveilla ; ce qui fut cause que je ne pû lui demander rien davantage, & qu'il ne me voulut plus répondre, ni moi aussi je ne t'en puis pas

dire plus. Contente toi de ce que je t'ai dit, & croi qu'il n'eſt pas poſſible de parler plus clairement. Car ſi tu ne comprends pas ce que je t'ai déclaré, jamais tu n'entendras les Livres des autres Philoſophes.

Aprés le ſubit & ineſperé départ de Saturne, un nouveau ſommeil me ſurprit, & derechef Neptune m'apparut en forme viſible. Et me feliciranr de cet heureux rencontre dans les Jardins des Heſperides, il me montra un Miroir, dans lequel j'ai vû toute la Nature à découvert. Aprés pluſieurs diſcours de part & d'autre, je le remerciai de ſes bienfaits, & de ce que par ſon moyen j'étois entré non ſeulement en cet agréable Jardin, mais encore de ce que j'eus l'honneur de deviſer avec Saturne, comme je deſirois il y avoit ſi long-temps. Mais parce qu'il me reſtoit encore quelques difficultez à réſoudre, & deſquelles je n'avois pû être éclairci, à cauſe de l'inopiné départ de Saturne, je le priai inſtamment de m'ôter en cette occaſion déſirée, le ſcrupule auquel j'étois, & lui parlai en cette façon: Seigneur, j'ai lû les Livres des Philoſophes, qui affirment unanimement que toute generation ſe fait par mâle & fe-

melle; & néanmoins dans mon ſonge, j'ai vû que Saturne ne mettoit dans nôtre Mercure que le fruit de l'Arbre Solaire : j'eſtime que comme Seigneur de la Mer, vous ſavez bien ces choſes : je vous prie de répondre à ma queſtion. Il eſt vrai, mon fils, dit il, qre toute géneration ſe fait par mâle & femelle; mais à cauſe de la diſtraction & difference des trois regnes de la Nature, un Animal à quatre pieds naît d'une façon, & un Ver d'une autre. Car encore que les Vers ayent des yeux, la vûe, l'ouïe, & les autres ſens, toutefois ils naiſſent de putrefaction; & le lieu d'iceux, ou la terre où ils ſe pourriſſent, eſt la femelle. De même en l'œuvre Philoſophique, la mere de cette choſe eſt ton Eau que nous avons tant de fois repetée, & tout ce qui naît de cette Eau, naît à la façon des Vers par putrefaction. C'eſt pourquoi les Philoſophes ont créé le Phœnix & la Salamandre. Car ſi cela ſe faiſoit par la conception de deux corps, ce ſeroit une choſe ſujette à la mort; mais parce qu'il ſe révivifie ſoi-même, le corps premier étant détruit, il en revient un autre incorruptible : d'autant que la mort des choſes n'eſt rien autre

que la sèpatation des parties du composé. Cela se fait ainsi en ce Phœnix, qui se sépare par soi même de son corps corruptible.

Puis je lui demandai encore : Seigneur, y a-t'il en cet œuvre choses diverses, ou composition de plusieurs choses ? Il n'y a qu'une seule & unique chose, dit-il, à laquelle on n'ajoute rien, sinon l'Eau Philosophique, qui t'a été manifestée en ton songe, laquelle doit être dix fois autant pesante que le corps. Et croi, mon fils, fermement & constamment, que tout ce qui t'a été montré ouvertement par moi & par Saturne en ton songe dans cette Isle, selon la coûtume de la région, n'est nullement songe ; mais la pure verité, laquelle te pourra être découverte par l'assistance de Dieu, & par l'experience, vraye maîtresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquerir & m'éclaircir de quelqu'autre chose, aprés m'avoir dit adieu, il me laissa sans réponse, & je me trouvai réveillé dans la désirée région de l'Europe. Ce que je t'ai dit, ami Lecteur, te doit donc aussi suffire. Adieu.

DIALOGUE

DIALOGUE
du Mercure, de l'Alchymiſte, & de la Nature.

IL advint un certain temps que pluſieurs Alchymiſtes firent une Aſſemblée, pour conſulter & réſoudre enſemble comment ils pourroient faire la Pierre Philoſophale, & la préparer comme il faut; & ils ordonnerent entr'eux, que chacun diroit ſon opinion par ordre, & ſelon ce qui lui en ſembleroit. Ce conſeil & cette Aſſemblée ſe tint au milieu d'un beau pré, à Ciel ouvert, & en jour clair & ſerain. Là étant aſſemblez, pluſieurs d'entre eux furent d'avis que Mercure étoit la premiere matiere de la Pierre; les autres diſoient que c'étoit le Soufre; & les autres croyoient que c'étoit quelque autre choſe. Néanmoins l'opinion de ceux qui tenoient pour le Mercure, étoit la plus forte, & emportoit le deſſus, en ce qu'elle étoit ap-

puyée du dire des Philoſophes, qui tiennent que le Mercure eſt la veritable matiere premiere, & même qu'il eſt la premiere matiere des Métaux : car tous les Philoſophes s'écrient, *nôtre Mercure, nôtre Mercure, &c.* Comme ils diſputoient ainſi enſemble, & que chacun d'eux s'efforçoit de faire paſſer ſon opinion pour la meilleure, & attendoit avec deſir, avec joye & avec impatience la concluſion de leur differend, il s'éleva une grande tempête, avec des orages, des grêles, & des vents épouventables & extraordinaires, qui ſéparerent cette Congregation, renvoyant les uns & les autres en diverſes Provinces, ſans avoir pris aucune réſolution. Un chacun ſe propoſa dans ſon imagination quelle devoit être la fin de cette diſpute, & recommenca ſes épreuves comme auparavant : les uns chercherent la Pierre des philoſophes en une choſe, les autres en une autre ; & cette recherche a continué juſqu'aujourd'hui ſans ceſſe, & ſans aucune intermiſſion. Or un de ces Philoſophes qui s'étoit trouvé en cette Compagnie, ſe reſſouvenant que dans la diſpute la plus grande partie d'entr'eux étoient du ſentiment qu'il falloit chercher la

Pierre des Philoſophes au Mercure, dit en ſoi-même : Encore qu'il n'y ait eu rien d'arrêté & de déterminé dans nos diſcours, & qu'on n'aye fait aucune réſolution, ſi eſt-ce que je travaillerai ſur le Mercure, quoi qu'on en diſe ; & quand j'aurai fait cette benite Pierre, alors la concluſion ſera faite. Car je vous avertis que c'étoit un homme qui parloit toûjours avec ſoi-même, comme font les Alchymiſtes. Il commença donc à lire les Livres des philoſophes, & entr'autres il tomba ſur la lecture d'un Livre d'Alain, qui traite du Mercure : Et ainſi par la lecture de ce beau Livre, ce Monſieur l'Alchymiſte devint Philoſophe, mais Philoſophe ſans concluſion. Et aprés avoir pris le Mercure, il commença à travailler : il le mit dans un vaiſſeau de verre, & le feu deſſous : le Mercure, comme il a coutume, s'envole & ſe réſout en air. Mon pauvre Alchymiſte, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre ſa femme bien & beau, lui reprochant qu'elle lui avoit dérobé ſon Mercure : car perſonne (ce diſoit-il) ne pouvoit être entré là-dedans qu'elle ſeule. Cette pauvre femme innocente ne pût faire autre choſe que

s'excuſer, en pleurant : puis elle dit à ſon mari tout bas entre ſes dents : Que diable feras-tu de cela, dis pauvre badin, de la merde ?

L'Alchymiſte prend derechef du Mercure, & le met dans un vaiſſeau ; & de crainte que ſa femme ne lui dérobât, il le gardoit lui-même : mais le Mercure à ſon ordinaire s'envola auſſi bien cette fois que l'autre. L'Alchymiſte au lieu d'être fâché de la fuite de ſon Mercure, s'en réjouit grandement, parce qu'il ſe reſſouvint qu'il avoit lû que la premiere matiere de la Pierre étoit volatile. Et ainſi il ſe perſuada & crut éntierement que deſormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit ſur cette matiere. Il commença deſlors à traiter hardiment le Mercure ; il apprit à le ſublimer, à le calciner par une infinité de manieres ; tantôt par les Sels, tantôt par le Soufre : puis le mêloit tantôt avec les Métaux, tantôt avec des minieres, puis avec du ſang, puis avec des cheveux ; & puis le détrempoit & le maceroit avec des Eaux fortes, avec du jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre. Mais le pauvre homme ne put rien trouver qui réuſſit à ſon intention, ni qui le contentât, bien

qu'il n'eût rien laiſſé en tout le monde avec quoi il n'eût eſſayé de coaguler & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit encore rien fait, & qu'il ne pouvoit rien avancer du tout, il ſe prit à ſonger. Au même temps il ſe reſſouvint d'avoir lû dans les Auteurs que la matiere étoit de ſi vil prix, qu'elle ſe trouvoit dans les fumiers & dans les retraits : ſi bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mêler ce pauvre Mercure avec toutes ſortes de fientes, tant humaine, que d'autres animaux, tantôt ſéparément, tantôt toutes enſemble. Enfin aprés avoir bien peiné, ſué & tracaſſé, aprés avoir bien tourmenté le Mercure, & s'être bien tourmenté ſoi-même, il s'endormit plein de diverſes penſées, & roulant diverſes choſes dans ſon eſprit. Une viſion lui apparut en ſonge ; il vit venir vers lui un bon Vieillard, qui le ſalua, & lui dit familierement : Mon ami, de quoi vous attriſtez-vous ? Auquel il répondit : Monſieur, je voudrois volontiers faire la Pierre Philoſophale. Le Vieillard lui repliqua : Oui, mon ami, voilà un trés-bon ſouhait, mais avec quoi voulez-vous faire la Pierre des Philoſophes ?

L'Alchymiſte. Avec le Mercure, Monſieur.

Le Vieillard. Mais avec quel Mercure?

L'Alchymiſte. Ah! Monſieur, pourquoi me demandez vous avec quel Mercure, car il n'y en a qu'un?

Le Vieillard. Il eſt vrai mon ami, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diverſifié par les divers lieux où il ſe trouve, & toujours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiſte. O Monſieur, je ſai trés-bien comme il le faut purger & nettoyer, avec le Sel & le Vinaigre, avec le Nitre & le Vitriol,

Le Vieillard. Et moi je vous dis & vous déclare mon bon ami, que cette purgation ne vaut rien & n'eſt point la vraïe, & que ce Mercure-là ne vaut rien auſſi, & n'eſt point le vrai : les hommes ſages ont bien un autre Mercure, & une autre façon de le purger. Et aprés avoir dit cela, il diſparut.

Ce pauvre Alchymiſte étant réveillé, & ayant perdu ſon ſonge & ſon ſommeil, ſe prit à penſer profondément quelle pouvoit être cette viſion, & quel pouvoit être ce Mercure des Philoſophes; mais il ne pût rien s'imaginer que ce Mer-

cure vulgaire : Il diſoit en ſoi-même : O mon Dieu ! ſi j'euſſe pû parler plus long temps avec ce bon Vieillard, ſans doute j'euſſe découvert quelque choſe. Il recommença donc encore ſes labeurs, je dis ſes ſales labeurs, brouillant toûjours ſon Mercure, tantôt avec ſa propre merde, tantôt avec celle des enfans, ou d'autres animaux ; & il ne manquoit point d'aller tous les jours une fois au lieu où il avoit vû cette viſion, pour eſſayer s'il pourroit encore parler avec ſon Vieillard ; & là quelquefois il faiſoit ſemblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant. Mais comme le Vieillard ne venoit point, il eſtima qu'il eût peur, & qu'il ne crut pas qu'il dormit ; c'eſt pourquoi il commença à jurer, Monſieur, Monſieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foi je dors ; regardez plutôt à mes yeux, ſi vous ne me voulez croire. Voilà-t'il pas un ſage perſonnage ?

Enfin ce miſerable Alchymiſte, aprés tant de labeurs, aprés la perte & la conſommation de tous ſes biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, ſongeant toûjours à ſon Vieillard : ſi bien qu'un jour entr'autres, à cauſe de cette grande & forte imagination qu'il s'étoit

imprimée, il s'endormit ; & en songe il lui apparût un fantôme en forme de ce Veillard, qui lui dit : Ne perdez point courage, mon ami, ne perdez point courage, vôtre Mercure est bon, & vôtre matiere aussi est bonne ; mais si ce méchant ne vous veut obéir, conjurez-le, afin qu'il ne soit pas volatil. Quoi vous étonnez-vous de cela ? Hé ! n'a-t'on pas accoûtumé de conjurer les serpens ? pourquoi ne conjurera-t'on pas aussi-bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le Vieillard voulut se retirer ; mais l'Alchymiste pensant l'arrêter, s'écria si fort : (Ah ! Monsieur, attendez) qu'il s'éveilla soi-même, & perdit par ce moyen & son songe & son esperance : néanmoins il fut bien consolé de l'avertissement que lui avait donné ce fantôme. Puis aprés il prit un vaisseau plein de Mercure, & commenca à le conjurer de terrible façon, comme lui avoit enseigné le fantôme en son sommeil. Et se ressouvenant qu'il lui avoit dit qu'on conjuroit bien les serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer de même que les serpens. Qu'ainsi ne soit (disoit-il) ne peint-on pas le Mercure avec des serpens entortillez en une verge ; Il prend donc son vaisseau plein

de

de Mercure, & commence à dire : Ux. Ux. Os. Tas, &c. Et la où la conjuration portoit le nom de Serpent, il y mettoit celui de Mercure, diſant, *Et toi, Mercure, mêchante bête, &c.* Auſquelles paroles le Mercure ſe prit à rire, & à parler à l'Alchymiſte, lui diſant, Venez çà, Monſieur l'Alchymiſte, qu'eſt-ce que vous me voulez ?

Ma foi vous avez grand tort,
De me tourmenter ſi fort.

L'Alchymiſte. Ho, ho, méchant coquin que tu es, tu m'appelles à cette heure Monſieur, quand je te touche juſqu'au vif, je t'ai donc trouvé une bride; attens, attens un peu, je te ferai bien chanter une autre chanſon. Et ainſi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il lui dit : Vien çà, je te conjure par le Dieu vivant, n'es-tu pas ce Mercure des Philoſophes ? Le Mercure tout tremblant, lui répond ; Oui, Monſieur ; je ſuis Mercure.

L'Alchymiſte. Pourquoi donc, méchant garniment que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obéir ? Et pourquoi

ne t'ai-je pas pu fixer ?

Le Mercure. Ah ! mon trés-magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moi pauvre miserable, c'est que je ne savois pas que vous fussiez un si grand Philosophe.

L'Alchymiste. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs, puisque je procedois avec toi si philosophiquement.

Le Mercure. Cela est vrai, Monseigneur, toutefois je me voulois cacher, & fuir vos liens : mais je voi bien, pauvre miserable que je suis, qu'il m'est impossible d'éviter que je ne paroisse en la présence de mon trés-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ah Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à cette heure?

Le Mercure. Oui, Monseigneur, je voi fort bien & à mes dépens, que vôtre Excellence est un trés-grand Philosophe. L'Alchymiste se réjouissant donc en son cœur, commence à dire en soi-même : A la fin j'ai trouvé ce que je cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il lui dit d'une voix terrible : ça ça, traitre, me seras-tu donc obéissant à cette

fois ? Regardes bien ce que tu as à faire, car autrement tu ne t'en trouveras pas bien,

Le Mercure. Monſeigneur, je vous obéirai trés-volontiers, ſi je le peux : car je ſuis à preſent fort debile.

L'Alchymiſte. Comment, coquin, tu t'excuſes déja ?

Le Mercure. Non, Monſieur, je ne m'excuſe pas, mais je languis beaucoup.

L'Alchymiſte. Qu'eſt-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiſte me fait mal.

L'Alchymiſte. Et quoi, traitre vilain, tu te mocques encore de moi ?

Le Mercure. Ah ! Monſeigneur, à Dieu ne plaiſe, vous êtes trop grand Philoſophe : je parle de l'Alchymiſte.

L'Alch. Bien, bien, tu as raiſon, cela eſt vrai, mais que t'a fait l'Alchymiſte ?

Le Merc. Ah ! Monſieur, il m'a fait mille maux, car il m'a mêlé & brouillé avec tout plein de choſes qui me ſont contraires ; ce qui m'empêche de pouvoir reprendre mes forces, & montrer mes vertus, ; il m'a tant tourmenté, que je ſuis preſque réduit à mort.

L'Alc. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, parce que tu es désobéissant.

Le Mer. Moi, Monseigneur, jamais je ne fus desobéissant à un veritable Philosophe; mais mon naturel est tel que je me mocque des fols.

L'Alc. Et quelle opinion as-tu de moi?

Le merc. De vous, Monseigneur, vous êtes un grand personnage, trés-grand Philosophe, qui même surpassez Hermes en doctrine & en sageſſe.

L'Alc. Certainement cela est vrai, je suis homme docte, je ne me veux pourtant pas louer moi-même; mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'étois un trés-docte Philosophe, elle a reconnu cela de moi.

Le merc. Je le croi facilement, Monsieur, car les Philosophes doivent être tels, qu'à force de sageſſe, de prudence & de labeur, ils deviennent insensez.

L'Alc. Là, là, ce n'est pas tout, dis-moi un peu, que ferai-je de toi? Comment en pourrai-je faire la pierre des Philosophes?

Le merc. Aussi vrai, Monsieur le Philosophe, je n'en sçai rien: vous êtes

Philoſophe, vous le devez ſavoir. Pour moi je ne ſuis que le ſerviteur des Philoſophes, ils font tout ce qu'il leur plaiſt faire de moi, & je leur obéis en ce que je peux.

L'Alc. Tout cela eſt bel & bon ; mais tu me dois dire comment eſt ce que je dois proceder avec toi, & ſi je puis faire de toi la Pierre des Philoſophes ?

Le merc. Monſeigneur le Philoſophe, ſi vous la ſavez, vous la ferez ; & ſi vous ne la ſavez, vous ne ferez rien : vous n'apprendrez rien de moi, ſi vous l'ignorez auparavant.

L'Alc. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moi comme avec un ſimple homme ? Peut-être ignores-tu que j'ai travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en eſtime d'un fort grand Philoſophe ?

Le merc. Je le crois facilement, Monſeigneur, & je le ſai bien : je ſuis encore tout ſouillé & tout empuanti par les mélanges de vos beaux labeurs.

L'Alc. Dis moi donc ſi tu es le Mercure des Philoſophes ?

Le merc. Pour moi je ſai bien que je ſuis Mercure ; mais ſi je ſuis le Mercure des Philoſophes, c'eſt à vous à le ſavoir.

L'Alc. Dis-moi seulement si tu es le vrai Mercure, ou s'il y en a un autre ?

Le Merc. Je suis Mercure, mais il y en a encore un autre ; & ainsi il s'évanouit. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à crier & à parler ; mais personne ne lui répond : puis tout pensif & revenant à soi-même, il dit : Veritablement je connois à cette heure que je suis fort homme de bien, puisque le Mercure a parlé avec moi : certes il m'aime. Il recommença donc à travailler diligemment, & à sublimer le Mercure, à le distiller, le calciner, le précipiter, & à le dissoudre par mille façons admirables, & avec des eaux de toutes sortes. Mais il lui en arriva comme auparavant ; il s'efforça en vain, & ne fit autre chose que consommer son temps & son bien. C'est pourquoi il commença à maudire le Mercure, & à blasphêmer contre la Nature de ce qu'elle l'avoit créé : mais la Nature aprés avoir oui ces blasphêmes, appella le Mercure à soi, & lui dit : Qu'as-tu fait à cet homme ? Pourquoi est-ce qu'il me maudit à cause de toi, & qu'il blasphême contre moi ? Que ne fais-tu ce que tu dois ? Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature lui commanda

d'être obéiſſant aux Enfans de la Science, qui le recherchent. Ce que le Mercure lui promit de faire, & dit : mere Nature, qui eſt-ce qui pourra contenter les fols ? La Nature ſe ſouriant, s'en alla, & le Mercure qui étoit en colere contre l'Alchymiſte, s'en retourna auſſi en ſon lieu.

Quelques jours après il tomba dans l'eſprit de Monſieur l'Alchymiſte qu'il avoit oublié quelque choſe en ſes labeurs, il reprend donc encore ce pauvre Mercure, & le mêle avec de la merde de pourceau : mais le Mercure fâché de ce qu'il avoit été accuſé mal à propos devant la mere Nature, ſe prit à crier contre l'Alchymiſte, & dit : Viençà, maitre fol, que veux-tu avoir de moi? pourquoi m'as-tu accuſé ?

L'Alc. Es-tu celui-là que je déſire tant de voir ?

Le Merc. Oui je le ſuis ; mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alc. Je ne ſuis point aveugle moi.

Le Merc. Tu es plus qu'aveugle, car tu ne te vois pas toi-même : comment pourrois-tu donc me voir ?

L'Alc. Ho, ho, tu es maintenant bien ſuperbe, je parle avec toi moleſtement, & tu me mépriſes de la ſorte. Peut-être

ne sais-tu pas que j'ai travaillé chez plusieurs Princes, & qu'ils m'ont tenu pour grand Philosophe.

Le merc. C'est à la Cour des Princes que courent ordinairement les fols ; car là ils sont honorez, & en estime par-dessus tous autres. Tn as donc aussi été à la Cour ?

L'Alc Ah ! sans doute, tu es le diable & non pas le bon Mercure, puisque tu veux parler de la sorte avec les Philosophes : voilà comme tu m'as trompé ci-devant.

Le merc. Mais dis-moi, par ta foi, connois-tu les Philosophes ?

L'Alc. Demandes-tu si je connois les Philosophes, je suis moi-même Philosophe.

Le merc. Ah, ah ah, voici un Philosophe que nous avons de nouveau (dit le Mercure en souriant, & continuant son discours :) Et bien. monsieur le Philosophe, dites-moi donc, que cherchez-vous ? Que voulez-vous avoir ? Que désirez-vous faire ?

L'Alc. Belle demande, je veux faire la pierre des Philosophes.

Le merc. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philosophes ?

L'Alc. Avec quelle matiere, avec nôtre Mercure.

Le merc. Gardes-toi bien de dire comme cela : car ſi tu parles ainſi, je m'enfuirai, parce que je ne ſuis pas vôtre Mercure.

L'Alc. O certes tu ne peux être autre choſe qu'un Diable, qui me veut ſéduire.

Le merc. Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toi qui m'eſt pire qu'un Diable, & non pas moi à toi ; car tu m'as traité trés méchamment, & d'une maniere diabolique,

L'Alc. O qu'eſt-ce que j'entens ! ſans doute c'eſt là un Dèmon ; car je n'ai rien fait que ſelon les Ecrits des Philoſophes, & je ſai trés bien travailler.

Le Merc. Vraiment oui, tu es un bon Operateur ; car tu fais plus que tu ne ſais, & que tu ne lis dans les Livres. Les Philoſophes diſent tous unanimement qu'il faut mêler les Natures avec les Natures ; & hors la Nature ils ne commandent rien : Et toi au contraire tu m'as mêlé avec toutes les choſes les plus ſordides, les plus puantes & infectes qui ſoient au monde, ne craignant point de te ſouiller avec toutes ſortes de fientes, pourvû

que tu me tourmentasses.

L'Alc. Tu as menti, je ne fais rien hors la Nature, mais je seme la semence en sa terre, comme ont dit les Philosophes,

Le Merc. Oui, vraiment, tu es un beau semeur, tu me semes dans de la merde; & le temps de la moisson venu, je m'envole; & toi tu ne moissonnes que de la merde.

L'Alc. Mais les Philosophes ont écrit néanmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les ordures.

Le merc. Ce qu'ils ont écrit est vrai: mais toi tu le prends à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans t'arrêter à leur intention.

L'Alc. Je commence à comprendre qu'il se peut faire que tu sois Mercure; mais tu ne me veux pas obéir, Et alors il commença à le conjurer derechef, disant; Ux. Ux. Os. Tas, &c. mais le Mercure lui répondit en riant, & se mocquant de lui: Tu as beau dire Ux. Ux. Tu ne profites de rien, mon ami, tu ne gagnes rien.

L'Alc. Ce n'est pas sans sujet qu'on dit de toi que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil.

LMeerc. Tu me reproches que je ſuis inconſtant, je te vais donner une réſolution là-deſſus. Je ſuis conſtant à un Artiſte conſtant, je ſuis fixe à un eſprit fixe; mais toi & tes ſemblables, vous êtes de vrais inconſtans & vagabonds, qui allez ſans ceſſe d'une choſe en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alc. Dis-moi donc ſi tu es le Mercure duquel les Philoſophes ont écrit, & ont aſſuré qu'avec le ſoûfre & le ſel il étoit le principe de toutes choſes, ou bien s'il en faut chercher un autre?

Le Merc. Certainement, le fruit ne tombe pas loin de ſon arbre; mais je ne cherche point ma gloire. Ecoutes-moi bien, je ſuis le même que j'ai été; mais mes années ſont diverſes. Dés le commencement j'ai été jeune, auſſi longtemps comme j'ai été ſeul: maintenant je ſuis vieil, & ſi je ſuis le même que j'ai été.

L'Alc. Ah, ah tu me plais à cette heure de dire que tu ſois vieil; car j'ai toûjours cherché le Mercure qui fut le plus meur & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec lui.

LeMerc. En verité, mon bon ami, c'eſt en vain que tu me recherches, & que tu

me visites en ma vieillesse, puisque tu ne m'as pas connu en ma jeunesse.

L'Alc. Qu'est-ce que tu dis, je ne t'ai pas connu en ta jeunesse, moi qui t'ai manié en tant de diverses façons, comme toi-même le confesse ? Et je ne cesserai pas encore, jusqu'à ce que j'accomplisse l'œuvre des Philosophes.

Le merc. O misérable que je suis ! que ferai-je ? Ce fol ici me melera peut être encore avec de la merde ; l'apprehension seule m'en tourmente déja : ô moi misérable ! Je te prie au moins, Monsieur le Philosophe, de ne me pas mêler avec de la merde de pourceau ; autrement me voilà perdu: car cette puanteur me contraint à changer ma forme. Et que veux-tu que je fasse davantage ? ne m'as-tu pas assez tourmenté ? ne t'obéis-je pas ; ne me mêlai-je pas avec tout ce que tu veux ; ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité ; ne suis-je pas Turbith ; ne suis-je pas Amalgame, quand il te plait ; ne suis-je pas Macha, c'est-à-dire, un vermisseau volant ; ne suis-je pas enfin tout ce que tu veux ? Que demandes-tu davantage de moi ? mon corps est tellement flagellé, souillé, & chargé de crachats, que même une pierre auroit pitié de moi. Tu ti-

res de moi du lait, tu tires de moi de la chair, tu tires de moi du ſang, tu tires de moi du beure, de l'huile, de l'eau: En un mot que ne tires tu point de moi? & lequel eſt ce de tous les métaux, ni de tous les mineraux, qui puiſſe faire ce que je fais moi ſeul? Et tu n'as point de miſericorde pour moi. O malheureux que je ſuis!

L'Alc. Vraiment tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es méchant; & quelque forme que tu prennes en apparence, ce n'eſt que pour nous tromper, tu retournes toûjours en ta premiere eſpece.

Le merc. Tu es un mauvais homme de dire cela, car je fais tout ce que tu veux. Si tu veux que je ſois corps, je le ſuis; ſi tu veux que je ſois poudre, je la ſuis. Je ne ſai en quelle façon m'humilier davantage, que de devenir poudre & ombre pour t'obéir.

L'Alc. Dis-moi donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenterai plus.

Le Merc. Je voi bien que je ſuis contraint de parler fondamentalement avec toi. Si tu veux, tu me peux entendre. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as pas beſoin de cela: mais quant à ce que tu

m'interroges de mon centre, ſaches que mon centre eſt le cœur trés-fixe de toutes choſes, qu'il eſt immortel & pénetrant ; & en lui eſt le repos de mon Seigneur : mais moi je ſuis la voye, le précurſeur, le pelerin, le domeſtique, le fidele à mes compagnons, qui ne delaiſſe point ceux qui m'accompagnent, mais je demeure avec eux, & péris avec eux. Je ſuis un corps immortel, & ſi je meurs quand on me tue ; mais je reſſuſcite au jugement pardevant un juge ſage & diſcret.

L'Alc. Tu es donc la Pierre des Philoſophes ?

Le Merc. Ma mere eſt telle. D'icelle naît artificiellement un je ne ſai quoi : mon frere qui habite dans la forteresſe, a en ſon vouloir tout ce que veut le Philoſophe.

L'Alc. Mais dis-moi, es-tu vieil ?

Le Mercure. Ma mere m'a engendré, mais je ſuis plus vieil que ma mere.

L'Alc. Qui diable te pourroit entendre : Tu ne réponds jamais à propos, tu me contes toûjours des paraboles. Dis-moi en un mot, ſi tu es la Fontaine de laquelle Bernard Comte de Tréviſan a écrit ?

Le Merc, Je ne ſuis point fontaine, mais je ſuis eau, c'eſt la fontaine qui m'environne.

L'Alc. L'Or ſe diſſout il en toi, puiſque tu es eau ?

Le Merc. J'aime tout ce qui eſt avec moi, comme mon ami : & tout ce qui naît avec moi, je lui donne nourriture ; & tout ce qui eſt nud, je le couvre de mes aîles

L'Alc. Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toi : je te demande une choſe, tu m'en répons une autre. Si tu ne me veux mieux répondre que cela, je vais recommencer à travailler avec toi, & à te tourmenter encore.

Le Merc. Hé ! mon bon Monſieur, ſoyez-moi pitoyable, je vous dirai librement ce que je ſai.

L'Alc. Dis-moi donc, ſi tu crains le feu ?

Le Merc. Si je crains le feu, je ſuis feu moi-même.

L'Alc. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ?

Le Merc. Ce n'eſt pas que je m'enfuye, mais mon eſprit & l'eſprit du feu s'entr'aiment, & tant qu'ils peuvent, l'un accompagne l'autre.

L'Alc. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le merc. Ne sais tu pas qu'un pelerin tend toûjours du côté de son pays ; & quand il est arrivé d'où il est sorti, il se repose, & retourne toûjours plus sage qu'il n'étoit.

L'Alc. Et quoi, retournes-tu donc quelquefois ?

Le merc. Oui, je retourne, mais en une autre forme.

L'Alc. Je n'entens point ce que c'est que cela ; & touchant le feu, je ne sai ce que tu veux dire.

Le merc. S'il y a quelqu'un qui connoisse le feu de mon cœur, celui là a vû que le feu (c'est à dire une dûe chaleur) est ma vraye viande : & plus l'esprit de mon cœur mange long-temps du feu, plus il devient gras, duquel la mort puis aprés est la vie de toutes les choses qui sont au regne où je suis.

L'Alc. Es-tu grand ?

Le merc. Prends l'exemple de moi-même : de mille & mille gouttelettes je ferai encore un ; & d'un je me résous en mille & mille gouttelettes : & comme tu vois mon corps devant tes yeux, si tu sais jouer avec moi, tu me peux diviser en

en tout autant de parties que tu voudras, & derechef je ſerai un. Que ſera-ce donc de mon eſprit intrinſeque, qui eſt mon cœur & mon centre, lequel toûjours d'une trés-petite partie, en produit pluſieurs milliers ?

L'Alc. Et comment donc faut-il proceder avec toi, pour te rendre tel que tu te dis ?

Le merc. Je ſuis feu en mon interieur, le feu me ſert de viande, & il eſt ma vie ; mais la vie du feu eſt l'air, car ſans l'air le feu s'éteint. Le feu eſt plus fort que l'air ; c'eſt pourquoi je ne ſuis point en repos, & l'air crud ne me peut coaguler ni reſtraindre. Ajoûtes l'air avec l'air, afin que tous deux ils ſoient un, & qu'ils ayent poids ; conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

L'Alc. Qu'arrivera-t'il aprés tout cela ?

Le merc. Le ſuperflu s'ôtera, & le reſte tu le brûleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & étant cuit, tu le donneras hardiment en medecine.

L'Alc. Tu ne réponds point à mes queſtions, je vois bien que tu ne veux

ſeulement que me tromper avec tes paraboles : ça, ma femme, apportes-moi de la merde de pourceau, que je traite ce maître galand de Mercure à la nouvelle façon, juſqu'à ce qne je lui faſſe dire, comment il faut que je me prenne pour faire de lui la Pierre des Philoſophes.

Le pauvre Mercure ayant oui tous ces beaux diſcours, commence à ſe lamenter & ſe plaindre de ce bel Alchymiſte ; il s'en va à la mere Nature, & accuſe cet ingrat Operateur. La Nature croit ſon Fils Mercure, qui eſt veritable ; & toute en colere elle appelle l'Alchymiſte: Hola, hola, où es-tu maitre Alchymiſte.

L'Alc. Qui eſt ce qui m'appelle ?

La Nature. Viença, maitre fol, qu'eſt-ce que tu fais avec mon fils Mercure ? Pourquoi le tourmentes-tu ? Pourquoi lui fais-tu tant d'injures, lui qui déſire te faire tant de bien, ſi tu le voulois ſeulement entendre.

L'Alc. Qui diable eſt cet impudent qui me tance ſi aigrement, moi qui ſuis un ſi grand homme, & ſi excellent Philoſophe !

La Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Phi-

loſophes, c'eſt moi qui connois les vrais Philoſophes & les vrais ſages que j'aime, & ils m'aiment auſſi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaît, & m'aident en ce que je ne peux: mais vous autres Alchimiſtes, du nombre deſquels tu es, vous faites tout ce que vous faites ſans mon ſçu & ſans mon conſentement, & contre mon deſſein: auſſi tout ce qui vous arrive eſt au contraire de vôtre intention. Vous croyez que vous traitez bien mes enfans; mais vous ne ſauriez rien achever: Et ſi vous voulez bien conſiderer, vous ne les traitez pas; mais ce ſont eux qui vous manient à leur volonté; car vous ne ſavez & ne pouvez rien faire d'eux, & eux au contraire font de vous quand il leur plaît des inſenſez & des fols.

L'Alc. Cela n'eſt pas vrai, je ſuis Philoſophe, & je ſai fort bien travailler, J'ai été chez pluſieurs Princes, & j'ai paſſé auprés d'eux pour un grand Philoſophe, ma femme le ſait bien. J'ai même preſentement un Livre manuſcrit, qui a été caché pluſieurs centaines d'années dans une muraille: je ſai bien enfin que j'en viendrai à bout; & que je ſaurai la Pierre des Philoſophes; car cela m'a été revelé en ſonge ces jours paſſez. Je ne

ſonge jamais que des choſes vrayes : tu le ſais bien, ma femme.

La Nat. Tu feras comme tes autres compagnons, qui au commencement ſavent tout, ou préſument tout ſavoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, & ne ſavent rien du tout.

L'Alchymiſte. Si tu es toutefois la vraye Nature, c'eſt de toi de qui on fait l'œuvre.

La Nat. Cela eſt vrai, mais ce ſont ſeulement ceux qui me connoiſſent, leſquels ſont en petit nombre : Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ils ne font rien qui empêche mes actions : au contraire, ils font tout ce qui me plaît & qui augmente mes biens, & guériſſent les corps de mes enfans.

L'Alc. Ne fais-je pas comme cela ?

La Nat. Toi, tu fais tout ce qui m'eſt contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté : tu tues, là où tu devrois revivifier : tu ſublimes, là où tu devrois fixer : tu diſtilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'eſt un bon & obéiſſant fils. Et cependant avec combien d'eaux corroſives & veneneuſes l'affliges-tu ?

L'Alc. Je procederai deſormais avec lui tout doucement par digeſtion ſeulement,

La Nat. Cela va bien ainſi, ſi tu le ſais, ſinon tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même & à tes folles dépenſes. Car il ne lui importe pas plus d'être mêlé avec de la fiente qu'avec de l'or : tout de même que la Pierre précieuſe, à qui la fiente, (encore que vous la jettiez dedans) ne nuit point ; mais demeure toûjours ce qu'elle eſt : & lorſqu'on l'a lavée, elle eſt auſſi reſplendiſſante qu'auparavant.

L'Alc. Tout cela n'eſt rien, je voudrois bien volontiers faire la Pierre des Philoſophes.

La Nat. Ne traites donc point ſi cruellement mon fils Mercure : car il faut que tu ſaches que j'ai pluſieurs fils & pluſieurs filles, & que je ſuis prompte à ſecourir ceux qui me cherchent, s'ils en ſont dignes.

L'alc. Dites-moi donc quel eſt ce Mercure ?

La Nat. Saches que je n'ai qu'un Fils qui ſoit tel ; il eſt un des ſept, & le premier de tous : & même il eſt toutes choſes lui qui étoit un ; & il n'eſt rien, & ſi ſon ombre eſt entier. En lui ſont les quatre Elemens, lui qui n'eſt pas toutefois Element ; il eſt eſprit, lui qui néanmoins eſt corps ; il eſt mâle, & fait néanmoins l'of-

fice de femelle ; Il eſt enfant, & porte les armes d'un homme ; il eſt animal, & a néanmoins les aîles d'un oiſeau : c'eſt un venin, & néanmoins il guérit la lepre ; il eſt la vie, & néanmoins il tue toutes choſes ; il eſt Roi, & ſi un autre poſſede ſon Royaume ; il s'enfuit au feu, & néanmoins le feu eſt tiré de lui ; c'eſt une eau, & il ne mouille point ; c'eſt une terre, & néanmoins il eſt ſemé ; il eſt air, & il vit de l'eau.

L'alc. Je voi bien maintenant que je ne ſai rien, mais je ne l'oſe pas dire ; car je perdrois ma bonne réputation, & mon voiſin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il ſavoit que je ne ſçuſſe rien. Je ne laiſſerai pas de dire que je ſai quelque choſe, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain : car pluſieurs eſperent de moi beaucoup de biens.

La Nat. Enfin que penſes-tu faire encore ? Prolonges tes tromperies tant que tu voudras, il viendra toutefois un jour que chacun te demandera ce que tu lui auras coûté.

L'alc. Je repaîtrai d'eſperance tous ceux que je pourrai.

La Nat, Et bien que t'en arrivera-t'il enfin ?

L'alc. J'eſſayerai en cachette pluſieurs xperiences : ſi elles ſuccedent, à la bon- e heure, je les payerai ; ſinon tant pis, e m'en irai en une autre Province, & en erai encore de même,

La Nat. Tout cela ne veut rien dire, ar encore faut-il une fin.

L'alc. Ah, ah, ah, il y a tant de Pro- inces, il y a tant d'avaricieux, je leur romettrai à tous des montagnes d'or, & e en peu de temps ; & ainſi nos jours s'é- oulent : cependant ou le Roi, ou l'aſne nourra, ou je mourrai.

La Nat. En verité tels philoſophes n'attendent qu'une corde : va-t'en à la halheure, & mets fin à ta fauſſe philoſo- hie le plutôt que tu pourras : car par ce eul conſeil tu ne trompera ni moi qui ſuis a Nature, ni ton prochain, ni toi mê- ne.

Fin du preſent Traité.

TABLE

TABLE

Des Chapitres du Cosmopolite, ou nouvelle Lumiere Chymique.

CHAP. I. *De la Nature en general; ce que c'est que la Nature, & quels doivent être ceux qui la recherchent.* page 1

CHAP. II. *De l'operation de la Nature, en nôtre proposition.* p. 8

CHAP. III. *De la vraye & premiere matiere des Métaux.* p. 14

CHAP. IV. *De quelle maniere les Métaux sont engendrez dans les entrailles de la Terre.* p. 18

CHAP. V. *De la génération de toutes sortes de Pierres.* p. 23

CHAP. VI. *De la seconde matiere, & de la perfection de toutes choses.* p. 27

CHAP. VII. *De la vertu de la seconde matiere.* p. 34

CHAP. VIII. *De l'Art, & comme le Nature opere par l'Art en la semence.* p. 38

CHAP. IX. *De la commixtion des métaux, ou de la façon de tirer la semence métallique.* p. 40
CHAP. X. *De la génération surnaturelle du fils du Soleil.* p. 43
CHAP. XI. *De la pratique & composition de la Pierre ou Teinture physique, selon l'Art.* p. 47
CHAP. XII. *De la Pierre, & de sa vertu.* p. 57
Epilogue, Sommaire & Conclusion des douze Traitez ou Chapitres ci-dessus. p. 61
Enigme Philosophique du même Auteur aux fils de la Verité. p. 73
S'ensuit la Parabole ou Enigme Philosophique, ajoutée pour mettre fin à l'œuvre. p. 78
Dialogue du Mercure, de l'Alchymiste, & de la Nature. p. 90

Fin de la Table de ce present Traité.

TRAITÉ DU SOUFRE,

SECOND PRINCIPE de la Nature.

Revû & corrigé de nouveau.

PREFACE
AU LECTEUR.

AMi Lecteur, d'autant qu'il ne m'est pas permis d'écrire plus clairement qu'ont fait autrefois les anciens Philosophes, peut-être aussi ne seras-tu pas content de mes Ecrits, vû principalement que tu as entre tes mains tant d'autres Livres de bons Philosophes. Mais croi que je n'ai pas besoin d'en composer aucun, parce que je n'espere pas d'en tirer aucun profit, ni n'en recherche aucune vaine gloire; C'est pourquoi je n'ai point voulu, ni ne veux pas encore faire connoître au Public qui je suis. Les Traitez que j'ai déja mis au jour en ta faveur, me semblaient te devoir plus que suffire : pour

le reſte j'ai deſtiné de te le mettre dans nôtre Traité de l'Harmonie, où je me ſuis propoſé de diſcourir amplement des choſes naturelles. Toutefois pour condeſcendre aux prieres de mes amis, il a fallu que j'aye encore écrit ce petit Livre du Soufre, dans lequel je ne ſçai pas s'il ſera beſoin d'ajouter quelque choſe à mes premiers Ouvrages. Je ne ſai pas même ſi ce Livre te ſatisfera, puiſque les écrits de tant de Philoſophes ne te ſatisfont pas ; & principalement puiſque nuls autres exemples ne te pourront ſervir, ſi tu ne prends pour modele l'opération journaliere de la Nature. Car ſi d'un meur Jugement tu conſiderois comment la Nature opere, tu n'aurois pas beſoin de tant de volumes, parce que ſelon mon ſentiment il vaut mieux l'apprendre de la Nature qui eſt nôtre Maitreſſe, que non pas des diſciples. Je t'ai aſſez amplement montré en la Preface des douze Traitez, & encore dans le premier Chapitre, qu'il

y a tant de Livres écrits de cette Science, qu'ils embrouillent plutôt le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les eclaircir de ce qu'ils doutent. Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les Philosophes ont faits sur les laconiques préceptes d'Hermès; lesquels de jour à autre semblent vouloir s'eclipser de nous. Pour moi je croi que ce desordre a été causé par les envieux Possesseurs de cette Scienee, qui ont à dessein embarassé les préceptes d'Hermès, veu que les ignorans ne savent pas ce qu'il faut ajouter ou diminuer, si ce n'est qu'il arrive par hazard qu'ils lisent mal les Ecrits des Auteurs. Car s'il y a quelque Science dans laquelle un mot de trop, ou de manque, importe beaucoup pour aider ou pour nuire, à bien comprendre la voolnté de l'Auteur, c'est particuliérement en celle-cy : par exemple il est écrit en un lieu, Tu mêleras puis aprés ces Eaux ensemble : *l'autre*

ajoute cet adverbe, ne : *ce qui fait*, tu ne mêleras puis aprés ces eaux enſemble. *N'ayant mis que deux lettres, il a veritablement ajouté peu de choſe, & néanmoins tout le ſens en eſt perverti.*

Que le diligent ſcrutateur de cette Science ſache que les Abeilles ont l'induſtrie de tirer leur miel, même des herbes veneneuſes ; & que lui pareillement, s'il fait rapporter ce qu'il lit à la poſſibilité de la Nature, il réſoudra facilement les Sophiſmes ; c'eſt-à-dire, qu'il diſcernera aiſément ce qui le peut tromper : qu'il ne ceſſe donc de lire, car un Livre explique l'autre. J'ai ouy dire que les Livres de Geber ont été envenimez par les Sophiſmes de ceux qui les ont expliquez. Et qui ſait s'il n'en a pas été de même des Livres des autres Auteurs ? En telle maniere qu'aujourd'hui on ne peut ni on ne doit les entendre, qu'aprés les avoir lû mille & mille fois ; & encore

faut-il que ce ſoit un eſprit trés-docte & trés ſubtil qui les liſe, car les ignorans ne doivent pas ſe méler de cette lecture. Il y en a pluſieurs qui ont entrepris d'interpreter Geber & les autres Auteurs, dont l'explication eſt beaucoup plus difficile à entendre que n'eſt le texte même. C'eſt pourquoi je te conſeille de t'arréter plutôt au texte, & de rapporter le tout à la poſſibilité de la Nature, recherchant en premier lieu ce que c'eſt que la Nature. Tous diſent bien unanimement que c'eſt une choſe commune, de vil prix, & facile à avoir; & il eſt vrai: mais ils devoient ajouter, à ceux qui la ſavent. Car quiconque la ſait, la connoîtra bien dans toutes ſortes d'ordures: mais ceux qui l'ignorent, ne croyent pas même qu'elle ſoit dans l'or. Que ſi ceux qui ont écrit ces Livres ſi obſcurs, leſquels ſont néanmoins trés-vrais, n'euſſent point ſçu l'Art, & qu'il leur eût fallu le chercher, je croi qu'ils y euſſent eu plus de

peine, que n'en ont pas aujourd'hui les Modernes. Je ne veux pas louer mes écrits, j'en laisse juger a celui qui les appliquera à la possibilité & au cours de la Nature. Que si par la lecture de mes œuvres, par mes conseils & mes exemples, il ne peut connoître l'operation de la Nature, & ses Ministres les esprits vitaux qui restraignent l'air, à grand peine le pourra t'il par les œuvres de Lulle. Car il est tres difficile de croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. J'ai été aussi contraint de passer cette Foreſt, & de la multiplier comme les autres ont fait ; mais en telle maniere, que les plantes que j'y anterai serviront de guide aux inquisiteurs de cette Science, qui veulent passer par cette Foreſt ; car mes plantes sont comme des esprits corporels. Il n'en est pas de ce siecle comme des siecles passez, ausquels on s'entr'aimoit avec tant d'affection, qu'un ami déclaroit mot à mot cette Science à son

ami. On ne l'acquiert aujourd'hui que par une ſainte inſpiration de Dieu. C'eſt pourquoi quiconque l'aime & le craint, la pourra poſſeder : qu'il ne deſeſpere pas, s'il la cherche il la trouvera, parce qu'on la peut plutôt obtenir de la bonté de Dieu, que du ſçavoir d'aucun homme : car ſa miſericorde eſt infinie, & n'abandonne jamais ceux qui eſperent en lui ; il ne fait point acception de perſonnes, & il ne rejette iamais un cœur contrit & humilié ; c'eſt lui qui a eu pitié de moi, qui ſuis la plus indigne de toutes les Creatures, & qui ſuis incapable de raconter ſa puiſſance, ſa bonté, & ſon ineffable miſericorde qu'il lui a plû me tèmoigner.

Que ſi je ne puis lui rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne ceſſerai point de conſacrer mes Ouvrages à ſa gloire. Ayez donc courage, AMI LECTEUR ; *car ſi tu adores Dieu dévotement, que tu l'invoques, & que tu mettes toute ton eſperance en lui, il*

ne te déniera pas la même grace qu'il m'a accordée ; il t'ouvrira la porte de la Nature, là où tu verras comme elle opere trés-ſimplement. Sachez pour certain que la Nature eſt tres-ſimple, & qu'elle ne ſe delecte qu'en la ſimplicité : & croi-moi que tout ce qui eſt de plus noble en la Nature, eſt auſſi le plus facile & le plus ſimple ; car toute verité eſt ſimple. Dieu le Créateur de toutes choſes n'a rien mis de difficile en la Nature : ſi donc tu veux imiter la Nature, je te conſeille de demeurer en ſa ſimple voye, & tu trouveras toute ſorte de biens. Que ſi mes écrits & mes avertiſſemens ne te plaiſent pas ; ayes recours à d'autres. Je n'écris pas de grand volumes, tant afin de ne te faire gueres dépenſer à les acheter, qu'afin que tu les ayes plutôt lûs : car puis aprés tu auras du temps pour conſulter les autres Auteurs. Ne t'ennuyes donc point de chercher ; on ouvre à celui qui heurte ; joint que voici le temps que pluſieurs

secrets de la Nature seront découverts. Voici le commencement d'une quatriéme Monarchie, qui regnera vers le Septentrion : le temps s'approche, la Mere des Sciences viendra. On verra bien des choses plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas fait durant les trois autres Monarchies passées ; parce que Dieu (selon le présage des Anciens) plantera cette quatrieme Monarchie, par un Prince orné de toutes vertus, & qui peut-être est déja né. Car nous avons en ces parties boreales un Prince trés-sage, trés-belliqueux, que nul Monarque n'a surmonté en victoires, & qui surpasse tout autre en piete & humanité. Sans doute Dieu le Créateur permettra qu'on découvrira plus de secrets de la Nature pendant le temps de cette Monarchie Boreale, qu'il ne s'en est découvert pendant les trois autres Monarchies, que les Princes étoient ou Payens, ou Tyrans. Mais tu dois entendre ces Monarchie. au

même sens des Philosophes, qui ne les content pas selon la puissance des Grands, mais selon les quatre points Cardinaux du monde. La premiere a été Orientale : la seconde Meridionale : la troisiéme qui regne encore aujourd'hui, est Occidentale : on attend la derniere de ces Pays Septentrionaux. De toutes lesquelles choses nous parlerons en nôtre Traité de l'Harmonie. Dans cette Monarchie Septentrionale, attractive polaire, comme dit le Psalmiste, la misericorde & la pieté se rencontreront, la paix & la justice se baiseront ensemble, la verité sortira de la Terre, & la justice regardera du Ciel ; Il n'y aura qu'un troupeau, & un Pasteur: *Et plusieurs seront sciences sans envie, c'est ce que j'attens avec desir. Quant à toi,* AMI LECTEUR, *pries Dieu, crains-le & l'aime ; puis lis diligemment mes écrits, & tu découvriras toute sorte de biens. Que si par l'aide de Dieu,*

& par l'operation de la Nature, que tu dois toûjours ſuivre, tu arrives au port deſiré de cette Monarchie, tu verras alors & connoîtras que ie ne t'ai rien dit qui ne ſoit bon & veritable,

Adieu.

TABLE
DES CHAPITRE
Contenus en ce Traité du Soufre.

CHAP. I. *DE l'Origine des trois Pr*
cipes. page
CHAP. II. *De l'Element de la Terre.*

CHAP III. *De l'Elemenn de l'Eau.* p. 1
CHAP. IV. *De l'Element de l'Air.* p. 1
CHAP. V. *De l'Element du Feu.* p. 1
CHAP. VI. *Des trois Principes de tou*
choſes. p. 1
CHAP. VII. *Du Soufre.* p. 2
CHAP. VIII. *Concluſion.* p. 2

TRAITE

TRAITÉ DU SOUFRE.

SECOND PRINCIPE de la Nature.

TRAITÉ PREMIER.

De l'Origine des trois Principes.

LE Soufre n'eſt pas le dernier entre les trois Principes, puiſqu'il eſt une partie du métal, & même la principale partie de la Pierre des Philoſophes. Pluſieurs Sages ont traité du Soufre, & nous en ont laiſſé beaucoup de choſes par écrit, qui ſont trés veritables ; & particuliere-

ment Gebet en ſon Livre 1. de la *Souveraine Perfection*, Chapitre 28, où il eſt parlé en ces termes : *Par le Dieu très-haut, c'eſt le Soufre qui illumine tous les corps, parce que c'eſt la lumiere de la lumiere, & leur teinture.*

Mais parce que les Anciens ont reconnu le Soufre pour le plus noble principe, nous avons trouvé à propos avant que d'en traiter, de décrire l'origine de tous les trois principes. Parmi le grand nombre de ceux qui en ont écrit, il y en a peu qui nous ayent découvert d'où ils procedent ; & il eſt difficile de juger de quelqu'un des Principes, non plus que de toute autre choſe, ſi on en ignore l'origine & la génération : car un aveugle ne peut juger des couleurs. Nous accomplirons en ce Traité ce que nos Ancêtres ont omis.

Suivant l'opinion des Anciens, il n'y a que deux principes des choſes naturelles, & notamment des métaux, ſçavoir le Soufre & le Mercure. Les modernes au contraire en ont admis trois ; le Sel, le Soufre & le Mercure, qui ont été produits des quatre Elemens. Nous commencerons à décrire l'origine des quatre Elemens, avant que de parler de

la génération des Principes.

Que les amateurs de cette Science sachent donc qu'il y a quatre Elemens ; chacun desquels a dans son centre un autre Element, dont il est élementé. Ce sont les quatre piliers du monde, que Dieu par sa sagesse separa du Chaos au temps de la création de l'Univers ; qui par leurs actions contraires maintiennent toute cette machine du monde en égalité & en proportion ; & qui enfin par la vertu des influences celestes produisent toutes les choses dedans & dessus la Terre, desquelles nous traiterons en leur lieu. Mais retournons à nôtre propos, nous parlerons de la Terre, qui est l'Element le plus proche de nous.

TRAITE' II.

De l'Element de la Terre.

LA Terre est un Element assez noble en sa qualité & dignité, dans lequel reposent les trois autres, & principalement le Feu. C'est un Element très-propre pour cacher & manifester toutes les choses qui lui sont confiées : Il est

groſſier & poreux, peſant ſi on conſidere ſa petiteſſe, mais leger eu égard à ſa Nature : c'eſt auſſi le centre du monde & des autres Elemens. Par ſon centre paſſe l'eſſieu du monde de l'un & l'autre Pôle. Il eſt poreux, dis je, comme une éponge, laquelle de ſoi ne peut rien produire, mais il reçoit tout ce que les autres Elemens laiſſent couler & jettent dans lui : il garde ce qu'il faut garder, & manifeſte ce qu'il faut manifeſter. De ſoi-même, comme nous avons dit, il ne produit rien, mais il ſert de receptacle à tous les autres : tout ce qui ſe produit demeure en lui ; tout ſe putrefie en lui par le moyen de la chaleur motive, & ſe multiplie auſſi en lui par la vertu de la même chaleur, qui ſepare le pur de l'impur. Ce qui eſt peſant demeure caché en lui, & la chaleur centrale pouſſe ce qui eſt leger juſqu'à ſa ſuperficie. Il eſt la matrice & la nourrice de toutes les ſemences & de tous les mélanges : il ne peut rien faire autre choſe que conſerver la ſemence & le compoſé juſqu'à parfaite maturité : il eſt froid & ſec ; mais l'eau tempere ſa ſechereſſe. Exterieurement il eſt viſible & fixe ; mais en ſon interieur il eſt inviſible & volatil. Il eſt Vierge dés ſa création ; c'eſt la tête

norte qui a resté de la distillation du nonde, laquelle par la volonté divine, prés l'extraction de son humidité. doit tre quelque jour calcinée ; en sorte que l'icelle il s'en puisse créer une nouvelle Terre cristalline.

Cet Element est divisé en deux parties, dont l'une est pure, & l'autre impure. La partie pure se sert de l'eau pour produire toutes choses, l'impure demeure dans son globe. Cet Element est aussi le domicile où tous les trésors sont cachez ; & dans son centre est le feu de Gehenne, qui conserve cette machine du monde en son être, & ce par l'expression de l'eau qu'il convertit en air. Ce feu est causé & allumé par le roulement du premier mobile, & par les influences des Etoilles ; & lorsqu'il s'efforce de pousser l'eau sourerraine jusqu'à l'air, il rencontre la chaleur du Soleil celeste temperée par l'air, laquelle faisant attraction, lui aide premierement à faire venir jusqu'à l'air ce qu'il veut pousser hors de la Terre : il lui sert encore à faire meurir ce que la Terre a conçû dans son centre. C'est pourquoi la Terre participe du Feu, qui est son intrinseque, & elle ne se purifie que par le Feu : Et ainsi chaque Element

ne se purifie que par celui qui lui est intrinseque. Or l'intrinseque de la Terre, ou son centre, est une substance trés-pure, mêlée avec le Feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car il est comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elemens jettent ce qu'ils produisent, comme nous l'avons montré en nôtre œuvre des douze Traitez. Mais c'est assez parler de la Terre, que nous avons dit être une éponge, & le receptacle des autres Elemens : ce qui suffit pour nôtre dessein.

TRAITE III.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau est un Element trés-pésant & plein de flegme onctueux; c'est le plus digne en sa qualité. Exterieurement il est volatil, mais fixe en son interieur; il est froid & humide; il est temperé par l'air; c'est le sperme du monde, dans lequel la semence de toutes choses se conserve : de sorte qu'il est le gardien de toute espéce de semence. Toutefois il faut savoir qu'autre chose est la semence, autre cho-

ſe eſt le ſperme. La terre eſt le receptacle du ſperme, l'Eau eſt la matrice de la ſemence. Tout ce que l'air jette dans l'Eau par le moyen du Feu, l'Eau le jette dans la Terre. Le ſperme eſt toûjours en aſſez grande abondance, & n'attend que la ſemence pour la porter dans ſa matrice; ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du Feu : & quelquefois le ſperme, pour n'avoir pas été aſſez digeré par la chaleur, manque de ſemence, & entre à la verité dans la matrice ; mais il en ſort derechef ſans produire aucun fruit. Ce que nous expliquerons quelque jour plus amplement dans nôtre Traité du troiſieme Principe du Sel.

Il arrive bien ſouvent en la Nature que le ſperme entre dans la matrice avec une ſuffiſante quantité de ſemence : mais la matrice étant mal diſpoſée, & pleine de ſoufres ou de flegmes impurs, ne conçoit pas ; ou ſi elle conçoit, ce n'eſt pas ce qui devoit être engendré. Dans cet Element auſſi il n'y a rien, à proprement parler, qui ne s'y trouve en la maniere qu'il a accoûtumé d'être dans le ſperme. Il ſe plaît fort dans ſon propre mouvement qui ſe fait par l'air ; & à cauſe que

la ſuperficie de ſon corps eſt volatile, il ſe mêle aiſement, à chaque choſe. Il eſt (comme nous avons dit) le receptacle de la ſemence univerſelle ; & comme la Terre ſe reſout & ſe purifie facilement en lui, de même l'air ſe congele en lui, & ſe conjoint avec lui dans ſa profondité. C'eſt le menſtrue du monde, qui pénetrant l'air par la vertu de la chaleur, attire avec ſoi une vapeur chaude, laquelle eſt cauſée de la génération naturelle de toutes les choſes, deſquelles la Terre eſt comme la matrice impregnée, & quand la matrice a reçû une ſuffiſante quantité de ſemence, quelle qu'elle ſoit, il en vient ce qui en doit naître : & la Nature opere ſans intermiſſion, juſqu'à ce qu'elle ait amené ſon ouvrage à une entiere perfection : & pour ce qui reſte d'humide, qui eſt le ſperme, il tombe à côté, & ſe putrefie par l'action de la chaleur ſur la Terre : d'où pluſieurs choſes ſont aprés engendrées, quelquefois diverſes petites bêtes & de petits vers. Un Artiſte qui auroit l'eſprit ſubtil pourroit bien voir la diverſité des miracles que la Nature opere dans cet Element, comme du ſperme ; mais il lui ſeroit néceſſaire de prendre ce ſperme, dans lequel il y a déja une imaginée ſemence

mence aſtrale d'un certain poids : car la Nature par la premiere putrefaction, fait & produit des choſes pures; mais par la ſeconde putrefaction elle en produit encore de plus pures, de plus dignes, & de plus nobles : comme nous en avons un exemple dans le bois vegetable, lorſque la Nature dans la premiere compoſition ne l'a fait que ſimple bois ; mais quand aprés une parfaite maturité il eſt corrompu, il ſe putrefie derechef, & par le moyen de cette putrefaction ſont engendrez des vers & autres petites bêtes, qui ont la vie & la vûe tout enſemble. Car il eſt certain qu'un corps ſenſible, eſt toujours plus noble & plus parfait qu'un corps vegetable, parce qu'il faut une matiere plus ſubtile & plus pure, pour faire les organes du corps qui ont ſentiment : mais retournons à nôtre propos.

Nous diſons que l'Eau eſt le menſtrue du monde, & qu'elle ſe diviſe en trois parties ; l'une ſimplement pure, l'autre plus pure ; la troiſieme trés pure. Les Cieux ont été faits de ſa trés pure ſubſtance : la plus pure s'eſt convertie en air : la ſimplement pure & la plus groſſiere a demeuré dans ſa ſphere, où par la vo-

lonté de Dieu & par la cooperation de la Nature, elle conſerve toutes les choſes ſubtiles. L'Eau ne fait qu'un globe avec la Terre, & elle a ſon centre au cœur de la Mer : elle a auſſi un même aiſſieu polaire avec la Terre, de laquelle ſortent les Fontaines & tous les cours des eaux, qui s'accroiſſent aprés en grands fleuves. Cette ſortie d'eaux préſerve la Terre de combuſtion, laquelle étant humectée & arroſée, pouſſe par ſes pores la ſemence univerſelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'eſt une choſe aſſez connue, que toutes les Eaux retournent au cœur de la Mer ; mais peu de gens ſavent où elles vont puis aprés. Car il y en a quelques-uns qui croyent que les Aſtres ont produit tous les Fleuves, les Eaux, & les ſources qui regorgent dans la Mer ; & qui ne ſachant pourquoi la Mer ne s'en enfle point, diſent que ces Eaux ſe conſument dans le cœur de la Mer : ce qui eſt impoſſible en la Nature, comme nous l'avons montré en parlant des pluyes. Il eſt bien vrai que les Aſtres cauſent, mais ils n'engendrent point ; vû que rien ne s'engendre que par ſon ſemblable de même eſpece. Puis donc que les Aſtres ſont faits du feu & de l'air,

comment pourroient-ils engendrer les eaux? Et s'il étoit ainſi, que quelques étoiles engendraſſent des eaux, il s'enſuivroit neceſſairement que d'autres produiroient la terre; de même, d'autres étoiles produiroient d'autres élemens : car cette machine du monde eſt reglée d'une maniere que tous les élemens y ſont en équilibre, & ont une égale vertu, en telle ſorte que l'un ne ſurpaſſe point l'autre de la moindre partie : car ſi cela étoit, la ruine de tout le monde s'enſuivroit infailliblement. Toutefois celui qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en ſon opinion. Quant à nous, nous avons appris dans la lumiere de la nature, que Dieu conſerve la machine du monde par l'égalité qu'il a proportionnée dans les quatre élemens, & que l'un n'excede point l'autre en ſon operation : mais les eaux par le mouvement de l'air, ſont contenues ſur les fondemens de la terre, comme ſi elles étoient dans quelque tonneau, & par le même mouvement ſont reſſerrées vers le Pôle Arctique, parce qu'il n'y a rien de vuide au monde. Et c'eſt pour cette raiſon que le feu de Gehenne eſt au centre de la terre, où l'Archée de la nature le gouverne.

Car au commencement de la création

du monde, Dieu tout puissant sépara les quatre élemens du Chaos : il exalta premierement leur quinte-essence, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de leur propre sphére. Après il éleva sur toutes les choses créées la plus pure substance du feu, pour y placer sa sainte & sacrée Majesté ; laquelle substance il constitua & affermit dans ses propres bornes. Par la volonté de cette immense & divine Sagesse ce feu fut allumé dans le centre du Chaos, lequel puis après fit distiller la très-pure partie de ces eaux : mais parce que ce feu très pur occupe maintenant le firmament, & environne le trône du Dieu très-haut, les eaux ont été condensées sous ce feu en un corps, qui est le ciel. Et afin que ces eaux fussent mieux soutenues, le feu central a fait par sa vertu distiller un autre feu plus grossier, qui n'étant pas si pur que le premier, n'a pû monter si haut que lui, & a demeuré sous les eaux dans sa propre sphére : de sorte qu'il y a dans les cieux des eaux congelées & renfermées entre deux feux. Mais ce feu central n'a point cessé d'agir ; il a fait encore distiller plus avant d'autres eaux moins pures qu'il a convertit en air, lequel a aussi demeuré sous la sphére du feu en sa pro-

pre sphére, & est environné de lui comme d'un très-fort fondement. Et comme les eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer par-dessus le feu qui environne le trône de Dieu : de même aussi le feu, qu'on appelle élement, ne peut monter si haut, & passer par-dessus les eaux célestes, qui sont proprement les Cieux. L'air aussi ne sçauroit monter si haut qu'est le feu élementaire, & passer par-dessus lui.

Pour ce qui est de l'eau, elle a demeuré avec la terre, & toutes deux jointes ensemble, ne font qu'un globe : car l'eau ne sçauroit trouver de place en l'air, excepté cette partie que le feu central convertit en l'air pour la conservation journaliere de cette machine du monde. Car s'il y avoit quelque lieu vuide en l'air, toutes les eaux distilleroient, & se résoudroient en air pour le remplir : mais maintenant toute la sphère de l'air est tellement pleine par le moyen des eaux, lesquelles la continuelle chaleur centrale pousse jusqu'en l'air, qu'il comprime le reste des eaux, & les contraint de couler autour de la terre, & se joindre avec elle pour faire le centre du monde. Cette operation se fait successivement de jour à autre ; &

ainſi le monde ſe fortifie de jour en jour, & demeuroit naturellement incorruptible, ſi l'abſolue volonté du très-haut Créateur n'y repugnoit ; parce que ce feu central, tant par le mouvement univerſel, que par l'influence des aſtres, ne ceſſera jamais de s'allumer, & d'échauffer les eaux : & les eaux ne ceſſeront jamais de ſe reſoudre en air ; non plus que l'air ne ceſſera jamais de comprimer le reſte des eaux, & de les contraindre de couler autour de la terre, afin de les retenir dans leur centre, en telle ſorte qu'elles ne puiſſent jamais s'en éloigner. C'eſt ainſi que la Sageſſe ſouveraine a créé tout le monde, & qu'il le maintient ; & c'eſt ainſi à ſon exemple qu'il faut de neceſſité que toutes les choſes ſoient naturellement faites dans ce monde. Nous t'avons voulu éclaircir de la maniere que cette machine du monde a été créée, afin de te faire connoître que les quatre élemens ont une naturelle ſymparhie avec les ſuperieurs, parce qu'ils ſont tous ſortis d'un méme Chaos ; mais ils ſont tous quatre gouvernez par les ſuperieurs comme les plus nobles, & c'eſt la cauſe pour laquelle en ce lieu ſublunaire les élemens inferieurs rendent une pareille obéïſſance aux ſupe-

rieurs. Mais ſçachez que toutes ces choſes ont été naturellement trouvées par les Philoſophes, comme il ſera dit en ſon lieu.

Retournons à nôtre propos du cours des eaux, du flux & reflux de la Mer, & montrons comment elles paſſent par l'aiſſieu Pôlaire pour aller de l'un à l'autre Pôle. Il y a deux Pôles, l'un Arctique, qui eſt en la partie ſuperieure Septentrionale; l'autre Antarctique, qui eſt ſous la terre en la partie Meridionale. Le Pôle Arctique a une force magnetique d'attirer, & le Pôle Antarctique a une force aimantine de repouſſer: ce que la nature nous a donné pour exemple dans l'aymant. Le Pôle Arctique attire donc les eaux par l'aiſſieu, leſquelles ayant entré, ſortent derechef par l'aiſſieu du Pôle Antarctique. Et parce que l'air qui les reſſerre, ne leur permet pas de couler avec inégalité, elles ſont contraintes de retourner derechef au Pôle Arctique, qui eſt leur centre, & d'obſerver continuellement leur cours de cette maniere: elles roulent ſans ceſſe ſur l'aiſſieu du monde, du Pôle Arctique à l'Antarctique: elles ſe répandent par les pores de la terre; & ſuivant la grandeur ou la petiteſſe de leur

écoulement, il en naît de grandes ou de petites sources, qui après se ramassent ensemble, & s'accroissent en fleuves; & retournent derechef d'où elles étoient sorties. Ce qui se fait incessamment par le mouvement universel.

Quelques-uns (comme nous avons dit) ignorans le mouvement universel & les operations des Pôles, soutiennent que ces eaux sont engendrées par les astres, & qu'elles sont consumées dans le cœur de la mer: il est pourtant certain que les astres ne produisent ni engendrent rien de materiel, mais qu'ils impriment seulement des vertus & des influences spirituelles, qui toutefois n'ajoutent pas de poids à la matiere. Sçachez donc que les eaux ne s'engendrent point des astres, mais qu'elles sortent du centre de la mer, & par les pores de la terre se répandent par tout le monde. De ces fondemens naturels, les Philosophes ont inventé divers instrumens, plusieurs conduits d'eaux & de fontaines, puisqu'on sçait très-bien que les eaux ne peuvent pas monter naturellement plus haut que n'est le lieu d'où elles sont sorties; & si cela n'étoit ainsi dans la nature, l'Art ne le pourroit pas faire en aucune façon, parce que l'Art imite

la nature, & que l'Art ne peut pas faire ce qui n'eſt point dans la nature. Car l'eau (comme il a été dit) ne peut pas monter plus haut que n'eſt le lieu d'où elle eſt priſe. Nous en avons un exemple en l'inſtrument par lequel on tire le vin du tonneau. Sçachez donc pour concluſion, que les aſtres n'engendrent point les eaux ni les ſources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la mer, auquel elles retournent derechef; & ainſi continuent un mouvement perpetuel. Car ſi cela n'étoit, il ne s'engendreroit rien ni dedans ni deſſus la terre: au contraire, tout tomberoit en ruine. Quelqu'un objectera, les eaux de la mer ſont ſalées, & celles des ſources ſont douces. Je réponds, que cela advient parce que l'eau paſſant par l'étenduë de pluſieurs lieuës par les pores de la terre, en des lieux étroits & pleins de ſablon, s'adoucit & perd ſa ſaleure: & à cet exemple on a inventé les cyternes. La terre auſſi en quelques endroits a des pores plus larges, par leſquels l'eau ſalée paſſe, d'où il advient des minieres de Sel & des fontaines ſalées, comme à Halle en Allemagne. En quelqu'autres lieux auſſi elles ſont reſſerrées par le chaud, de ſorte que le Sel demeure parmi les ſablons: mais

l'eau paſſe outre, & ſort par d'autres pores, comme en Pologne, Wielichie & Bochnie. De même auſſi quand les eaux paſſent par des lieux chauds & ſulfurez, elles s'échauffent, & de-là viennent les bains : car aux entrailles de la terre il ſe rencontre des lieux où la nature diſtille une miniere ſulfurée, de laquelle elle ſépare l'eau quand le feu central l'a allumée. L'eau donc coulant par ces lieux ardans, s'échaufle plus ou moins, ſelon qu'elle en paſſe près ou loin ; & ainſi s'éleve à la ſuperficie de la terre, retenant une ſaveur de Soufre, comme un boüillon celle de la chair ou des herbes qu'on a fait boüillir dedans. La même choſe arrive encore, lorſque l'eau paſſant par des lieux mineraux, alumineux ou autres, en retient la ſaveur. Le Créateur de ce grand Tout eſt donc ce diſtillateur, qui tient en ſa main le diſtillatoire ; à l'exemple duquel les Philoſophes ont inventé toutes leurs diſtillations. Ce que Dieu tout puiſſant & miſericordieux, ſans doute a lui même inſpiré dans l'ame des hommes, lequel pourra (quand il lui plaira) éteindre le feu centrique, ou rompre le vaiſſeau ; & alors le monde finira. Mais parce que ſon infinie bonté ne tend jamais qu'au mieux,

l exaltera quelque jour ſa très-ſainte Maieſté ; il élevera ce feu très pur, qui eſt au firmament, au-deſſus des eaux céleſtes, & donnera un degré plus fort au feu central. Tellement que toutes les eaux ſe réſoudront en air, & la terrre ſe calcinera : de maniere que le feu après avoir conſumé tout ce qui ſera impure, ſubtiliera les eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la terre purifiée : & ainſi (s'il eſt permis de philoſopher en cette ſorte) Dieu en fera un monde plus noble que celui-ci.

Que tous les Inquiſiteurs de cette ſcience ſçachent donc que la terre & l'eau ne font qu'un globe, & que jointes enſemble elles font tout, parce que ce ſont les deux élemens palpables, dans leſquels les deux autres ſont cachez, & font leur operation. Le feu empêche que l'eau ne ſubmerge ou ne faſſe diſſoudre la terre : l'air empêche le feu de s'éteindre : & l'eau empêche la terre d'être brûlée. Nous avons trouvé à propos de décrire toutes ces choſes, afin de donner à connoître aux Studieux en quoi conſiſtent les fondemens des élemens, & comment les Philoſophes ont obſervé leurs contraires actions, joignant le feu avec la terre,

l'air avec l'eau : au lieu que quand ils ont voulu faire quelque chose de noble, ils ont fait cuire le feu dans l'eau, considerans qu'il y a du sang, dont l'un est plus pur que l'autre : de même que les larmes sont plus pures que n'est pas l'urine. Qu'il te suffise donc de ce que nous avons dit, que l'élement de l'eau est le sperme & le menstruë du monde, & le vrai receptacle de la semence.

CHAPITRE IV.

De l'Element de l'Air.

L'Air est un Élement entier, très-digne en sa qualité : exterieurement il est leger, volatil & invisible ; & en son interieur il est pesant, visible & fixe. Il est chaud & humide ; c'est le feu qui le tempere. Il est plus noble que la terre & l'eau. Il est volatil, mais il se peut fixer : & quand il est fixé, il rend tous les corps pénétrables, Les esprits vitaux des animaux sont créez de sa très pure substance ; la moins pure fut élevée en haut pour constituer la sphére de l'air : la plus gros-

ſiere partie qui reſta, a demeuré dans l'eau, & ſe circule avec elle, comme le feu ſe circule avec la terre, parce qu'ils ſont amis. C'eſt un très-digne élement (comme nous avons dit) qui eſt le vrai lieu de la ſemence de toutes choſes : & comme il y a une ſemence imaginée dans l'homme, de même la nature s'eſt formée une ſemence dans l'air, laquelle après un mouvement circulaire, eſt jettée en ſon ſperme, qui eſt l'eau. Cet élement a une force très propre pour diſtribuer chaque eſpece de ſemence à ſes matrices convenables, par le moyen du ſperme & menſtruë du monde : il contient auſſi l'eſprit vital de toute creature ; lequel eſprit vit par tout, pénétre tout, & qui donne la ſemence aux autres élemens, comme l'homme le communique aux femmes. C'eſt l'air qui nourrit les autres élemens ; c'eſt lui qui les impregne ; c'eſt lui qui les conſerve : & l'expérience journaliere nous apprend, que non-ſeulement les mineraux, les vegetaux & les animaux, mais encore les autres élemens vivent par le moyen de l'air. Car nous voyons que toutes les eaux ſe putrefient & deviennent bourbeuſes, ſi elles ne reçoivent un nouvel air : le feu s'éteint auſſi, s'il n'a

de l'air. De là vient que les Alchymiſtes ſçavent diſtribuer à l'air leur feu par degrez ; qu'ils meſurent l'air par leurs regiſtres ; & qu'ils font leur feu plus grand ou plus petit, ſuivant le plus ou le moins d'air qu'ils lui donnent. Les pores de la terre ſont auſſi conſervez par l'air : & enfin toute la machine du monde ſe maintient par le moyen de l'air.

L'homme, comme auſſi tous les autres animaux, meurent s'ils ſont privez de l'air : & rien ne croîtroit au monde ſans la force & la vertu de l'air, lequel pénétre, altere & attire à ſoi le nutriment multiplicatif. En cet élement la ſemence eſt imaginée par la vertu du feu, & cette ſemence comprime le menſtruë du monde par cette force occulte : comme aux arbres & aux herbes la chaleur ſpirituelle fait ſortir le ſperme avec la ſemence par les pores de la terre ; & à meſure qu'il ſort, l'air le comprime à proportion, & le congele goutte à goutte : & ainſi de jour en jour les arbres croiſſent & viennent fort grands, une goutte ſe congelant ſur l'autre (comme nous l'avons montré en nôtre Livre des douze Traitez.) En cet élement toutes choſes ſont entieres par l'imagination du feu ;

aussi est-il rempli d'une vertu divine : car l'esprit du Seigneur y est renfermé (qui avant la création du monde étoit porté sur les eaux , selon le témoignage de l'Ecriture Sainte) *& a volé sur les plumes des vents.* S'il est donc ainsi (comme il est en effet) que l'esprit du Seigneur soit enclos dans l'air , qui pourra douter que Dieu ne lui ait laissé quelque chose de sa divine Puissance ? Car ce Monarque a coûtume d'enrichir de paremens ses domiciles: aussi a-t-il donné pour ornement à cet élement l'esprit vital de toutes creatures ; car dans lui est la semence de toutes les choses qui sont disperséés çà & là. Et comme nous avons dit ci-dessus , ce souverain Ouvrier dès la Création du monde a enclos dans l'air une force magnetique , sans laquelle il ne pourroit pas attirer la moindre partie du nutriment : & ainsi la semence demeureroit en petite quantité , sans pouvoir croître ni multiplier. Mais comme la pierre d'aimant attire à soi le fer , nonobstant sa dureté (à l'exemple du Pôle Arctique , qui attire à soi les eaux , comme nous l'avons montré en traitant de l'élement de l'eau) de même l'air par son aimant vegetable qui est contenu dans la semence , attire à soi son

aliment du menſtruë du monde, qui eſt l'eau. Toutes ces choſes ſe font par le moyen de l'air, car il eſt le conducteur des eaux, & ſa force ou puiſſance magnetique que Dieu a encloſe en lui, eſt cachée dans toute eſpece de ſemence, pour attirer l'humide radical; & cette vertu ou puiſſance qui ſe trouve en toute ſemence, eſt toûjours la deux cens octantiéme partie partie de la ſemence, comme nous avons dit au troiſiéme de nos douze Traitez.

Si donc quelqu'un veut bien planter les arbres, qu'il regarde toûjours que la pointe attractive ſoit tournée vers le Septentrion; & ainſi jamais il ne perdra ſa peine. Car comme le Pôle Arctique attire à ſoi les eaux, de même le point vertical attire à ſoi la ſemence, & toute pointe attractive reſſemble au Pôle. Nous en avons un exemple dans le bois, dont la pointe attractive tend toûjours à ſon point vertical, lequel auſſi ne manque pas de l'attirer. Car qu'on taille un bâton de bois, en ſorte qu'il ſoit par tout égal en groſſeur: ſi tu veux ſçavoir quelle étoit ſa partie ſuperieure avant qu'il fût coupé de ſon arbre, plonge le dans une eau qui ſoit plus large que n'eſt la longueur de ce bois

&

& tu verras que la partie ſuperieure ſortira toûjours hors de l'eau, avant la partie inferieure : car la nature ne peut errer en ſon office. Mais nous parlerons plus amplement de ces choſes dans nôtre harmonie, ou nous traiterons de la force magnetique (quoique celui-là peut facilement juger de nôtre aimant à qui la nature des métaux eſt connuë) Quant à preſent il nous ſuffira d'avoir dit que l'air eſt un très-digne élement, dans lequel eſt la ſemence & l'eſprit vîtal, ou le domicile de l'ame de toute créature.

CHAPITRE V.

De l'Element du Feu.

LE Feu eſt le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une onctuoſité corroſive. Il eſt pénétrant, digerant, corrodant & très-adhérant. Exterieurement il eſt viſible, mais inviſible en ſon interieur, & tres-fixe. Il eſt chaud & ſec; c'eſt la terre qui le tempere. Nous avons dit en traitant de l'élement de l'eau, qu'en la création du monde la tres-pure ſubſ-

tance du feu a été premierement élevée en haut, pour environner le trône de la divine Majesté; lorsque les eaux, dont le Ciel a été composé, furent congelées: que de la substance du feu moins pure que cette premiere, les Anges ont été créez; & que les luminaires & les étoiles ont été créées de la substance du feu moins pure que la seconde, mais mêlée avec la très-pure substance de l'air. La substance du feu encore moins pure que la troisiéme, a été exaltée en sa sphére, pour terminer & soûtenir les Cieux: la plus impure & onctueuse partie, que nous appellons feu de Gehenne, est restée au centre de la terre, où le souverain Createur par sa sagesse l'a renfermée pour continuer l'operation du mouvement. Tous ces feux sont veritablement divisez; mais ils ne laissent pas d'avoir une naturelle sympathie les uns avec les autres.

Cet élement est le plus tranquile de tous, & ressemble à un chariot qui roule lorsqu'il est trainé, & demeure immobile si on ne le tire pas: il est imperceptiblement dans toutes les choses du monde. Les facultez vitales & intellectuelles qui sont distribuées en la premiere infusion de la vie humaine, se rencontrent en lui,

lesquelles nous appellons ame raisonnable, qui distingue l'homme des autres animaux, & le rend semblable à Dieu. Cette ame faite de la plus pure partie du feu élementaire, a été divinement infuse dans l'esprit vital; pour laquelle l'homme, après la création du toutes choses, a été créé comme un monde en particulier, ou comme un abregé de ce grand Tout. Dieu le Créateur a mis son siége & sa Majesté en cet élement du feu, comme au plus pur & plus tranquile sujet qui soit gouverné par la seule immense & divine Sagesse : C'est pourquoi Dieu abhorre toute espece d'impureté, & que rien d'immonde, de composé ou de souillé, ne peut approcher de lui. D'où il s'ensuit qu'aucun homme naturellement ne peut voir ni approcher de Dieu : car le feu très-pur qui environne la divinité, & qui est le propre siége de la Majesté du Trés-Haut, a été élevé à un si haut degré de chaleur, qu'aucun œil ne le peut pénétrer, à cause que le feu ne peut souffrir qu'aucune chose composée approche de lui ; car le feu est la mort & la séparation de tous les composez.

Nous avons dit que cet élement étoit un sujet tranquile : (aussi est-il vrai,)

autrement Dieu ne pourroit être à repos, (chose qui seroit trés absurde de penser seulement) parce qu'il est trés-certain qu'il est dans une parfaite tranquilité, & même plus que l'esprit humain ne sçauroit s'imaginer. Que le feu soit en repos, les cailloux nous en servent d'exemple, dans lesquels il y a un feu qui ne paroît pas toutefois à nos yeux, & dont on ne peut ressentir la chaleur, jusqu'à ce qu'il soit excité & allumé par quelque mouvement : de même aussi ce feu trés-pur qui environne la trés-sainte Majesté du Créateur, n'a aucun mouvement s'il n'est excité par la propre volonté du Trés-Haut: car alors ce feu va où il plaît au Seigneur le faire aller ; & quand il se meut, il se fait un mouvement terrible & trés-vehement. Proposez-vous pour exemple, lorsque quelque Monarque de ce monde est en son Siége majestueux, quel silence n'y a-t-il point autour de lui ? Quel grand repos ? Et encore que quelqu'un de ses Courtisans vienne à se remuer, ce mouvement particulier neanmoins n'est que peu ou point consideré : mais quand le Monarque commence à se mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, alors toute l'assemblée se remuë universellement, de

telle maniere qu'on entend un grand bruit. Que ne doit-on point croire à plus forte raison du Monarque des Monarques, du Roi des Rois, & du Créateur de toutes choses, (à l'exemple duquel les Princes de ce monde sont établis sur la terre) qui par son autorité donne le mouvement à tout ce qu'il a créé ? Quel mouvement ? Quel tremblement, lorsque toute l'armée celeste qui l'environne, se meut autour de lui ; Mais quelques mocqueurs demanderont peut-être : comment, Monsieur le Philosophe, sçavez-vous cela, veu que les choses celestes sont cachées à l'entendement humain? Nous leur répondrons, que toutes ces choses sont connuës aux Philosophes, & même que l'incomprehensible Sagesse de Dieu leur a inspiré que tout avoit été créé à l'exemple de la nature, laquelle nous donne une fidelle représentation de tous ces secrets par ses operations journalieres, d'autant qu'il ne se fait rien sur la terre, qu'à l'imitation de la celeste Monarchie, comme il appert par les divers offices des Anges : de même aussi il ne naît & ne s'engendre rien sur la terre que naturellement ; en telle sorte que toutes les inventions des hommes, & même tous les artifices qui

ſont aujourd'hui, ou ſeront pratiquées à l'avenir, ne proviennent que des fondemens de la nature.

Le Créateur tout-puiſſant a bien voulu manifeſter à l'homme toutes les choſes naturelles ; & c'eſt la raiſon pour laquelle il nous a voulu montrer auſſi les choſes celeſtes qui ont été naturellement faites, afin que par ce moyen l'homme pût mieux connoître ſon abſoluë puiſſance & incomprehenſible Sageſſe : ce que les Philoſophes peuvent voir dans la lumiere de nature, comme dans un miroir. C'eſt pourquoi s'ils ont eu cette ſcience en grande eſtime, & qu'ils l'ayent recherchée avec tant de ſoit, ce n'a pas été pour le deſir de poſſeder l'or ni l'argent, mais ils s'y ſont portez pour les deux motifs que nous avons avancez ; c'eſt-à-dire, pour avoir une ample connoiſſance non-ſeulement de toutes choſes naturelles, mais encore de la puiſſance de leur Créateur : & ſi aprés être parvenus à leur fin deſirée, ils n'ont parlé de cette ſcience que par figures, & encore trés peu, c'eſt qu'ils n'ont pas voulu éclaircir aux ignorans les Myſteres divins, qui nous conduiſent à la parfaite connoiſſance des actions de la nature,

Si donc tu te peux connoître toi-même, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la ressemblance du grand monde; & même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'Univers : car tu as au plus haut lieu de ton corps la quinte essence des quatre élemens, extraite des spermes confusément mêlez dans la matrice, & comme resserrée plus outre dans la peau. Au lieu du feu, tu as un trés pur sang, dans lequel réside l'ame en forme d'un Roi, par le moyen de l'esprit vital. Au lieu de la terre, tu as le cœur, dans lequel est le feu central qui opere continuellement, & conserve en son être la machine de ce Microcosme; la bouche te sert de pôle Arctique, le ventre de Pôle Antarctique; & ainsi des autres membres, qui ont tous une correspondance avec les corps celestes : de quoi nous traiterons quelque jour plus amplement dans nôtre harmonie, au Chapitre de l'Astronomie, où nous avons décrit que l'Astronomie est un Art facile & naturel, comment les aspects des planetes & des étoiles causent des effets, & pourquoi par le moyen de ces aspects on pronostique des pluyes & autres acci-

dens : ce qui seroit trop long à raconter en ce lieu. Et toutes ces choses liées & enchaînées ensemble, donnent naturellement une plus ample connoissance de la Divinité. Nous avons bien voulu faire remarquer ce que les Anciens ont obmis, tant afin que le diligent Scrutateur de ce secret comprît plus clairement l'incomprehensible puissance du trés-Haut, que pour qu'il aimât & adorât aussi avec plus d'ardeur.

Que l'Inquisiteur de cette science sçache donc que l'ame de l'homme tient en ce Microcosme le lieu de Dieu son Créateur, & lui sert comme de Roi, laquelle est placée en l'esprit vital dans un sang trés-pur. Cette ame gouverne l'esprit, & l'esprit gouverne le corps. Quand l'ame a conçû quelque chose, l'esprit sçait quelle est cette conception, laquelle il fait entendre aux membres du corps, qui obéïssans, attendent avec ardeur les commandemens de l'ame, pour les mettre à execution, & accomplir sa volonté. Car le corps de soi-même ne sçait rien ; tout ce qu'il y a de force ou de mouvement dans le corps, c'est l'esprit qui le fait : s'il connoît les volontez de l'ame il ne les execute que par le moyen de l'esprit ; en sorte

que

que le corps n'eſt ſeulement à l'eſprit que comme un iſtrument dans les mains d'un Artiſte. Ce ſont là les operations que l'ame raiſonnable, par laquelle l'homme differe des brutes, fait dans le corps; mais elle en fait de plus grandes & de plus nobles, lorſqu'elle en eſt ſéparée, parce qu'étant hors du corps, elle eſt abſolument indépendante & maîtreſſe de ſes actions: & c'eſt en cela que l'homme differe des autres bêtes, à cauſe qu'elles n'ont qu'un eſprit, mais non pas une ame participante de la Divinité. De même auſſi nôtre Seigneur & le Créateur de toutes choſes, opere en ce monde ce qu'il ſçait lui être neceſſaire; & parce que ſes operations s'étendent dans toutes les parties du monde, il faut croire qu'il eſt par tout: mais il eſt auſſi hors du monde, parce que ſon immenſe Sageſſe fait des operations hors du monde, & forme des conceptions ſi hautes & ſi relevées, que tous les hommes enſemble ne les ſçauroient comprendre. Et ce ſont là les ſecrets ſurnaturels de Dieu ſeul.

Comme nous en avons un exemple dans l'ame, laquelle étant ſéparée de ſon corps conçoit des choſes très-profondes & très hautes, & eſt en cela ſemblable à

Dieu, lequel hors de son monde opere surnaturellement, quoi qu'à vrai dire les actions de l'ame hors de son corps, en comparaison de celles de Dieu hors du monde, ne soient que comme une chandelle allumée aû respect de la lumiere du Soleil en plein midi, parce que l'ame n'execute qu'en idée les choses qu'elle s'imagine; mais Dieu donne un être réel à toutes les choses, au même moment qu'il les conçoit. Quand l'ame de l'homme s'imagine d'être à Rome, ou ailleurs, elle y est en un clin d'œil, mais seulement par esprit: & Dieu qui est tout puissant, execute essentiellement ce qu'il a conçû. Dieu n'est donc renfermé dans le monde, que comme l'ame est dans le corps; il a son absoluë puissance séparée du monde, comme l'ame de chaque corps a un absolu pouvoir séparé d'avec lui; & par ce pouvoir absolu elle peut faire des choses si hautes, que le corps ne les sçauroit comprendre. Elle peut donc beaucoup sur nôtre corps, car autrement nôtre Philosophie seroit vaine. Apprends donc de ce qui a été dit ci dessus à connoître Dieu, & tu sauras la difference qu'il y a entre le Créateur & les Créatures: puis aprés de toi même tu pourras concevoir des

choſes encore plus grandes & plus relevées, veu que nous t'avons ouvert la porte. Mais afin de ne pas groſſir cet Ouvrage, retournons à nôtre propos.

Nous avons deja dit que le feu eſt un élement trés-tranquile, & qu'il eſt excité par un mouvement; mais il n'y a que les hommes ſages qui connoiſſent la maniere de l'exciter, Il eſt neceſſaire aux Philoſophes de connoître toutes les générations & toutes les corruptions : mais bien qu'ils voyent à découvert la création du Ciel; & la compoſition & le mélange de toutes choſes, & qu'ils ſachent tout, ils ne peuvent pas tout faire. Nous ſavons bien la compoſition de l'homme en toutes ſes qualitez, mais nous ne lui pouvons pas infuſer une ame, car ce myſtere appartient à Dieu ſeul, qui ſurpaſſe tout par ces infinis myſteres ſurnaturels : & comme ces choſes ſont hors de nature, elles ne ſont pas en ſa diſpoſition. La nature ne peut pas operer, qu'auparavant on ne lui fourniſſe une matiere : le Créateur lui donne la premiere matiere, & les Philoſophes lui donnent la ſeconde. Mais en l'œuvre philoſophique, la nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque choſe. L'excita-

tion de ce feu se fait par la volonté de la nature, & quelquefois aussi elle se fait par la volonté d'un subtil Artiste qui dispose la nature : car naturellement le feu purifie toute espece d'impureté. Tout corps composé se dissout par le feu. Et comme l'eau lave & purifie toutes les choses imparfaites qui ne sont pas fixes, le feu aussi purifie toutes les choses fixes, & les mene à perfection : Comme l'eau conjoint, le corps dissout ; de même le feu sépare tous les corps conjoints ; & tout ce qui participe de sa nature & proprieté, il le purge trés-bien, & l'augmente, non pas en quantité, mais en vertu.

Cet element agit occultement par de merveilleux moyens, tant contre les autres élemens, que contre toutes autres choses. Car comme l'ame raisonnable a été faite de ce feu trés-pur, de même l'ame vegetable a été faite du feu élementaire que la nature gouverne.

Cet élement agit sur le centre de chaque chose en cette maniere : la nature donne le mouvement ; ce mouvement excite l'air ; l'air excite le feu ; le feu sépare ; purge, digere, colore, & fait murir toute espece de semence, laquelle étant meure, il pousse (par le moyen du

ſperme) dans des matrices, qui ſont ou pures, ou impures, plus ou moins chaudes, ſéches ou humides ; & ſelon la diſpoſition du lieu ou de la matrice, pluſieurs choſes ſont produites dans la terre, comme nous avons écrit au Livre des douze Traitez, où faiſant mention des matrices, nous avons dit qu'autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Créateur a fait & ordonné toutes les choſes de ce monde ; en ſorte que l'une eſt contraire à l'autre, mais d'une maniere toutefois, que la mort de l'une eſt la vie de l'autre : ce que l'un produit, l'autre le conſume, & de ce ſujet détruit il ſe produit naturellement quelque choſe de plus noble ; de ſorte que par ces continuelles deſtructions & régénérations, l'égalité des élemens ſe conſerve : & c'eſt auſſi de cette maniere que la ſéparation des parties de tous les corps compoſez, particulierement des vivans, cauſe leur mort naturelle. C'eſt pourquoi il faut naturellement que l'homme meurt, parce qu'étant compoſé des quatre élemens, il eſt ſujet à la ſéparation, veu que les parties de tout corps compoſé ſe ſéparent naturellement l'une de l'autre. Mais cette ſéparation de l'humaine compoſition ne ſe

devoit seulement faire qu'au jour du Jugement : car l'homme (selon l'Ecriture & les Theologiens) avoit été créé immortel dans le Paradis Terrestre. Toutefois aucun Philosophe jusqu'à present, n'a encore sçû rendre la raison suffisante pour la preuve de cette immortalité, la connoissance de laquelle est convenable aux Inquisiteurs de cette Science, afin qu'ils puissent connoître comme ces choses se font naturellement, & peuvent être naturellement entendues. Il est trés-vrai, & personne ne doute, que tout composé ne soit sujet à corruption, & qu'il ne se puisse séparer (laquelle séparation au regne animal s'appelle mort :) mais de faire voir comment l'homme, bien que composé des quatre élemens, puisse naturellement être immortel, c'est une chose bien difficile à croire, & qui semble même surpasser les forces de la nature. Toutefois Dieu a inspiré dès long-tems aux hommes de bien & vrais Philosophes, comment cette immortalité pouvoit être naturellement en l'homme, laquelle nous te ferons entendre en cette maniere.

Dieu avoit créé le Paradis Terrestre des vrais élémens, non élementez, mais trés-purs, temperez & conjoints ensem-

ble en leur plus grande perfection : de màniere que comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également & trés-parfaitement conjoints, devoit être immortel ; car cette égale & trés-parfaite conjonction ne peut pas souffrir de désunion & de séparation. L'homme avoit été créé de ces élemens incorruptibles conjoints ensemble par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit pas être corrompu ; c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité, parce que Dieu sans doute n'avoit créé ce Paradis que pour la demeure des hommes seulement. Nous en parlerons plus amplement dans nôtre Traité de l'Harmonie, où nous décrirons le lieu où il est situé. Mais aprés que l'homme par son péché de désobéïssance eut transgressé les commandemens de Dieu, il fut banni du Paradis Terrestre, & Dieu le renvoya dans ce monde corruptible & élementé, qu'il avoit seulement créé pour les bêtes, dans lequel ne pouvant pas vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des élemens élementez corruptibles, qui infecterent les purs élemens dont il avoit été créé : & ainsi il tomba peu à peu dans la corruption, jusqu'à ce

qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plusieurs infirmitez ; & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit ensuivie. Et aprés les enfans des premiers hommes ont été plus proche de la corruption & de la mort, parce qu'ils n'avoient pas été créez dans le Paradis Terrestre, & qu'ils avoient été engendrez dans ce monde composé des élemens élementez corrompus, & d'une semence corruptible, parce que la semence produite des alimens corruptibles ne pouvoit pas être de longue durée & incorruptible. Et ainsi d'autant plus que les hommes se trouvent éloignez du tems de ce banniſſement du Paradis Terrestre, d'autant plus ils approchent de la corruption & de la mort, d'où il s'ensuit que nôtre vie est plus courte que n'étoit celles des Anciens: & elle viendra jusqu'à ce point, qu'on ne pourra plus procréer son semblable, à cause de sa briéveté.

Il y a toutefois des lieux qui ont l'air plus pur, & où les constellations sont si favorables, qu'elles empêchent que la nature ne se corrompe si tôt: & font aussi que les hommes vivent plus naturellement ; mais les intemperez accourciſſent

leur vie par leur mauvais regime de vivre. L'experience nous montre auſſi que les enfans des peres valetudinaires ne ſont pas de longue vie. Mais ſi l'homme fût demeuré dans le Paradis Terreſtre, lieu convenable à ſa nature, où les élemens incorruptibles ſont tous vierges, il auroit été immortel dans toute l'Eternité. Car il eſt certain que le ſujet qui provient de l'égale commixtion des élemens purifiez, doit être incorrompu. Et telle doit être la Pierre Philoſophale, dont la confection (ſelon les anciens Philoſophes) a été comparée à la création de l'homme. Mais les Philoſophes modernes prenans toutes choſes à la lettre, ne ſe propoſent pour exemple que la corrompuë génération des choſes de ce ſiécle, qui ne ſont produites que des élemens corruptibles, au lieu de prendre celles qui ſont faites des élemens incorruptibles.

Cette immortalité de l'homme a été la principale cauſe que les Philoſophes ont recherché cette Pierre; car ils ont ſçû qu'il avoit été créé des plus purs & parfaits élemens: & méditant ſur cette création qu'ils ont connuë pour naturelle, ils ont commencé à rechercher ſoigneuſement, ſçavoir s'il étoit poſſible d'avoir

ces élemens incorruptibles, ou s'il se pourroit trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infus : auxquels Dieu inspira, que la composition de tels élemens étoit dans l'or ; car il est impossible qu'elle soit dans les animaux, veu qu'ils se nourrissent des élemens corrompus : qu'elle soit dans les Vegetaux, cela ne se peut encore, parce qu'on remarque en eux l'inégalité des élemens. Mais comme toute chose créée tend à sa multiplication, les Philosophes se sont proposez d'éprouver cette possibilité de nature dans le regne mineral : & l'ayant trouvée, ils ont découvert un nombre infini de secrets naturels, desquels ils ont fort peu parlé, parce qu'ils ont jugé qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul à les reveler.

De là tu peux connoître comment les élemens corrompus tombent dans un sujet, & comme ils se séparent lorsque l'un surpasse l'autre : & parce qu'alors la putrefaction se fait par la premiere séparation, & que la séparation du pur d'avec l'impur se fait par la putrefaction ; s'il advient qu'il se fasse une nouvelle conjonction par la vertu du feu centrique, c'est alors que le sujet acquiert une plus noble forme que la premiere. Car en ce premier

état le gros mêlé avec le subtil étant corrompu, il n'a pû être purifié ni amelioré que par la putrefaction; & cela ne peut être fait que par la force des quatre élemens qui se rencontrent en tous les corps composez. Car quand le composé doit se désunir, il se resout en eau; & quand les élemens sont ainsi confusément mêlez, le feu qui est en puissance dans chacun des autres élemens, comme dans la terre & dans l'air, joignent ensemble leurs forces, & par leur mutuel concours surpassent le pouvoir de l'eau, laquelle ils digerent, cuisent, & enfin congelent; & par ce moyen la nature aide à la nature. Car si le feu central caché (qui étoit privé de vie) est le vainqueur, il agit sur ce qui est plus pur & plus proche de sa nature, & se joint avec lui; & c'est de cette maniere qu'il surmonte son contraire, & sépare le pur de l'impur: d'où s'engendre une nouvelle forme, beaucoup plus noble que la premiere, si elle est encore aidée. Quelquefois même par l'industrie d'un habile Artiste, il s'en fait une chose immortelle, principalement au regne mineral: de sorte que toutes choses se font, & sont amenées à un être parfait, par le seul feu bien & dûëment administré, si tu m'as entendu.

Tu as donc en ce Traité l'origine des élemens, leur nature & leur operation, succinctement décrites : ce qui suffit en cet endroit pour nôtre intention. Car autrement si nous voulions faire la description de chaque élement comme il est, il en naîtroit un grand volume, ce qui n'est pas necessaire à nôtre sujet : mais nous remettons toutes ces choses à nôtre Traité de l'Harmonie, où Dieu aidant, si nous sommes encore en vie, nous expliquerons plus amplement les choses naturelles.

CHAPITRE VI.

Des trois Principes de toutes choses.

APrès avoir décrit ces quatre élemens, il faut parler des trois Principes des choses, & montrer comment ils ont été immediatement produits des quatre élemens, ce qui s'est fait en cette maniere.

Incontinent après que Dieu eut constitué la nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose des places & des dignitez selon leurs merites. Elle constitua

premierement les quatre élemens Princes du monde; & afin que la volonté du Très-haut (de laquelle dépend toute la nature) fut accomplie, elle ordonna que chacun de ces quatre élemens agiroit inceſſamment ſur l'autre. Le feu commença donc d'agir contre l'air, & de cette action fut produit le Soufre : l'Air pareillement commença à agir contre l'Eau, & cette action a produit le Mercure : l'Eau auſſi commença à agir contre la Terre, & le Sel a été produit de cette action. Mais la terre ne trouvant plus d'autre élement contre qui elle pût agir, ne pût auſſi rien produire ; mais elle retint en ſon ſein ce que les trois autres élemens avoient produit. C'eſt la raiſon pour laquelle il n'y a que trois Principes, & que la terre demeure la matrice & la nourrice des autres élemens.

Il y eut (comme nous avons dit) trois Principes produits : ce que les anciens Philoſophes n'ayans pas ſi exactement conſideré, n'ont fait mention ſeulement que de deux actions des élemens. Car qui pourra juger s'ils ne les avoient pas connus tous trois, & qu'ils nous ayent voulu induſtrieuſement cacher l'un d'iceux, puiſqu'ils n'ont écrit que pour les enfans

de la ſcience, & qu'ils ont dit que le Soufre & le Mercure étoient la matiere des Métaux, & même de la Pierre des Philoſophes, & que ces deux Principes nous ſuffiſoient ?

Quiconque veut donc rechercher cette ſainte ſcience, doit neceſſairement ſavoir les accidens, & connoître l'accident même, afin qu'il apprenne à quel ſujet ou à quel élement il ſe propoſe d'arriver, & afin qu'il procede par des milieus ou moyens convenables, s'il deſire accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre élemens ont produit les trois Principes, de même en diminuant, il faut que ces trois en produiſent deux, ſçavoir le mâle & la femelle, & que ces deux en produiſent un qui ſoit incorruptible, dans lequel ces quatre élemens doivent être anatiques; c'eſt-à-dire, également puiſſans, parfaitement digerez & purifiez : & ainſi le quadrangle répondra au quadrangle. Et c'eſt là cette quinte-eſſence beaucoup neceſſaire à tout Artiſte, ſéparée des élemens exemps de leur contrarieté. Et de cette ſorte tu trouveras en chaque compoſé Phyſique dans ces trois Principes un corps, un eſprit, & une ame cachée : & ſi tu conjoints enſemble ces trois

rincipes, après les avoir séparé & bien urgé (comme nous avons dit) sans dou- e en imitant la nature, ils te donneront n fruit trés pur. Car encore que l'ame oit prise d'un trés-noble lieu, elle ne auroit néanmoins arriver où elle tend, ue par le moyen de son esprit, qui est le ieu & le domicile de l'ame; laquelle si tu eux faire rentrer en un lieu dû, il la faut premierement laver de tout peché, & que e lieu soit aussi purifié, afin que l'ame puisse être glorifiée en icelui, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais séparer.

Tu as donc maintenant l'origine des rois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois produire le Mercure des Philosophes & leur premiere matiere, & rapporter à ton intention les Principes des choses naturelles, & particulierement des Métaux. Car il est impossible que sans ces Principes tu meine quelque chose à perfection par le moyen de l'Art, puisque la nature même ne peut rien faire ni produire sans eux. Ces trois Principes sont en toutes choses, & sans eux il ne se fait rien au monde, & jamais ne se fera rien naturellement.

Mais parce que nous avons écrit ci-dessus que les anciens Philosophes n'ont fait

mention que de deux Principes seulement : afin que l'Inquisiteur de la Science ne se trompe pas, il faut qu'il sache qu'encore qu'ils n'ayent parlé que du Soufre & du Mercure, néanmoins sans Sel ils n'eussent jamais pû arriver à la perfection de cet œuvre, puisque c'est lui qui est la clef & le Principe de cette divine Science ; c'est lui qui ouvre les portes de la Justice ; c'est lui qui a les clefs pour ouvrir les prisons dans lesquelles le Soufre est enfermé, comme je le declarerai quelque jour plus amplement en écrivant du Sel, dans nôtre troisiéme Traité des Principes. Maintenant retournons à nôtre propos.

Ces trois Principes nous sont absolument necessaires, parce qu'ils sont la matiere prochaine : car il y a deux matieres des Métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée. La plus proche sont le Soufre & le Mercure : la plus éloignée sont les quatre élemens, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul de créer les choses. Laisse donc les élemens, parce que tu ne feras rien d'iceux, & que tu n'en saurois produire que ces trois Principes, veu que la nature même n'en peut produire autre chose. Et si des quatre élemens tu

ne

ne peux rien produire que les trois Principes, pourquoi t'amuses tu à un si vain labeur, que de chercher ou vouloir faire ce que la nature a déja engendré ? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois mille lieuës que quatre ? Qu'il te suffise donc d'avoir les trois Principes, dont la nature produit toutes choses dans la terre & sur la terre, lesquels aussi tu trouveras entierement en toutes choses. De leur dûë séparation & conjonction la nature produit dans le regne mineral les métaux & les pierres ; dans le regne vegetal, les arbres, les herbes, & autres choses ; & dans le regne animal, le corps, l'esprit & l'ame : ce qui quadre trés-bien avec l'œuvre des Philosophes. Le corps, c'est la terre ; l'esprit, c'est l'eau ; l'ame, c'est le feu, ou le Soufre de de l'or. L'esprit augmente la quantité du corps, & le feu augmente la vertu. Mais parce que eu égard au poids, il y a plus d'esprit que de feu, l'esprit s'exalte, opprime le feu, & l'attire à soi: de maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui fait le milieu entr'eux, croît en poids.

Que tout Inquisiteur de l'Art détermine donc en son esprit, quel est celui des trois Principes qu'il cherche & qu'il le se-

coure, afin qu'il puiſſe vaincre ſon contraire; & puis aprés qu'il ajoûte ſon poids au poids de la nature, afin que l'Art accompliſſe le défaut de la nature : & ainſi le Principe qu'il cherche ſurmontera ſon contraire. Nous avons dit au Chapitre de l'élement de la terre, qu'elle n'eſt que le receptacle des autres élemens ; c'eſt à-dire, le ſujet dans lequel le feu & l'eau ſe combattent par l'intervention de l'air. Que ſi en ce combat l'eau ſurmonte le feu, elle produit des choſes de peu de durée & corruptibles : mais que ſi le feu ſurmonte l'eau, il produit des choſes perpetuelles & incorruptibles. Conſidere donc ce qui t'eſt neceſſaire.

Sache encore que le feu & l'eau ſont en chaque choſe ; mais ni le feu ni l'eau ne produiſent rien, parce qu'ils ne font ſeulement que diſputer & combattre enſemble, qui des deux aura plus de viteſſe & de vertu : ce qu'ils ne ſauroient faire d'eux-mêmes, s'ils n'étoient excitez par une chaleur extrinſeque, que le mouvement des vertus céleſtes allume au centre de la terre, ſans laquelle chaleur le feu & l'eau ne feroient jamais rien, & chacun d'eux demeureroit toûjours en ſon terme & en ſon poids ; mais aprés que la nature

les a tous deux conjoints dans un sujet en une dûë & convenable proportion, alors elle les excite par une chaleur extrinséque ; & ainsi le feu & l'eau commencent à combattre l'un contre l'autre, & chacun d'eux appelle son semblable à son secours, & en cette sorte ils montent & croissent jusqu'à ce que la terre ne puisse plus monter avec eux. Pendant qu'ils sont tous deux retenus dans la terre, ils se subtilisent : car la terre est le sujet dans lequel le feu & l'eau montent sans cesse, & produisent leur action par les pores de la terre que l'air leur a ouvert & preparé ; & de cette subtilisation du feu & de l'eau naissent des fleurs & des fruits, dans lesquels le feu & l'eau deviennent amis, comme on peut voir aux arbres. Car plus l'eau & le feu sont subtilisez & purifiez en montant, ils produisent de plus excellens fruits : principalement si lorsque le feu & l'eau finissent leur operation, leurs forces unies ensemble sont également puissantes.

Ayant donc purifié les choses desquelles tu te veux servir, fais que le feu & l'eau deviennent amis (ce qu'ils feront facilement dans leur terre qui étoit montée avec eux :) alors tu acheveras ton ouvra-

ge plûtôt que la nature, ſi tu ſçais bien conjoindre l'eau avec le feu ſelon le poids de la nature, non pas comme ils ont été auparavant, mais comme la nature le requiert, & comme il t'eſt néceſſaire; parce que dans tous les compoſez la nature met moins de feu que des trois autres élemens. Il y a toûjours moins de feu; mais la nature, ſelon ſon pouvoir, ajoûte un feu extrinſéque pour exciter l'interne, ſelon le plus ou le moins qu'il eſt de beſoin à chaque choſe, & ce pendant un plus long ou un plus petit eſpace de tems. Et ſelon cette operation, ſi le feu intrinſéque ſurmonte, ou eſt ſurmonté par les autres élemens, il en arrive des choſes parfaites ou imparfaites, ſoit és mineraux, ou és vegetaux. A la verité le feu extrinſéque n'entre pas eſſentiellement en la compoſition de la choſe, mais ſeulement en vertu, parce que le feu intrinſéque materiel contient en ſoi tout ce qui lui eſt neceſſaire, pourveu qu'il ait ſeulement de la nourriture; & le feu extrinſéque lui ſert de nourriture, de même que le bois entretient le feu élementaire; & ſuivant le plus ou le moins qu'il a de nourriture, il croît & ſe multiplie.

Il ſe faut toutefois donner de garde que

e feu extrinſéque ne ſoit trop grand, arce qu'il ſuffoqueroit l'intrinſéque ; de ême que ſi un homme mangeoit plus u'il ne pourroit, il ſeroit bien-tôt ſuffoué : une grande flâme devore un petit eu. Le feu extrinſéque doit être multilicatif, nourriſſant, & non pas devoant : car de cette maniere les choſes vienent à leur perfection. La decoction donc ſt la perfection de toutes choſes : & ainſi a nature ajoûte la vertu au poids, & perectionne ſon ouvrage. Mais à cauſe qu'il ſt difficile d'ajoûter quelque choſe au ompoſé, veu que cela demande un long ravail, je te conſeille d'ôter autant du uperflu qu'il en eſt beſoin, & que la naure le requiert : mêle-le aux ſuperfluitez tées; la nature te montrera aprés ce que u as cherché. Tu connoîtras même ſi la ature a bien ou mal conjoints les éleens, veu que tous les élemens ne ſubſiſent que par leur conjonction. Mais pluieurs Artiſtes ſement de la paille pour du led froment ; quelques-uns ſement l'un t l'autre : pluſieurs rejettent ce que les hiloſophes aiment, & quelques-uns ommencent & achevent en même tems : e qui n'arrive que par leur inconſtance. ls profeſſent un Art difficile, & ils cher-

chent un travail facile. Ils rejettent les bonnes matieres, & ſement les mauvaiſes. Et comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette Science, de même les Artiſtes au commencement de leur travail rejettent la vraye matiere. Nous diſons que cet Art n'eſt autre choſe que les vertus des élemens également mêlés enſemble, une égalité naturelle du chaud, du froid, du ſec & de l'humide; une conjonction du mâle & de la femelle, & que cette même femelle a engendré ce mâle; c'eſt-à-dire, une conjonction du feu & de l'humide radical des métaux: conſiderant que le Mercure des Philoſophes a en ſoi ſon propre Soufre, qui eſt d'autant meilleur, que la nature l'a plus ou moins cuit & dépuré. Tu pourras parfaire toutes ces choſes du Mercure. Que ſi tu ſçais ajoûter ton poids au poids de la nature, en doublant le Mercure & triplant le Soufre, il deviendra dans peu de tems bon, & aprés meilleur, & enfin trés bon, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul Soufre apparent, & deux mercures d'une même racine, ni trop cruds, ni trop cuits, mais toutefois purgez & diſſouts, ſi tu m'as entendu.

Il n'eſt pas neceſſaire que je declare par

écrit la matiere du mercure des Philoſophes, ni la matiere de leur Soufre. Jamais homme n'a encore pû juſqu'à preſent, & ne pourra même à l'avenir la declarer plus ouvertement & plus clairement que les anciens Philoſophes l'ont décrite & nommée, s'il ne veut être anathême de l'Art : car elle eſt ſi communément nommée, qu'on n'en fait pas même d'état. C'eſt ce qui fait que les Inquiſiteurs de cette Science s'adonnent plûtôt à la recherche de quelques vaines ſubtilitez, que de demeurer en la ſimplicité de la nature. Nous ne diſons pas toutefois que le mercure des Philoſophes ſoit quelque choſe commune, & qu'il ſoit clairement nommé par ſon propre nom ; mais qu'ils ont ſenſiblement déſigné la matiere de laquelle les Philoſophes extraient leur Mercure & leur Soufre : parce que le Mercure des Philoſophes ne ſe trouve point de ſoi ſur la terre, mais il ſe tire par artifice du Soufre & du Mercure conjoints enſemble ; il ne ſe montre point, car il eſt nud : néanmoins la nature l'a merveilleuſement enveloppé.

Pour conclure, nous diſons en repetant que le Soufre & le Mercure (conjoints toutefois enſemble) ſont la minie-

re de nôtre argent-vif, lequel a le pouvoir de dissoudre les métaux, de les mortifier & de les vivifier. Il a reçû cette puissance du Soufre aigre qui est de même nature que lui.

Mais afin que tu puisses mieux comprendre, écoute quelle difference il y a entre nôtre argent-vif & celui du vulgaire. L'argent vif vulgaire ne dissout point l'or ni l'argent, & ne se mêle point avec eux inséparablement : mais nôtre argent-vif dissout l'or & l'argent ; & si une fois il s'est mêlé avec eux, on ne les peut jamais séparer, non plus que de l'eau mêlée avec de l'eau. Le Mercure vulgaire a en soi un Soufre combustible mauvais, qui le noircit ; nôtre Mercure a un Soufre incombustible, fixe, bon, trés-blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide ; le nôtre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit & tache les corps ; nôtre argent vif les blanchit, jusqu'à les rendre clairs comme le cristal. Et précipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre de couleur de citron, & en un mauvais Soufre ; au lieu que nôtre argent-vif par le moyen de la chaleur se convertit en un Soufre trés-blanc, fixe & fusible. Le mercure vulgaire devient

devient d'autant plus fusible, qu'il est cuit : mais plus on donne de coction à nôtre argent-vif, plus il s'épaissit & se coagule.

Toutes ces circonstances te peuvent donc faire connoître combien il y a de difference entre le mercure vulgaire, & l'argent-vif des Philosophes. Que si tu ne m'entends pas encore, tu attendras en vain : n'espere point que jamais homme vivant te découvre les choses plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nôtre argent-vif : il a une vertu & une force si efficace, que de soi il suffit assez, & pour toi, & pour lui ; c'est à dire, que tu n'as besoin que de lui seul, sans aucune addition de chose étrangere, veu que par sa seule décoction naturelle, il se dissout & se congele lui-même. Mais les Philosophes dans la concoction, pour accourcir le tems, y ajoûtent son Soufre bien digeste & bien meur, & font ainsi leur operation.

Nous eussions bien pû citer les Philosophes qui confirment nôtre discours ; mais parce que nos écrits sont plus clairs que les leurs, ils n'ont pas besoin de leur approbation : car quiconque les entendra, nous entendra bien aussi. Si tu veux donc

ſuivre nôtre avis, nous te conſeillons (avant que de t'appliquer à cet Art) que tu apprennes premierement à retenir ta langue. Aprés, que tu ayes à rechercher la nature des minieres, des métaux & vegetaux, parce que nôtre mercure ſe trouve en tout ſujet, & que le mercure des Philoſophes ſe peut extraire de toute choſe, quoiqu'on le trouve plus prochainement en un ſujet qu'en un autre.

Sçaches donc auſſi pour certain que cette ſcience ne conſiſte pas dans le hazard, & dans une invention fortuite & caſuelle, mais qu'elle eſt appuyée ſur une réelle connoiſſance : & il n'y a que cette ſeule matiere au monde, par laquelle & de laquelle on prepare la Pierre des Philoſophes. Elle eſt veritablement en toutes choſes du monde ; mais la vie de l'homme ne ſeroit pas aſſez longue pour en faire l'extraction. Si toutefois tu y travailles ſans la connoiſſance des choſes naturelles, principalement au regne mineral, tu ſeras ſemblable à un aveugle qui chemine par habitude. Quiconque travaille de cette ſorte, ſon labeur eſt tout-à-fait fortuit & caſuel : & même (comme il arrive ſouvent) encore que quelqu'un par hazard travaille ſur la vraye matiere de nô-

tre argent-vif, neanmoins il advient qu'il ceſſe d'operer là où il devroit commencer ; car comme fortuitement il l'a trouvée, auſſi la perd-il fortuitement, à cauſe qu'il n'a point de fondement ſur lequel il puiſſe bien aſſeurer ſon intention. C'eſt pourquoi cette ſcience eſt un pur don du Dieu Trés-haut, & ne peut être que difficilement connuë, ſinon par revelation divine, ou par la demonſtration qu'un ami nous en fait. Car nous ne pouvons pas être tous des Gebers ni des Lulles : & encore que Lulle fût un eſprit trés ſubtil, neanmoins ſi Arnault ne lui eût donné la connoiſſance de l'Art, certes il auroit reſſemblé aux autres qui la recherchent avec tant de difficulté : & Arnault même confeſſe l'avoir appriſe d'un ſien ami. Il eſt facile d'écrire à celui auquel la nature dicte elle même. Et comme on dit en commun proverbe : il eſt fort aiſé d'ajoûter à ce qui a déja été inventé. Tout Art & toute Science eſt facile aux maîtres ; mais aux diſciples qui ne font que commencer, il n'en va pas de même : & pour acquerir cette Science, il y faut un long-tems, pluſieurs vaiſſeaux, de grandes dépenſes, un travail journalier, avec de grandes meditations : mais toutes

choſes ſont aiſées & legeres à celui qui les ſçait.

Nous diſons en concluant, que cette ſcience eſt un don de Dieu ſeul, & que celui qui en a la vraye connoiſſance, le doit inceſſamment prier, afin qu'il lui plaiſe benir cet Art de ſes ſaintes graces; car ſans la bénédiction divine, il eſt tout-à-fait inutile: comme nous l'avons nous-mêmes experimenté, lorſque pour cette ſcience nous avons ſoufferts de trés-grands dangers, & que nous en avons reçû plus d'infortune & d'incommodité, que d'utilité. Mais c'eſt l'ordinaire des hommes de devenir ſages un peu trop-tard. Les jugemens de Dieu ſont pluſieurs abîmes: toutefois dans toutes nos infortunes, nous avons toûjours admiré la Providence divine: car nôtre ſouverain Créateur nous a toûjours donné une telle protection, qu'aucun de nos ennemis ne nous a jamais pû opprimer; nous avons toûjours eu nôtre Ange-Gardien qui nous a été envoyé de Dieu, pour conſerver cette Arche dans laquelle il a plu à Dieu de renfermer un ſi grand tréſor, & qu'il protege juſqu'à preſent. Nous avons oüi dire que nos ennemis ſont tombez dans les lacs qu'ils avoient preparé: que ceux qui

avoient attenté à nôtre vie, ont été privez de la leur : que ceux qui se sont emparez de nos biens, ont perdu leur bien propre: quelques-uns même d'entre eux ont été chassez de leurs Royaumes. Nous savons que plusieurs de ceux qui ont dèrracté contre nôtre honneur, ont peri dans la honte & dans l'infamie, tant nous avons été asseurez sous la garde du Créateur de toutes choses, qui dès le berceau nous a toûjours conservé sous l'ombre de ses aîles, & nous a inspiré un esprit d'intelligence des choses naturelles, auquel soit loüange & gloire par infinis siécles des siécles.

Nous avons reçû tant de bienfaits du Trés-haut nôtre Créateur, que tant s'en faut que nous les puissions écrire, que nous ne pouvons pas seulement les imaginer. A peine y a-t-il aucun des mortels à qui cette bonté infinie ait accordé plus de graces, voire même autant qu'elle a fait à nous. Plût à Dieu en reconnoissance que nous eussions assez de force, assez d'entendement, & assez d'éloquence pour lui rendre les graces que nous devons ; car nous confessons n'avoir pas tant mérité de nous-mêmes, mais nous croyons que toute nôtre felicité est venuë de ce que nous

avons eſperé, que nous eſperons, & eſpererons toûjours en lui. Car nous ſavons qu'il n'y a perſonne entre les mortels qui nous puiſſe aider, & que c'eſt de Dieu ſeul nôtre Créateur que nous devons eſperer nôtre ſecours ; parce que c'eſt en vain que nous mettrions nôtre confiance en la perſonne des Princes, qui ſont hommes mortels comme nous (ſelon le Pſalmiſte :) ils ont tous reçû de Dieu l'eſprit de vie, lequel étant ôté, le reſte n'eſt plus que pouſſiere : mais que c'eſt une choſe trés-aſſeurée de mettre ſon eſperance en Dieu nôtre Seigneur, duquel (comme d'une ſource de bonté) tous les biens procedent avec abondance.

Toi donc qui deſires arriver au but de cette ſainte ſcience, mets tout ton eſpoir en Dieu ton Créateur, & le prie inceſſamment, & croi fermement qu'il ne t'abandonnera point : car s'il connoît que ton cœur ſoit franc & ſincere, & que tu ayes fondé toute ton eſperance en lui, il te donnera un moyen trés facile, & te montrera la voye que tu dois tenir pour joüir du bonheur que tu deſires ſi ardemment. *Le commencement de la ſageſſe eſt la crainte de Dieu* : prie-le, & travaille néanmoins. Dieu à la verité donne l'entendement,

mais il faut que tu en ſaches uſer : car comme le bon entendement & la bonne occaſion ſont des dons de Dieu, de même nous les perdons auſſi pour la peine de nos pechez.

Mais pour retourner à nôtre propos : nous diſons que l'argent-vif eſt la premiere matiere de cet œuvre, & qu'effectivement il n'y a rien autre choſe, puiſque tout ce qu'on y ajoûte a pris ſon origine de lui. Nous avons dit en quelque endroit que toutes les choſes du monde ſe font & ſont engendrez des trois Principes : mais nous en purgeons quelques-uns de leurs accidens; & étans bien purs, nous les conjoignons derechef. En ajoûtant ce que nous y devons ajoûter, nous accompliſſons ce qui y manque ; & en imitant la nature, nous cuiſons juſqu'au dernier degré de perfection, ce que la nature n'a pû parachever, à cauſe de quelque accident, & qu'elle a déja fini où l'Art doit commencer. C'eſt pourquoi ſi tu veux imiter la nature, imite-la dans les choſes auſquelles elle opere, & ne te fâches point de ce que nos écrits ſemblent ſe contrarier en quelques endroits : il faut que cela ſoit ainſi, de crainte que l'Art ne ſoit trop divulgué. Mais pour toi, choiſis les choſes

qui s'accordent avec la nature, prends la roſe, & laiſſe les épines. Si tu prétends faire quelque métal, prends un métal pour fondement materiel, parce que d'un chien il ne s'en engendre qu'un chien, & d'un métal il ne s'engendre qu'un métal. Car ſaches pour certain, que ſi tu ne prends l'humide radical du métal parfaitement ſéparé, tu ne feras jamais rien : c'eſt en vain que tu laboure la terre, ſi tu n'as aucun grain de froment pour y ſemer : il n'y a qu'une ſeule matiere, un ſeul art, & une ſeule operation. Si donc tu veux produire un métal, tu le fermenteras par un métal : mais ſi tu veux produire un arbre, il faut que la ſemence d'un arbre de la même eſpece que celui que tu veut produire, te ſerve de ferment ou de levain pour cette production.

Il n'y a (comme j'ai dit) qu'une ſeule operation, hors laquelle il n'y en a aucune autre qui ſoit vraye. Tous ceux-là donc ſe trompent, qui diſent que hors cette unique voye & cette ſeule matiere naturelle, il y a quelque particulier qui eſt vrai : car on ne peut pas avoir aucune branche, ſi elle n'eſt ceüillie du tronc de l'arbre. C'eſt une choſe impoſſible, & même une folle entrepriſe, de vouloir plû-

tôt faire venir le rameau que l'arbre d'où il doit sortir. Il est plus facile de faire la pierre qu'aucun petit & trés simple particulier, qui soit utile, & qui soûtienne les épreuves comme le naturel. Il y en a neanmoins plusieurs qui se vantent de pouvoir faire une Lune fixe ; mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb ou l'estain, veu qu'à mon jugement c'est une même chose, parceque ces choses ne resistent point à l'examen du feu, pendant qu'ils sont en leur propre nature. La Lune en sa nature est assez fixe, & n'a pas besoin d'aucune fixation sophistique : mais comme il y a autant de têtes qu'il y a de sentimens, nous laissons à un chacun son opinion : que celui qui ne voudra pas suivre nôtre conseil, & imiter la nature : demeure dans son erreur. A la verité on peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre, les rejetons duquel peuvent être antez à plusieurs autres arbres : tout ainsi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverses sortes de viandes, selon la diversité desquelles le boüillon aura diverse saveur, & neanmoins ne sera fait que d'une même eau & d'un même principe.

Nous concluons donc qu'il n'y a qu'une unique nature, tant és métaux, qu'és au-

tres choſes ; mais ſon operation eſt diverſe. Il y a auſſi, ſelon Hermés, une matiere univerſelle. *Ainſi d'une ſeule choſe toutes choſes ont pris leur origine.*

Il y a toutefois pluſieurs Artiſtes qui travaillent chacun à leur fantaiſie : ils cherchent une nouvelle matiere ; c'eſt pourquoi auſſi ils trouvent un nouveau rien recemment inventé, parce qu'ils interpretent les écrits des Philoſophes ſelon le ſens litteral, & ne regardent pas la poſſibilité de la nature. Mais ces ſortes de gens ſont compagnons de ceux dont nous avons parlé en nôtre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiſte, leſquels retournerent en leurs maiſons ſans avoir rien conclu : ils cherchent la fin de l'œuvre, non-ſeulement ſans aucun inſtrument moyen, mais encore ſans aucun principe. Et cela vient de ce qu'ils s'efforcent de parvenir à cet Art, ſans en avoir appris les veritables fondemens, ou par la meditation des ouvrages de la nature, ou par la lecture des Livres des Philoſophes, & qu'ils s'amuſent aux Receptes ſophiſtiques de quelques coureurs, (quoiqu'à preſent les Livres des Philoſophes ont pû être alterez & corrompus en pluſieurs endroits, par les envieux qui ont ajoûté ou

diminué, ſelon leur caprice & à leur fantaiſie.) Et aprés comme ils ne réuſſiſſent pas, ils ont recours aux Sophiſtications, & font une infinité de vaines épreuves, en blanchiſſant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'or: ce que nous avons ſoûtenu ne ſe pouvoir faire dans nôtre Preface des douze Traitez. Nous ne voulons pas nier, mais au contraire nous croyons, qu'il eſt abſolument neceſſaire d'extraire l'ame métallique, non pas pour l'employer aux operations ſophiſtiques, mais à l'œuvre des Philoſophes: laquelle ame ayant été extraite, & étant bien purgée, doit être derechef jointe à ſon corps, afin qu'il ſe faſſe une veritable reſurrection du corps glorifié. Nous ne nous ſommes jamais propoſez de pouvoir multiplier le froment, ſans un grain de froment: mais ſaches auſſi qu'il eſt trés-faux que cette ame extraite puiſſe teindre quelqu'autre métal par un moyen ſophiſtique; & tous ceux qui font gloire de ce travail, ſont des fauſſaires & des menteurs. Mais nous parlerons plus amplement de ces operations dans nôtre troiſiéme Traité du Sel, veu que ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur ce ſujet.

CHAPITRE VII.

Du Soufre.

C'EST avec raiſon que les Philoſophes ont attribué le premier degré d'honneur au Soufre, comme à celui qui eſt le plus digne des trois Principes, en la preparation duquel toute la ſcience eſt cachée. Il y a trois ſortes de Soufres, qu'il faut choiſir parmi toutes autres choſes. Le premier eſt un Soufre teignant ou colorant : le ſecond, un Soufre congelant le Mercure ; & le troiſieme, un Soufre eſſentiel qui amene à maturité, duquel à la verité nous devions ſerieuſement traiter. Mais parce que nous avons déja fini l'un des Principes par un Dialogue, nous ſommes encore obligez de terminer les autres en la même forme, pour ne ſembler pas faire injure plûtôt à l'un qu'à l'autre.

Le Soufre eſt le plus meur des trois Principes, & le Mercure ne ſe ſauroit congeler que par le Soufre : de maniere que toute nôtre operation en cet Art ne

doit être autre que d'apprendre à tirer le Soufre du corps des métaux, par le moyens duquel nôtre argent-vif ſe congele en or & en argent dans les entrailles de la terre. Dans cet œuvre ce Soufre nous ſert de mâle ; c'eſt la raiſon pour laquelle il paſſe pour le plus noble, & le Mercure lui tient lieu de femelle. De la compoſition & de l'action de ces deux, ſont engendrez les mercures des Philoſophes,

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiſte, l'aſſemblée que firent les Alchymiſtes, pour conſulter entr'eux de quelle matiere & en quelle façon il falloit faire la Pierre des Philoſophes. Nous avons auſſi dit comme ils furent ſurpris d'un grand orage, qui les contraignit de ſe ſéparer ſans avoir rien conclu; & comme ils ſe diſperſerent preſque par-tout l'Univers. Car cette grande tempête & ce vent impetueux ſoufflaſt fortement à la tête de quelques-uns d'entr'eux, & les éloigna tellement les uns des autres, que depuis ce tems là ils n'ont pû ſe raſſembler : d'où il eſt arrivé qu'un chacun d'eux s'imagine encore divers chimeres, & veut faire la Pierre ſuivant ſon caprice & à ſa fantaiſie. Mais entre

tous ceux de cette Congregation, laquelle étoit composée de toutes sortes de gens de diverses nations & de differentes conditions, il y eut encore un Alchymiste, duquel nous allons parler dans ce Traité.

C'étoit un bon homme d'ailleurs, mais qui ne pouvoit rien conclure. Il etoit du nombre de ceux qui se proposent de trouver fortuitement la Pierre Philosophale: il étoit aussi compagnon de ce Philosophe qui avoit eu dispute avec Mercure. Celui ci parloit de cette sorte: si j'avois eu le bonheur de m'entretenir avec le Mercure, je l'aurois pressé en peu de paroles, & lui aurois tiré tous ses secrets les plus cachez. Mon camarade fut un grand fol (disoit-il) de n'avoir pas sçû proceder avec lui. Quant à moi, le Mercure ne m'a jamais plû, & ne croi pas même qu'il contienne rien de bon: mais j'approuve fort le Soufre, parce que dans nôtre assemblée nous en disputâmes trés-bien; & je croi que si la tempête ne nous eût détourné & n'eût point rompu nôtre conversation, nous eussions enfin conclu que c'étoit la premiere matiere, parce que je n'ai pas coûtume de concevoir de petites choses, & que ma tête n'est remplie que de profondes imaginations. Et il se confirma

tellement dans cette opinion, qu'il prit resolution de travailler sur le Soufre. Il commença donc à le distiller, le sublimer, le calciner, le fixer, & en extraire l'huile par la campane: tantôt il le prit tout seul, tantôt il le mêla avec des crystaux, tantôt avec des coquilles d'œufs; & en fit plusieurs autres épreuves: & aprés avoir employé beaucoup de tems & de dépenses, sans avoir jamais pû rien trouver qui répondît à son attente, le pauvre miserable s'attrista fort, & passa plusieurs nuits sans dormir. Quelquefois il sortoit seul hors la Ville, afin de pouvoir plus commodement songer, & s'imaginer quelque matiere asseurée pour faire réüssir son travail. Un jour qu'il se promenoit, & qu'il étoit tellement enseveli dans ses profondes speculations, qu'il en étoit presque en extase, il arriva jusqu'à une certaine forêt trés-verte & trés-abondante en toutes choses, dans laquelle il y avoit des Minieres minerales & métalliques, & une grande quantité d'oiseaux & animaux de toutes sortes: les arbres, les herbes & les fruits y étoient en abondance: il y avoit plusieurs acqueducs, car on ne pouvoit avoir de l'eau en ces lieux, si elle n'y étoit conduite de diffe-

rens endroits, par l'adresse de plusieurs Artistes, au moyen de plusieurs instrumens & divers canaux. La meilleure, la principale & la plus claire, étoit celle qu'on tiroit des rayons de la Lune; & cette excellente eau étoit reservée pour la Nymphe de cette Forêt. On voyoit en ce même lieu des moutons & des taureaux qui paissoient. Il y avoit aussi deux jeunes Pasteurs, que l'Alchymiste interrogea en cette maniere: A qui appartient (dit-il) cette Forêt? C'est le Jardin & la Forêt de nôtre Nymphe Venus, répondirent-ils. Ce lieu étoit fort agreable à l'Alchymiste; il s'y promenoit çà & là; mais il songeoit toûjours à son Soufre. Enfin s'étant lassé à force de promenades, ce miserable s'assit sous un arbre, à côté du Canal: là il commença à se lamenter amerement, & à déplorer le tems, la peine, & les grandes dépenses qu'il avoit follement employées, sans aucun fruit (car il n'étoit pas méchant autrement, & il ne faisoit tort qu'à soi-même.) Il parla de cette sorte: Que veux dire cela? Tous les Philosophes disent que c'est une chose commune, vile & facile: & moi qui suis homme docte, je ne puis comprendre quelle est cette miserable Pierre. Et se plaignant ainsi,

ainſi, il commença à injurier le Soufre, à cauſe qu'il lui avoit fait en vain dépenſer tant de biens, conſommer tant de tems, & employer tant de peine. Le Soufre étoit bien auſſi en cette Forêt, mais l'Alchymiſte ne le ſavoit pas. Tandis qu'il ſe lamentoit, il entendit comme la voix d'un vieillard, qui lui dit : Mon ami, pourquoi maudis-tu le Soufre ? L'Alchymiſte regardant de toutes parts autour de lui, & ne voyant perſonne, il fut épouvanté. Cette voix lui dit derechef : Mon ami, pourquoi t'attriſtes-tu? L'Alchymiſte reprenant ſon courage : Tout ainſi, Monſieur (dit-il) que celui qui a faim ne ſonge qu'au pain ; de même je n'ai autre penſée qu'à la Pierre des Philoſophes.

La Voix. Et pourquoi maudis-tu tant le Soufre ?

L'Alchymiſte. Seigneur, j'ai crû que c'étoit la premiere matiere de la Pierre Philoſophale ; c'eſt la raiſon pour laquelle j'ai travaillé ſur lui pendant pluſieurs années : j'y ai beaucoup dépenſé, & je n'ay pû trouver cette Pierre.

La Voix. Mon ami, j'ai bien connu que le Soufre eſt le vrai & principal ſujet de la Pierre des Philoſophes : mais pour

toi, je ne te connois point, & ne puis rien comprendre à ton travail ni à ton deſſein. Tu as tort de maudire le Soufre, parce qu'étant empriſonné, il ne peut pas être favorable à toutes ſortes de gens, veu qu'il eſt dans une priſon trés-obſcure les pieds liez; & qu'il ne ſort que là où ſes Gardes le veulent porter.

L'Alchymiſte. Et pourquoi eſt il empriſonné?

La Voix. Parce qu'il vouloit obéïr à tous les Alchymiſtes, & faire tout ce qu'ils vouloient contre la volonté de ſa mere, qui lui avoit commandé de n'obéïr ſeulement qu'à ceux qui la connoiſſoient: c'eſt pourquoi elle le fit mettre en priſon, & commanda qu'on lui liât les pieds, & lui ordonna des gardes, afin qu'il ne pût aller en aucune part ſans leur ſçû & leur volonté.

L'Alchymiſte. O miſerable! C'eſt ce qui eſt cauſe qu'il n'a pû me ſecourir: vrayement ſa mere lui fait grand tort. Mais quand ſortira-t-il de ces priſons?

La Voix. Mon ami, le Soufre des Philoſophes n'en peut ſortir qu'avec un trés-long-tems, & avec de trés-grands labeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, qui ſont ceux qui le gardent?

La Voix. Mon ami, ſes Gardes ſont de même genre que lui, mais ce ſont des tyrans.

L'Alchymiſte. Mais vous, qui êtes-vous ? & comment vous appellez vous ?

LA VOIX. *Je ſuis le Juge & le Geollier de ces priſons ; & mon nom eſt Saturne.*

L'Alchymiſte. Le Soufre eſt donc détenu en vos priſons ?

La Voix. Le Soufre eſt veritablement détenu dans mes priſons, mais il a d'autres gardes.

L'Alchymiſte. Et que fait-il dans les priſons ?

La Voix. Il fait tout ce que ſes gardes veulent.

L'Alchymiſte. Mais que fait-il faire ?

La Voix. C'eſt un artiſan qui fait mille œuvres differentes ; c'eſt le cœur de toutes choſes : il fait ameliorer les Métaux, corriger les Minieres ; il donne l'entendement aux animaux ; il fait produire toutes ſortes de fleurs aux herbes & aux arbres ; il domine ſur toutes ces choſes : c'eſt lui qui corrompt l'air, & qui puis aprés le purifie : c'eſt l'Auteur de toutes les odeurs du monde, & le Peintre de toutes les couleurs.

L'Alchymiſte. De quelle matiere fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes lui fourniſſent les vaſes & la matiere : le Soufre le digere ; & ſelon la diverſité de la digeſtion qu'il en fait, & eu égard au poids, il en produit diverſes fleurs, & pluſieurs odeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il vieux ?

La Voix. Mon ami, ſache que le Soufre eſt la vertu de chaque choſe : c'eſt le puiſné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne ; c'eſt un enfant obéïſſant.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment le connoît-on ?

La Voix. Par des manieres admirables ; mais il ſe fait connoître és animaux par leur raiſon vitale, és metaux par leur couleur, és vegetaux par leur odeur : ſans lui ſa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiſte. Eſt-il ſeul héritier, ou s'il a des freres ?

La Voix. Mon ami, ſa mere a ſeulement un fils de cette nature, ſes autres freres ſont aſſociez des méchans : il a une ſœur qu'il aime, & de laquelle il eſt aimé reciproquement ; car elle lui eſt comme ſa mere.

L'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il partout, & en tous lieux d'une même forme ?

La Voix. Quant à ſa nature, elle eſt toûjours une, & d'une même forme ; mais il ſe diverſifie dans les priſons : toutefois ſon cœur eſt toûjours pur, mais ſes habits ſont maculez.

L'Alchymiſte. Seigneur, a-t-il été quelquefois libre ?

La Voix. Oüi certes, il a été trés-libre, principalement du vivant de ces hommes ſages, qui avoient une grande amitié avec ſa mere.

L'Alchymiſte Et qui ont été ceux-là ?

La Voix. Il y en a une infinité. Hermés qui étoit une même choſe avec ſa mere, a été de ce nombre. Aprés lui ont été pluſieurs Rois, Princes, & beaucoup d'autres ſages, tels qu'étoient en ces tems-là Ariſtote, Avicenne, & autres, leſquels ont delivré le Soufre : car tous ceux-là ont ſçû délier les liens qui tenoient le Soufre garotté.

L'Alchymiſte. Seigneur, que leur a-t-il donné pour l'avoir mis en liberté ?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes. Car quand quelqu'un le fait diſſoudre & delivrer de priſon, il ſubjugue ſes Gardes (qui maintenant le gouvernent en

ſon Royaume,) il les lie, & les livre & aſſujettit à celui qui l'a délivré, & lui donne auſſi leurs Royaumes en poſſeſſion. Mais ce qui eſt de plus grand, c'eſt qu'en ſon Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde : quiconque regarde en ce Miroir, il peut voir & apprendre les trois parties de la ſapience de tout le monde ; & de cette maniere il deviendra tres-ſavant en ces trois regnes, comme ont été Ariſtote, Avicenne, & pluſieurs autres, leſquels, auſſi-bien que leurs prédéceſſeurs, ont veu dans ce Miroir comment le monde a été créé. Par ſon moyen ils ont appris les influences des corps celeſtes ſur les inferieurs, & de quelle façon la nature compoſe les choſes par le poids du feu : ils ont appris encore le mouvement du Soleil & de la Lune ; mais principalement ce mouvement univerſel, par lequel ſa mere eſt gouvernée. C'eſt par lui qu'ils ont connu les degrez de chaleur, de froideur, d'humidité & de ſéchereſſe, & les vertus des herbes de toute autre choſe: à raiſon dequoi ils ſont devenus trés bons Medecins. Et certainement un Medecin ne peut pas être habile & ſolide en ſon Art, s'il n'a appris, non pas des Livres de Galien ou d'Avi-

enne, mais de la fontaine de la nature, connoître la raison pour laquelle cette herbe est telle ou telle, pourquoi elle est haude, ou séche, ou humide en tel degré : & c'est de-là que ces Anciens ont tiré leur connoissance. Ils ont diligemment considéré toutes ces choses, & les ont laissé par écrit à leurs successeurs, afin d'attirer les hommes à de plus hautes meditations, & leur apprendre a delivrer le Soufre, & dissoudre ses liens. Mais les hommes de ce siecle ont pris leurs écrits pour un fondement final, & ne veulent pas porter leur recherche plus outre ; ils se contentent de savoir dire qu'Aristote ou Galien l'ont ainsi écrit.

L'Alchymiste. Et que dites-vous, Seigneur ! peut-on connoître une herbe sans herbier ?

La Voix. Les anciens Philosophes ont puisé toutes leurs Receptes de la fontaine même de la nature.

L'Alchymiste. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Saches que toutes les choses qui sont dans la terre & sur la terre, sont engendrées & produites par les trois Principes, mais quelquefois par deux, auſquels toutefois le troisiéme est adhe-

rant. Celui donc qui connoîtra les trois Principes & leurs poids, de même que la nature les a conjoints, il pourra facilement connoître selon le plus ou le moins de leur onction, les degrez du feu dans chaque sujet, & s'il a été bien, ou mal, ou mediocrement cuit : car ceux qui connoissent les trois Principes, connoissent aussi tous les Vegetaux.

L'Alchymiste. Et comment cela?

La Voix. Par la vûë, par le goût, & par l'odorat; car dans ces trois sens sont terminez les trois Principes des choses, & le degré de leur decoction.

L'Alchymiste. Seigneur, ils disent que le Soufre est une Medecine.

La Voix. Il est la Medecine & le Medecin lui-même, & il donne pour reconnoissance son sang, qui est une Medecine à celui qui le delivre de prison.

L'Alchymiste. Seigneur, combien peut vivre celui qui possede cette Medecine universelle?

La Voix. Jusqu'au terme de la mort: toutefois il en faut user sagement, car plusieurs Savans sont morts avant le terme de leur vie, par l'usage de cette Medecine.

L'Alchymiste. Que dites-vous, Monseigneur?

ſeigneur, eſt-ce un venin?

La Voix. Ne ſavez vous pas qu'une grande flâme de feu en conſume une petite? Pluſieurs de ces Philoſophes ayant appris cet Art, au moyen des enſeignemens qui leur avoient été donnez par les autres, n'ont pas d'eux-mêmes recherché ſi profondément la vertu de cette Medecine; ils ont crû que plus cette Medecine étoit puiſſante & ſubtile, elle étoit auſſi plus propre pour donner la ſanté: que ſi un grain de cette Medecine pénétre une grande quantité de métal, à plus forte raiſon s'inſinuë-elle dans toutes les parties du corps humain.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment donc en doit-on uſer?

La Voix. Plus elle eſt ſubtile, moins il en faut prendre, de crainte qu'elle n'éteigne la chaleur naturelle: il en faut uſer ſi diſcretement, qu'elle nourriſſe & corrobore nôtre chaleur, & non pas qu'elle la ſurmonte.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ſai bien faire cette Medecine?

La Voix. Tu es bienheureux, ſi tu la ſais faire; car le ſang du Soufre eſt cette intrinſéque vertu & ſiccité qui convertit & congele l'argent-vif & tous les autres

métaux en or pur, & qui donne la santé au corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, je sai faire l'huile de Soufre, qui se prepare avec des cristaux calcinez : j'en sai encore sublimer une autre par la campane ?

La Voix. Vrayement tu es aussi un des Philosophes de cette belle Assemblée : car tu interpretes trés-bien mes paroles, de même (si je ne me trompe) que celles de tous le Philosophes.

L'Alchymiste. Seigneur, cette huile n'est-ce pas le sang du Soufre ?

La Voix. O mon ami ! il n'y a que ceux qui savent delivrer le Soufre de ses prisons, qui peuvent tirer le sang du Soûfre.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre peut-il quelque chose és metaux ?

La Voix. Je t'ai dit qu'il sait tout faire : toutefois il a encore plus de pouvoir sur les metaux, que sur toute autre chose : mais à cause que ses gardes savent qu'il en peut aisement sortir, ils le gardent étroitement en de trés fortes prisons, de maniere qu'il ne peut respirer ; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais du Roy.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre

eſt il de la ſorte étroitement empriſonné dans tous les métaux ?

La Voix. Il eſt empriſonné dans tous les métaux, mais d'une differente maniere : il n'eſt pas ſi étroitement renfermé dans les uns que dans les autres.

L'Alchymiſte. Seigneur, & pourquoi eſt il retenu dans les métaux avec tant de tyrannie ?

La Voix. Parce que s'il étoit parvenu à ſon Palais Royal, il ne craindroit plus ſes gardes : car pour lors il pourroit regarder par les fenêtres avec liberté, & ſe faire voir à tous, parce qu'il ſeroit dans ſon propre regne, quoiqu'il n'y fût pas encore dans l'état le plus puiſſant, auquel il deſire arriver.

L'Alchymiſte. Seigneur, que mange-t-il ?

La Voix. Le vent eſt ſa viande, lorſqu'il eſt libre ; il mange du vent cuit ; & lorſqu'il eſt en priſon, il eſt contraint d'en manger du crud.

L'Alchymiſte. Seigneur, pourroit-on reconcilier l'inimitié qui eſt entre lui & ſes gardes ?

La Voix. Oüi, ſi quelqu'un étoit aſſez prudent pour cet effet.

L'Alchymiſte. Pourquoi ne leur par-

le-t-il point d'accord ?

La Voix. Il ne le sauroit faire de lui-même, car incontinent il entre en colere & en furie contr'eux.

L'Alchymiste. Que n'interpose-t-il donc un tiers pour moyenner une paix ?

La Voix. Celui qui pourroit faire cette paix entr'eux, seroit à la verité le plus heureux de tous les hommes, & digne d'une éternelle memoire : mais cela ne peut arriver que par le moyen d'un homme trés-sage, qui auroit intelligence avec la mere du Soufre, & traiteroit avec elle. Car s'ils étoient une fois amis, l'un n'empêcheroit point l'autre ; mais leurs forces étant unies ensemble, ils produiroient des choses immortelles. Certainement celui qui feroit cette reconciliation, seroit recommandable à toute la posterité, & son nom devroit être consacré à l'éternité.

L'Alchymiste. Seigneur, je terminerai bien les differends qu'ils ont entr'eux, & je delivrerai bien le Soufre hors de sa prison : car d'ailleurs, je suis homme trés docte & trés-sage ; je suis encore bon praticien, principalement lorsqu'il est question de traiter quelque accord.

La Voix. Mon ami, je voi bien que

tu es assez grand, & que tu as une grande tête; mais je ne sai pas si tu pourras faire ce que tu dis.

L'Alchymiste. Seigneur, peut être ignorez-vous le savoir des Alchymistes; ils sont toûjours victorieux en matiere d'accommodemens; & en verité je ne tiens pas la derniere place parmi eux, pourveu que les ennemis du Soufre veüillent m'entendre pour moyenner cette paix: asseurez-vous que s'ils traitent, ils perdront leur cause. Seigneur, croyez-moi, les Alchymistes savent faire des accords. Le Soufre sera bien-tôt delivré de sa prison, si ses ennemis veulent seulement traiter avec moi.

La Voix. Vôtre esprit me plaît, & j'apprens que vous êtes homme de reputation.

L'Alchymiste. Seigneur, dites-moi encore, si cela est le vrai Soufre des Philosophes.

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez est bien du Soufre; mais c'est à vous à savoir, si c'est le Soufre des Philosophes, car je vous en ai assez parlé.

L'Alchymiste. Seigneur, si je trouvois ses prisons, le pourrois-je faire sortir?

La Voix. Si vous le ſavez, vous le pourrez facilement faire; car il eſt plus aiſé de le delivrer, que de le trouver.

L'Alchymiſte. Seigneur, je vous prie, dites-moi encore, ſi je le trouvois en pourrois-je faire la Pierre des Philoſophes?

La Voix. O mon ami! ce n'eſt pas à moi à le deviner; mais penſez-y vous-même: je vous dirai neanmoins que ſi vous connoiſſez ſa mere, & que vous la ſuiviez, aprés avoir delivré le Soufre, incontinent la Pierre ſe fera.

L'Alchym.ſte. Seigneur, dans quel ſujet ſe trouve ce Soufre?

La Voix. Saches pour certain que ce Soufre eſt doüé d'une grande vertu; ſa miniere ſont toutes les choſes du monde; car il ſe trouve dans les métaux, dans les herbes, les arbres, les animaux, les pierres, les minieres, &c.

L'Alchymiſte. Et qui diable le pourra trouver, étant caché entre tant de choſes & tant de divers ſujets? Dites-moi, quelle eſt la matiere de laquelle les Philoſophes extraïent leur Soufre?

La Voix, Mon ami, vous en voulez trop ſavoir: toutefois pour vous contenter, ſachez que le Soufre eſt par-tout,

& en tout sujet. Il a neanmoins certains Palais où il a accoûtumé de donner audience aux Philosophes : mais les Philosophes l'adorent, quand il nage dans la propre mer, & qu'il jouë avec Vulcain ; & ils s'approchent de lui, lorsqu'ils le voyent vêtu d'un trés-cherif habit, pour n'être point connu.

L'Alchymiste. Seigneur, ce n'est point à moi de le chercher en la mer, veu qu'il est caché ici plus prochainement ?

La Voix. Je t'ai dit que ses gardes l'ont mis en des prisons trés-obscures, afin que tu ne le puisse voir ; car il est en un seul sujet : mais si tu ne l'as pas trouvé dans ta maison, à grand'peine le trouveras-tu dans les forêts : neanmoins afin que tu ne perde pas l'esperance dans la recherche que tu en fais, je te jure saintement, qu'il est trés-parfait en l'or & en l'argent ; mais qu'il est trés-facile en l'argent-vif.

L'Alchymiste. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la Pierre Philosophale ?

La Voix. Voilà un bon souhait, le Soufre voudroit bien aussi être delivré. Et ainsi Saturne s'en alla. L'Alchymiste déja lassé fut surpris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision lui appa-

rur. Il vid en cette Forêt une fontaine pleine d'eau, autour de laquelle le Sel & le Soufre se promenoient, contestant l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils commencereut à se battre. Le Sel porta un coup incurable au Soufre, & au lieu de sang, il sortit de cette blessure une eau blanche comme du lait, laquelle s'accrut en un grand fleuve. On vid sortir pour lors de cette Forêt Diane Vierge trés belle, qui commença à se laver dans ce fleuve. Un Prince qui étoit un homme trés-fort, & plus grand que tous ses serviteurs, passant en cet endroit, la vid, & admira sa beauté : & à cause qu'elle étoit de même nature que lui, il fut épris de son amour ; de même qu'elle en le voyant brûla reciproquement d'amour pour lui : c'est pourquoi tombant comme en défaillance, elle se noya. Ce que le Prince appercevant, il commanda à ses serviteurs de l'aller secourir ; mais ils apprehenderent tous d'approcher de ce fleuve. Ce Prince addressant ses paroles à eux, leur dit : pourquoi ne secourez-vous pas cette Vierge Diane ? Ils lui répondirent : Seigneur, il est vrai que ce fleuve est petit, & comme desséché, mais il est trés dangereux ; car une fois nous le vou-

lûmes traverſer à vôtre déçû, & à grand'-peine pûmes nous éviter la mort éternelle : nous ſavons encore que quelques uns de nos prédéceſſeurs ont péri en cet endroit, Pour lors ce Prince ayant quitté ſon gros manteau, tout armé comme il étoit, ſe jetta dans le fleuve pour ſecourir la trés-belle Diane : il lui tendit la main, qu'elle prit ; & ſe voulant ſauver par ce moyen, elle attira le Prince avec elle : de maniere qu'ils ſe noyerent tous deux.

Peu de tems aprés leurs ames ſortirent du fleuve, voltigerent autour, & ſe réjoüirent, diſans : *Cette ſubmerſion nous a été favorable, car ſans elle nous n'euſſions pû ſortir de nos corps infects.* L'Alchymiſte interrogea ces ames, & leur demanda : retournerez-vous encore quelque jour dans vos corps ? Les ames lui répondirent, oüi : mais non pas dans des corps ſi ſoüillez ; ce ſera quand ils ſeront purifiez, & lorſque ce fleuve ſera deſſéché par la chaleur du Soleil, & que cette Province auſſi aura été bien ſouvent examinée par l'air.

L'Alchymiſte. Et que ferez-vous cependant ?

Les Ames. Nous ne ceſſerons de vol-

tiger sur le fleuve, jusqu'à ce que ces nuages & tempêtes cessent. Cependant l'Alchymiste s'étant encore endormi, fit un agreable songe de son Soufre : il lui sembla voir arriver en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du Soufre ; & ayant trouvé en la fontaine le cadavre ou corps mort du Soufre que le Sel avoit tué, ils le partagerent entr'eux : ce que nôtre Alchymiste voyant, il en prit aussi sa part ; & ainsi chacun retourna en sa maison. Ils commencerent dès lors à travailler sur ce Soufre, & n'ont point cessé jusqu'à present. Saturne vint à la rencontre de cet Alchymiste, & lui demanda : Et bien, mon ami, comment vont tes affaires ?

L'Alchymiste. O Seigneur ! j'ai veu une infinité de choses admirables, à peine ma femme les croira-elles : j'ai maintenant trouvé le Soufre : je vous prie, Monseigneur, aidés-moi, & nous ferons cette Pierre.

Saturne. Mon ami, je t'aiderai trés-volontiers : prepare-moi donc l'argent-vif & le Soufre, & donne-moi un vaisseau de verre.

L'Alchymiste. Seigneur, n'ayez rien à démêler avec le Mercure, car c'est un

fripon qui s'eſt mocqué de mon compagnon, & de pluſieurs autres qui ont travaillé ſur lui.

Saturne. Sache que les Philoſophes n'ont jamais rien fait ſans l'argent-vif, au regne duquel le Soufre eſt déja Roi: ni moi pareillement je ne ſaurois rien faire ſans lui.

L'Alchymiſte. Seigneur, faiſons la Pierre du Soufre ſeul.

Saturne. Je le veux bien, mon ami; mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le Soufre que l'Alchymiſte avoit trouvé, & firent tout ſuivant la volonté de l'Alchymiſte: ils commencerent à travailler ſur ce Soufre, le traiterent en mille façons differentes, & le mirent en des admirables fourneaux, que l'Alchymiſte avoit en grand nombre: mais pour fin de leurs labeurs ils n'ont eu que de petites allumettes ſoufrées que les vieilles vendent publiquement pour allumer du feu. Ils recommencerent de nouveau à ſublimer le Soufre, & à le calciner au gré de l'Alchymiſte; mais quelque choſe qu'ils ayent fait, il leur eſt toûjours arrivé à la fin de leur travail, comme auparavant: car tout ce que l'Alchymiſte voulut faire de ce Soufre, ne ſe tourna encore

qu'en allumettes. Il dit à Saturne : Seigneur, je voi bien que pour vouloir suivre ma fantaisie, nous ne ferons jamais rien qui vaille : c'est pourquoi je vous prie de travailler tout seul à vôtre volonté, & comme vous le savez. Alors Saturne lui dit : regarde moi donc faire, & apprens. Il prit deux argens-vifs de diverse substance, mais d'une même racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les Soufres des Soufres : puis mêla le fixe avec le volatil ; & aprés en avoir fait une composition, il les mit en un vaisseau propre ; & de crainte que le Soufre ne s'enfuit, il lui donna un garde, puis aprés il le mit ainsi dans le bain d'un feu trés-lent, comme la matiere le requeroit, & acheva trés-bien son ouvrage. Ils firent donc la Pierre des Philosophes, parce que d'une bonne matiere, il en vient une bonne chose.

Je vous laisse à penser si nôtre Alchymiste fut bien aise, puisque (pour vous achever) il prit la Pierre avec le verre ; & admirant la couleur qui étoit rouge comme du sang, ravi d'une extrême joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant, le vaisseau où la Pierre étoit tomba à terre, & se cassa ; & en même-

rems Saturne disparut. L'Alchymiste étant reveillé, ne trouva rien entre ses mains que les allumettes qu'il avoit faites de son Soufre, car la Pierre s'envola, & vole encore aujourd'hui ; à raison dequoi on l'appelle volatile : de maniere que le pauvre Alchymiste n'a apprit par sa vision qu'à faire des allumettes soufrées ; & voulant acquerir la Pierre des Philosophes, il a si bien operé, qu'à la fin il y acquit une Pierre dans les reins, pour laquelle guérir il voulu devenir Medecin: & aprés s'être désisté de rechercher la Pierre, il passa enfin sa vie comme tous les autres Chymistes ont accoûtumé de faire, dont la plûpart deviennent Medecins ou Smegmatistes ; c'est à dire, Savonniers. Et c'est ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui entreprennent de travailler en cet Art sans aucun fondement, sur ce qu'ils en ont ouï dire, ou qu'ils en ont appris fortuitement par des Receptes qui leur en ont été données, & par des raisonnemens dialectiques

Il y en a quelques autres qui n'ayant pas réüssi dans leurs operations, disent: *Nous sommes sages, & nous avons appris que chaque chose se multiplie par le moyen de sa semence* : *s'il y avoit quelque*

verité en cette Science, nous en fussions plûtôt venus à bout que tous autres. Et ainsi pour cacher leur honte, & pour ne point passer pour des gens indignes & opiniâtres comme ils sont, ils la blâment : que s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils s'étoient proposé, & qu'ils ont tant desiré, ce n'est pas que la science ne soit veritable, mais c'est qu'ils ont, comme les autres, la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un si haut mystere. Cette science n'est pas propre à ces sortes de gens, & elle leur fait toûjours voir qu'ils ne sont qu'au commencement, lorsqu'ils croyent être à la fin.

Quant à nous, nous confessons que cet Art n'est rien du tout a l'égard de ceux qui en sont indignes, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout : mais nous asseurons aux Amateurs de la vertu, aux vrais Inquisiteurs, & à tous les Enfans de la Science, que la transmutation métallique est une chose vraye & trés-vraye, comme nous l'avons fait voir par experience à diverses personnes de haute & basse condition, & qui meritoient bien voir par effet la preuve de cette verité. Ce n'est pas que nous ayons fait cette

Medecine de nous-mêmes ; mais c'eſt un intime ami qui nous l'a donnée : elle eſt neanmoins trés vraye. Nous avons ſuffiſamment inſtruit les Inquiſiteurs de cette Science pour en faire la recherche : que ſi nos écrits ne leur plaiſent pas, qu'ils ayent recours à ceux des autres Auteurs, qu'ils trouveront moins ſolides : que ce ſoit toutefois avec cette précaution ; qu'ils conſiderent ſi ce qu'ils liront, eſt poſſible à la nature ou non, afin qu'ils n'entreprennent rien qui ſoit contre le pouvoir de la nature : car s'ils penſent faire autre choſe, ils s'y trouveront trompez. S il étoit écrit dans les cayers des Philoſophes, que le feu ne brûle point, il n'y faudroit pas ajoûter foi ; car c'eſt une ohoſe qui eſt contre nature : au contraire, ſi l'on trouvoit écrit que le feu échauffe & qu'il deſſéche, il le faut croire, parce que cela ſe fait naturellement, & la nature s'accorde toûjours bien avec un bon jugement : il n'y a rien de difficile dans la nature, & toute verité eſt ſimple. Qu'ils apprennent auſſi à connoître quelles choſes en la nature ont plus de conformité, & plus de proximité enſemble : ce qu'ils pourront plus alſement apprendre par nos écrits, que par aucuns au-

tres: pour le moins telle eſt nôtre croyance : car nous eſtimons en avoir aſſez dit, juſqu'à ce qu'il en vienne peut-être un autre aprés nous, qui écrive entierement la maniere de faire cette Pierre, comme s'il vouloit enſeigner à faire un fromage avec la crême du lait : ce qui ne nous eſt pas permis de faire.

Mais afin que nous n'écrivions pas ſeulement pour ceux qui commencent, que nous diſions quelque choſe en vôtre faveur, vous qui avez déja eſſuyé tant de peines & de travaux : avez vous veu cette région, en laquelle le mari a épouſé ſa femme, & dont les nôces furent faites en la maiſon de la Nature ? Avez-vous entendu comme le vulgaire a auſſi-bien veu ce Soufre que vous-mêmes, qui avez pris tant de ſoins à le chercher ? Si vous voulez donc que les vieilles femmes mêmes exercent vôtre Philoſophie, montrez la dealbation de ces Soufres, & dites ouvertement au commun peuple : Venez, & voyez, l'eau eſt déja divilée, & le Soufre en eſt ſorti; il retournera blanc, & coagulera les eaux.

Brûlez donc le Soufre tiré du Soufre incombuſtible ; lavez le, blanchiſſez-le, & le rubifiez, juſqu'à ce que le Soufre ſoit

soit fait Mercure, & que le Mercure soit fait Soufre : puis aprés enrichissez-le avec l'ame de l'or. Car si du Soufre, vous n'en tirez le Soufre par sublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encore trouvé cette eau qui est la quinte-essence distillée & créée du Soufre & du Mercure. Celui-là ne montera point, qui n'a pas décendu. Plusieurs perdent en la préparation ce qui est de plus remarquable en cet Art : car nôtre Mercure s'aiguise par le Soufre, autrement il ne nous serviroit de rien. Le Prince est miserable sans son peuple, aussi bien que l'Alchymiste sans le Soufre & le Mercure. J'ai dit, si vous m'avez entendu.

L'Alchymiste étant de retour à son logis, déplioit la Pierre qu'il avoit perduë, & s'attristoit particulierement de n'avoit pas demandé à Saturne quel étoit ce Sel qui lui avoit apparu dans son songe, veu qu'il y a tant de sortes de Sels ; puis il dit ce reste à sa femme.

Conclusion.

TOUT Inquisiteur de cet Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la création des quatre élemens, leurs operations, leurs vertus. & leurs actions : car s'il ignore leur origine & leur nature, il ne parviendra jamais à la connoissance des principes, & ne connoîtra point la vraye matiere de la Pierre : moins encore pourra il arriver à une bonne fin, parce que toute fin est déterminée par son principe. Quiconque connoît bien ce qu'il commence, connoîtra bien aussi ce qu'il achevera. L'origine des élemens est le Chaos duquel Dieu, Auteur de toutes choses, a créé & séparé les élemens : ce qui n'appartient qu'à lui seul. Des élemens la nature a produit les principes des choses : ce qui n'appartient qu'à la nature seule, par le vouloir de Dieu. Des principes la nature a puis aprés produit les minieres, & toutes les autres choses. Et enfin de ces mêmes

principes l'Artiſte en imitant la nature, peut faire beaucoup de choſes merveilleuſes : car de ces Principes, qui ſont le Sel, le Soufre & le Mercure, la nature produit les minieres, les métaux, & toutes ſortes de choſes ; & ce n'eſt pas ſimplement & immediatement des élemens qu'elle produit les métaux, mais c'eſt par les principes, qui lui ſervent de moyen & de milieu entre les élemens & les métaux.

Si donc la nature ne peut rien produire des quatre élemens ſans les trois principes, beaucoup moins l'Art le pourra il faire. Et ce n'eſt pas ſeulement en cet exemple qu'il faut garder une moyenne diſpoſition, mais encore dans tous les procedez naturels. C'eſt pourquoi nous avons dans ce Traité aſſez amplement décrit la nature des élemens, leurs actions & leurs operations, comme auſſi l'origine des principes ; & nous en avons parlé plus clairement qu'aucun des Philoſophes qui nous ont précédé, afin que le bon Inquiſiteur de cette Science puiſſe facilement conſiderer en quel degré la Pierre eſt diſtante des métaux, & les métaux des élemens : car il y a bien de la difference entre l'or & l'eau ; mais elle eſt moindre

entre l'eau & le mercure. Elle eſt encore plus petite entre l'or & le mercure, parce que la maiſon de l'or, c'eſt le mercure; & la maiſon du mercure, c'eſt l'eau. Mais le Soufre eſt celui qui coagule le mercure. Que ſi la preparation de ce Soufre eſt trés-difficile, l'invention l'eſt encore davantage, puiſque tout le ſecret de cet Art conſiſte au Soufre des Philoſophes, qui eſt auſſi contenu és entrailles du mercure. Nous donnerons quelque jour dans nôtre troiſiéme principe du Sel la preparation de ce Soufre, ſans laquelle il nous eſt inutile, parce que nous ne traitons pas en cet endroit de la pratique du Soufre, ni de la maniere de nous en ſervir, mais ſeulement de ſon origine & de ſa vertu.

Toutefois nous n'avons pas compoſé ce Traité pour vouloir reprendre les anciens Philoſophes, mais plûtôt pour confirmer tout ce qu'ils ont dit, ajoûtant ſeulement à leurs écrits ce qu'ils ont obmis : parce que tous Philoſophes qu'ils ſoient, ils ſont hommes comme les autres, & qu'ils n'ont pas pû traiter de toutes les choſes exactement, d'autant qu'un ſeul homme ne peut pas ſuffiſamment fournir à toutes ſortes de choſes. Quelques-uns auſſi de ces grands Perſon-

rages ont été déçûs par des miracles, en celle maniere qu'ils se sont écartez de la voye de la nature, & n'ont pas bien jugé de ses effets : comme nous lisons en Albert le Grand, Philosophe trés subtil, qui écrit que de son tems on trouva dans un sepulchre des grains d'or entre les dents d'un homme mort. Il n'a pas bien pû rencontrer la raison certaine de ce miracle, puisqu'il a attribué cet effet à une force minerale qu'il croyoit être en l'homme, aiant fondé son opinion sur ce dire de Morien : *Et cette matiere, ô Roy ! se tire de vôtre corps.* Mais c'est une grande erreur, & il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand : car Morien a voulu entendre ces choses philosophiquement, d'autant que la vertu minerale, de même que l'animale, demeure chacune dans son regne, suivant la distinction & la division que nous avons fait de toutes les choses en trois regnes dans nôtre petit Livre des douze Traitez, parce que chacun de ces regnes se conserve & se multiplie en soi-même, sans emprunter quelque chose d'étranger, & qui soit pris d'un autre regne : il est bien vrai qu'au regne animal il y a un mercure qui sert comme de matiere, & un Soufre qui

tient lieu de forme ou de vertu ; mais ce ſont matiere & vertu animales, & non pas minerales.

S'il n'y avoit pas en l'homme un Soufre animal ; c'eſt à dire, une vertu ou une force ſulfurée, le ſang qui eſt ſon mercure, ne ſe coaguleroit pas, & ne ſe convertiroit pas en chair & en os : de même ſi dans le regne vegetable il n'y avoit point de vertu de Soufre vegetable, l'eau ou le mercure ne ſe convertiroit point en herbes & en arbres. Il faut entendre le même au regne mineral, dans lequel le mercure mineral ne ſe coaguleroit jamais ſans la vertu du Soufre mineral. A la verité ces trois regnes, ni ces trois Soufres ne different point en vertu, puiſque chaque Soufre a le pouvoir de coaguler ſon mercure, & que chaque mercure peut être coagulé par ſon Soufre : ce qui ne ſe peut faire par aucun autre Soufre, ni par aucun autre mercure étranger ; c'eſt-à-dire, qui ne ſoit pas de même regne.

Si on demande donc la raiſon pour laquelle quelques grains d'or ont été trouvez ou produits dans les dents d'un homme mort, c'eſt que pendant ſa vie par ordonnance du Medecin, il avoit avalé

du mercure ; ou bien il s'étoit servi du mercure, ou par onction, ou par turbith, ou par quelqu'autre maniere que ce soit : car la nature du vif argent est de monter à la bouche de celui qui en use, & d'y faire des ulcéres, par lesquels il s'évacuë avec son flegme. Le malade donc étant mort tandis qu'on le traitoit, le mercure ne trouvant point de sortie, lui demeura dans la bouche entre les dents ; & ce cadavre servit de vase naturel au mercure : en telle sorte qu'ayant été enfermé par un long espace de tems, & ayant été purifié par le flegme corrosif du corps humain, au moyen de la chaleur naturelle de la putrefaction, il fut enfin congelé en or par la vertu de son propre Soufre. Mais ces grains d'or n'eussent jamais été produits dans ce cadavre, si avant sa mort il ne se fût servi du mercure mineral.

Nous en avons un exemple trés-veritable en la nature, laquelle dans les entrailles de la terre produit du seul mercure l'or, l'argent, & tous les autres métaux, suivant la disposition du lieu ou de la matrice où le mercure entre, parce qu'il a en soi son propre Soufre qui le coagule & le convertit en or, s'il n'est

empêché par quelque accident, soit par le défaut de la chaleur, soit qu'il ne soit pas bien enfermé. Ce n'est donc pas la vertu du Soufre animal qui congele & convertit le mercure animal en or, elle ne peut seulement que convertir le mercure animal en chair ou en os : car si cette vertu se trouvoit dans l'homme, cette conversion arriveroit dans tous les corps : ce qui n'est pas.

Tels & plusieurs autres semblables miracles & accidens qui arrivent, n'étant pas bien considerez par ceux qui en écrivent, font errer ceux qui les lisent. Mais le bon Inquisiteur de cette science doit toûjours rapporter toutes choses à la possibilité de la nature : car si ce qu'il trouve par écrit ne s'accorde point avec la nature, il faut qu'il le laisse.

Il suffit au diligent Studieux de cet Art d'avoir appris en cet endroit l'origine de ces principes : car lorsque le Principe est ignoré, la fin est toûjours douteuse. Nous n'avons pas parlé dans ce Traité énigmatiquement à ceux qui recherchent cette science, mais le plus clairement qu'il nous a été possible, & autant qu'il nous est permis de le faire. Que si par la lecture de ce petit ouvrage Dieu éclaire

éclaire l'entendement à quelqu'un, il saura combien les héritiers de cette science sont redevables à leurs Prédécesseurs, puisqu'elle s'acquiert toûjours par des esprits de même trempe que ceux qui l'ont auparavant possedée.

Après donc que nous en avons fait une trés claire démonstration, nous la remettons dans le sein du Dieu trés haut nôtre Seigneur & Créateur; & nous nous recommandons, ensemble tous les bons Lecteurs, à la grace & à son immense misericorde, auquel soit loüange & gloire, par les infinis siécles des siécles.

Fin du présent Traité du Soufre.

TRAITÉ
DU
SEL,
TROISIÈME PRINCIPE
DES CHOSES MINERALES.

De nouveau mis en lumiere.

AU LECTEUR.

AMI LECTEUR, *ne veüille point, je te prie, t'enquerir quel eſt l'Auteur de ce petit Traité, & ne cherche point à péuétrer la raiſon pour laquelle il l'a écrit. Il n'eſt pas beſoin non plus que tu ſaches qui je ſuis moi-même. Tiens ſeulement pour trés-aſſeuré que l'Auteur de ce petit Ouvrage poſſede parfaitement la Pierre des Philoſophes, & qu'il l'a déja faite. Et parce que nous avions une ſincere & mutuelle bienveillance l'un pour l'autre, je lui demandai pour marque de ſon amitié qu'il m'expliquât les trois premiers Principes, qui ſont le Mercure, le Soufre & le Sel. Je le priai auſſi de me dire s'il falloit chercher la Pierre des Philoſophes en ceux que nous voyons & qui ſont communs; ou que s'il y en avoit d'autres, il me le déclarât en paroles*

trés-claires & d'un ſtile ſimple & non embaraſſé. Ce que m'ayant accordé, aprés avoir écrit ce que je pûs de ces petits Traitez à la dérobée, je me ſuis perſuadé qu'en les faiſant imprimer, bien que contre le plaiſir de l'Auteur, qui eſt du tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philoſophie m'en auroient obligation : car je ne doute point que les ayant lû & bien exactement conſideré, ils ſe donneront mieux garde des impoſteurs, & feront moins de perte de tems, d'argent, d'honneur & de réputation, Prens donc (ami Lecteur) *en bonne part l'intention que nous avons de te rendre ſervice ; mets toute ton eſperance en Dieu ; adores-le de tout ton cœur, & le reveres avec crainte : gardes le ſilence avec ſoin ; aimes le prochain avec bienveillance ; & Dieu t'accordera toutes choſes.*

Le commencement de la Sageſſe, eſt de craindre Dieu.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Traité du Sel.

CHAP. I. *DE la qualité & condition du Sel de la Nature.* pag. 249
CHAP. II. *Où est ce qu'il faut chercher nôtre Sel.* p. 253
CHAP. III. *De la dissolution.* p. 264
CHAP. IV. *Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.* p. 271
CHAP. V. *De la p.éparation de Diane plus blanche que la neige.* p. 276
CHAP. VI. *Du mariage du serviteur rouge avec la femme blanche.* p. 290
CHAP. VII. *Des degrez du feu.* p. 294
CHAP. VIII. *De la vertu admira-*

ble de nôtre Pierre salée & aqueuse.
p. 297
Recaptiulation. p. 303
Dialogue de la Vision & de l'Alchymiste. p. 312

TRAITÉ DU SEL,

TROISIE'ME PRINCIPE

DES CHOSES MINERALES.

CHAPITRE I.

De la qualité & condition du Sel de la Nature.

LE Sel eſt le troiſiéme Principe de toutes choſes, duquel les anciens Philoſophes n'ont point parlé. Il nous a été pourtant expliqué & comme montré au doigt par I. Iſaac Hollandois, Baſile Valentin, & Theoph.

Paracelſe. Ce n'eſt pas que parmi les principes il y en ait quelqu'un qui ſoit premier, & quelqu'un qui ſoit dernier, puiſqu'ils ont une même origine, & un commencement égal entre-eux : mais nous ſuivons l'ordre de nôtre Pere, qui a donné le premier rang au Mercure, le ſecond au Soufre, & le troiſiéme au Sel. C'eſt lui principalement qui eſt un troiſiéme être, qui donne le commencement aux mineraux, qui contient en ſoi les deux autres principes, ſavoir le Mercure & le Soufre, & qui dans ſa naiſſance n'a pour mere que l'impreſſion de Saturne, qui le reſtraint & le rend compact, de laquelle le corps de tous les métaux eſt formé.

Il y a de trois ſortes de Sels. Le premier eſt un Sel central, que l'eſprit du monde engendre ſans aucune diſcontinuation dans le centre des élemens par les influences des Aſtres, & qui eſt gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune en nôtre Mer Philoſophique. Le ſecond eſt un Sel ſpermatique, qui eſt le domicile de la ſemence inviſible, & qui dans une douce chaleur naturelle, par le moyen de la putrefaction donne de ſoi la forme & la vertu vegetale, afin que

cette inviſible ſemence trés-volatile, ne ſoit pas diſſipée, & ne ſoit pas entierement détruite par une exceſſive chaleur externe, ou par quelqu'autre contraire & violent accident : car ſi cela arrivoit, elle ne ſeroit plus capable de rien produire. Le troiſiéme Sel eſt la derniere matiere de toutes choſes, lequel ſe trouve en icelles, & qui reſte encore aprés leur deſtruction.

Ce triple Sel a pris naiſſance dès le premier point de la Création, lorſque Dieu dit : SOIT FAIT ; & ſon exiſtance fût faite du néant, d'autant que le premier Chaos du monde n'étoit autre choſe qu'une certaine craſſe & ſalée obſcurité, ou nuée de l'abîme, laquelle a été concentrée & créée des choſes inviſibles par la parole de Dieu, & eſt ſortie par la force de ſa voix, comme un être qui devoit ſervir de premiere matiere, & donner la vie à chaque choſe, & qui éſt actuellement exiſtant. Il n'eſt ni ſec, ni humide, ni épais, ni délié, ni lumineux, ni ténébreux, ni chaud, ni froid, ni dur, ni mol ; mais c'eſt ſeulement un chaos mélangé, duquel puis aprés toutes choſes ont été produites & ſéparées. Mais en cet endroit nous paſ-

ſerons ces choſes ſous ſilence, & nous traiterons ſeulement de nôtre Sel, qui eſt le troiſiéme principe des mineraux, & qui eſt encore le commencement de nôtre œuvre Philoſophique.

Que ſi le Lecteur deſire tirer du profit & de l'avancement de ce mien diſcours, & comprendre ma penſée, il faut avant toute œuvre qu'il liſe avec trés-grande attention les écrits des autres veritables Philoſophes, & principalement ceux de Sendivogius dont nous avons fait mention ci deſſus, afin que de leur lecture il connoiſſe fondamentalement la generation & les premiers principes des métaux, qui procedent tous d'une même racine. Car celui qui connoît exactement la generation des métaux, n'ignore pas auſſi leur melioration & leur tranſmutation : & aprés avoir ainſi connu nôtre fontaine de Sel, on luy donnera ici le reſte des inſtructions qui lui ſont neceſſaires, afin qu'ayant prié Dieu devotement, il puiſſe par ſa ſainte grace & benediction acquerir ce precieux Sel blanc comme neige ; qu'il puiſſe puiſer l'eau vive du Paradis; & qu'il puiſſe avec icelle preparer la Teinture philoſophique, qui eſt le plus grand tréſor & le plus noble

don que Dieu ait jamais donné en cette vie aux ſages Philoſophes.

Diſcours traduits de Vers.

Priez Dieu qu'il vous donne ſa ſageſſe, ſa clemence & ſa grace.
Par le moyen deſquelles on peut acquerir cet Art.
N'appliquez point vôtre eſprit à d'autres choſes
Qu'à cet Hylech des Philoſophes.
Dans la fontaine du Sel de nôtre Soleil & Lune,
Vous y trouverez le tréſor du fils du Soleil.

CHAPITRE II.

Où eſt-ce qu'il faut chercher notre Sel.

COMME nôtre Azoth eſt la ſemence de tous les métaux, & qu'il a été établi & compoſé par la nature dans un égal temperament & proportion des éle-mens, & dans une concordance des ſept

Planettes; c'eſt auſſi en lui ſeulement que nous devons rechercher & que nous devons eſperer de rencontrer une puiſſante vertu d'une force émerveillable, que nous ne ſaurions trouver en aucune autre choſe du monde : car en toute l'univerſité de la nature, il n'y a qu'une ſeule choſe par laquelle on découvre la verité de nôtre Art, en laquelle il conſiſte entierement, & ſans laquelle il ne ſauroit être. C'eſt une Pierre & non Pierre : elle eſt appellée Pierre par reſſemblance, premierement parce que ſa miniere eſt veritablement Pierre, au commencement qu'elle eſt tirée hors des cavernes de la terre. C'eſt une matiere dure & ſéche, qui ſe peut reduire en petites parties, & qui ſe peut broyer à la façon d'une Pierre. Secondement, parce qu'aprés la deſtruction de ſa forme (qui n'eſt qu'un Soufre puant qu'il faut auparavant lui ôter) & aprés la diviſion de ſes parties qui avoient été compoſées & unies enſemble par la nature, il eſt neceſſaire de la réduire en une eſſence unique, & la digerer doucement ſelon nature en une Pierre incombuſtible, reſiſtante au feu, & fondante comme cire.

Si vous ſçavez donc ce que vous cher-

chez, vous connoiſſez auſſi ce que c'eſt que nôtre Pierre. Il faut que vous ayez la ſemence d'un ſujet de même nature que celui que vous voulez produire & engendrer. Le temoignage de tous les Philoſophes & la raiſon même, nous demontrent ſenſiblement que cette teinture métallique n'eſt autre choſe que l'or extrémement digeſte; c'eſt-à-dire, réduit & amené à ſon entiere perfection : car ſi cette teinture aurifique ſe tiroit de quelqu'autre choſe que de la ſubſtance de l'or, il s'enſuivroit neceſſairement qu'elle devroit teindre toutes les autres choſes, ainſi qu'elle a accoûtumé de teindre les métaux : ce qu'elle ne fait pas. Il n'y a que le mercure métallique ſeulement, lequel par la vertu qu'il a de teindre & perfectionner, devient actuellement or ou argent, parce qu'il étoit auparavant or ou argent en puiſſance : ce qui ſe fait, lorſqu'on prend le ſeul & unique mercure des métaux, en forme de ſperme crud & non encore meur, (lequel eſt appellé Hermaphrodite, à cauſe qu'il contient dans ſon propre ventre ſon mâle & ſa femelle; c'eſt-à-dire, ſon agent & ſon patient; & lequel étant digeré juſqu'à une blancheur pure & fixe, devient argent,

& étant poussé jusqu'à la rougeur, se fait or :) car il n'y a seulement que ce qui est en lui d'homogene & de même nature, qui se meurit & se coagule par la coction, dont vous avez une marque finale trés asseurée lorsqu'il parvient à un suprême degré de rougeur, & que toute la masse resiste à la plus forte flâme du feu, sans qu'elle jette tant soit peu de fumée ou de vapeur, & qu'elle devienne d'un poids plus leger: aprés cela, il la faut derechef dissoudre par un nouveau menstruë du monde ; en sorte que cette portion trés-fixe s'écoulant par-tout, soit reçûë en son ventre, dans lequel ce Soufre fixe se réduit à une beaucoup plus facile fluidité & solubilité : & le Soufre volatil pareillement, par le moyen d'une trés grande chaleur magnetique du Soufre fixe, se meurit promptement, &c. Car une nature mercuriale ne veut pas quitter l'autre : mais alors l'on voit que cet or rouge ou blanc de la maniere que nous avons dit ci dessus, ou plûtôt que l'Antimoine meur, fixe & parfait, vient à se congeler au froid, au lieu qu'il se liquifiera trés aisément à la chaleur comme de la Cire, & qu'il deviendra trés facile à resoudre dans quelque liqueur que ce soit

soit, & se répandra dans toutes les parties de ce sujet, en lui donnant couleur par-tout, de même qu'un peu de Saffran colore beaucoup d'eau. Donc cette fixe liquabilité jettée sur les métaux fondus, se réduisant en forme d'eau dans une trés-grande chaleur, pénétrera jusqu'à la moindre partie d'iceux ; & cette eau fixe retiendra tout ce qu'il y a de volatil, & le preservera de combustion. Mais une double chaleur de feu & de Soufre agira si fortement, que le mercure imparfait ne pourra aucunement résister ; & presque dans l'espace d'une demie heure on entendra un certain bruit ou petillement, qui sera un signe évident que le mercure a été surmonté, & qu'il a mis au dehors ce qu'il avoit dans son interieur, & que tout est converti en un pur métal parfait.

Quiconque donc a jamais eu quelque teinture, ou philosophique, ou particuliere, il ne l'a pû tirer que de ce seul principe : comme dit ce grand Philosophe natif de l'Alsace superieure, nôtre Compatriote Allemand Basile Valentin, qui vivoit en ma Patrie il y a environ cinquante ans, dans son Livre intitulé : *Le Chariot Triomphal de l'Antimoine*, où

traitant des diverſes Teintures que l'on peut tirer de ce même Principe, il écrit : » Que la Pierre de feu (faite d'Anti-» moine) ne teint pas univerſellement, » comme la Pierre des Philoſophes, la-» quelle ſe prépare de l'eſſence du So-» leil : moins encore que toutes les au-» tres Pierres ; car la Nature ne lui a pas » donné tant de vertu pour cet effet : » mais elle teint ſeulement en particulier, » ſavoir l'Etain, le Plomb & la Lune » en Soleil. Il ne parle point du Fer ou » du Cuivre, ſi ce n'eſt en tant qu'on » peut tirer d'eux la Pierre d'Antimoine » par ſéparation, & qu'une partie d'icel-» le n'en ſauroit tranſmuer plus de cinq » parties, à cauſe qu'elle demeure fixe » dans la Coupelle & dans l'Antimoine » même, dans l'inquart, & dans toutes » les autres épreuves : là où au contraire » cette veritable & très-ancienne Pierre » des Philoſophes peut produire des ef-» fets infinis. Semblablement dans ſon » augmentation & multiplication, la » Pierre de feu ne peut pas s'exalter plus » outre : mais toutefois l'Or eſt de ſoi » pur & fixe. Au reſte le Lecteur doit » encore remarquer qu'on trouve des » Pierres de differente eſpece, leſquelles

» teignent en particulier : car j'appelle
» Pierres toutes les Poudres fixes & tein-
» gentes : mais il y en a toujours quel-
» qu'une qui teint plus efficacement, &
» en plus haut degré que l'autrs. La
» Pierre des Philosophes tient le premier
» rang entre toutes les autres. Seconde-
» ment, vient la teinture du Soleil & de
» la Lune au rouge & au blanc. Après,
» la teinture du Vitriol & de Venus, &
» la teinture de Mars, chacune desquel-
» les contient aussi en soi la teinture du
» Soleil, pourvû qu'elle soit auparа-
» vant amenée jusqu'à une fixation per-
» severante. Ensuite, la teinture de Ju-
» piter & de Saturne, qui servent à coa-
» guler le Mercure : Et enfin, la tein-
» ture du Mercure même. Voilà donc
» la difference & les diverses sortes de
» Pierres & de Teintures : Elles sont
» néanmoins toutes engendrées d'une
» même semence, d'une même mere, &
» d'une même source : d'où a été aussi
» produit le veritable œuvre universel,
» hors lequel on ne peut jamais trouver
» d'autre teinture métallique ; je dis même
» en toutes choses que l'on puisse nom-
» mer. Pour les autres Pierres, quelles qu'-
» elles soient, tant les nobles, que les non-

» nobles & viles ne me touchent point ;
» & je ne prétends pas même en parler
» ni en écrire, parce qu'elles n'ont point
» d'autres vertus que pour la Medecine.
» Je ne ferai point mention non plus des
» Pierres animales & vegetales, parce
» qu'elles ne servent seulement que pour
» la préparation des Medicamens, &
» qu'elles ne sauroient faire aucun œu-
» vre métallique, non pas même pour
» produire de soi la moindre qualité :
» De toutes lesquelles Pierres, tant mi-
» nerales, vegetales, qu'animales, la
» vertu & la puissance se trouvent accu-
» mulées ensemble dans la Pierre des
» Philosophes. Les sels de toutes les
» choses n'ont aucune vertu de teindre,
» mais ce sont les clefs qui servent pour
» la préparation des Pierres, qui d'ail-
» leurs ne peuvent rien d'eux mêmes :
» cela n'appartient qu'aux Sels des Mé-
» taux & des Mineraux. Je dis mainte-
» nant quelque chose. Si tu voulois bien
» entendre, je te donne à connoître la
» différence qu'il y a entre les Sels des
» Métaux, lesquels ne doivent pas être
» ômis ni rejettés pour ce qui regarde les
» Teintures ; car dans la composition
» nous ne saurions nous en passer, parce

» que dans eux on trouve ce grand Tré-
» sor, d'où toute fixation tire son ori-
» gine, avec sa durée, & son veritable
» & unique fondement. Ici finissent les termes de Basile Valentin.

Toute la verité Philosophique consiste donc en la racine que nous avons dit; & quiconque connoît bien ce principe, savoir, que tout ce qui est en haut se gouverne entierement comme ce qui est en bas: ainsi au contraire celuy là sait aussi l'usage & l'operation de la clef Philosophique, laquelle par son amertume pontique calcine & réincrude toutes choses, quoique par cette réincrudation des corps parfaits l'on trouveroit seulement ce même sperme, qu'on peut avoir déja tout préparé par la Nature, sans qu'il soit besoin de réduire le corps compact, mais plutôt ce sperme, tout mol & non mûr, tel que la Nature nous le donne, lequel pourra être mené à sa maturité.

Appliquez vous donc entierement à ce primitif sujet métallique, à qui la Nature a veritablement donné une forme de méral: mais elle l'a laissé encore crud, non mûr, imparfait & non achevé, dans la molle montagne duquel vous pourrez plus facilement fouir une fosse, & tirer

d'icelle notre pure Eau pontique que la Fontaine environne, laquelle seule (à l'exclusion de toute autre Eau) est de sa nature disposée pour se convertir en pâte avec sa propre farine, & avec son ferment solaire; & après de se cuire en ambroisie. Et encore que notre Pierre se trouve de même genre dans tous les sept Métaux, selon le dire des Philosophes, qui assûrent que les pauvres, savoir les cinq Métaux imparfaits) la possedent aussi bien que les riches (savoir les deux parfaits Métaux) toutefois la meilleure de toutes les Pierres se trouve dans la nouvelle demeure de Saturne, qui n'a jamais été touchée; c'est-à-dire, de celui dont le fils se présente, non sans grand mystere, aux yeux de tout le monde, jour & nuit, & duquel le monde se sert en le voyant, & que jamais les yeux ne peuvent attirer par aucune espece de lornette, afin qu'on voye, ou du moins qu'on croye que ce grand Secret soit renfermé dans ce fils de Saturne, ainsi que tous les Philosophes l'affirment & le jurent; & que c'est le Cabinet de leurs Secrets, & qu'il contient en soi l'esprit du Soleil renfermé dans ses intestins & dans ses propres entrailles.

Nous ne saurions pour le présent dé-

crire plus clairement notre œuf vitriolé, pouvû que l'on connoisse quelqu'un des » enfans de Saturne : savoir, l'Antimoine » triomphant, le Bismuth ou Etain » de glace fondant à la chandelle, le Cobaltum noirciſſant plus que le Plomb » & le Fer, le Plomb qui fait les épreuves, le *Plombite* (matiere ainsi appellée) qui sert aux Peintres, le Zinc colorant, & qui paroît admirable, en ce » qu'il se montre diversement presque » sous la forme du mercure ; une matiere métallique, qui se peut calciner & » vitrioliser par l'air, &c. Quoique ce serain Vulcan, inévitable cuisinier du genre humain, procréé de noirs parens, savoir du noir cailloux & du noir Acier, puisse & ait la vertu de préparer les remedes les plus excellens, de chacune des matieres ci-dessus mentionnées : mais notre mercure volatil est bien different de toutes ces choses.

Discours traduits de Vers.

C'est une Pierre & non Pierre,
En laquelle tout l'Art consiste;
La Nature l'a fait ainsi,
Mais elle ne l'a pas encore mené à perfection.
Vous ne la trouverez pas sur la terre,
parce qu'elle n'y prend pas croissance:
Elle croît seulement es cavernes des Montagnes.
Tout cet Art dépend d'elle:
Car celui qui a la vapeur de cette chose,
A la dorée splendeur du Lion rouge,
Le Mercure pur & clair;
Et qui connoît le Soufre rouge qui est en luy,
Il a en son pouvoir tout le fondement.

CHAPITRE III.

De la dissolution.

VEu que le tems s'approche, auquel cette quatriéme Monarchie viendra pour régner vers le Septentrion, laquelle sera bien tôt suivie de la calcination du Monde,

Monde, il seroit à propos de commencer à découvrir clairement à tous en général la calcination ou solution Philosophique, (qui est la Princesse souveraine en cette Monarchie Chymique) & dont la connoissance étant acquise, il ne seroit pas difficile à la venir que plusieurs traitassent de l'art de faire de l'Or & d'obtenir en peu de tems tous les Tresors les plus cachez de la Nature. Ce qui seroit le seul &unique moyen capable de bannir de tous les endroits du monde cette faim insatiable que les Hommes ont pour l'Or, laquelle entraîne malheureusement le cœur de presque tous ceux qui habitent sur la Terre, & de jetter à bas (à la gloire de Dieu) la Statuë du Veau d'or, que les grands & petits de ce siécle adorent. Mais comme toutes ces choses, aussi bien qu'une infinité d'autres secrets cachez, n'appartiennent qu'à un bon Artiste Elie, nous luy exposerons presentement ce que Paracelse a ci-devant dit : A savoir, que la troisiéme partie du Monde périra par le glaive, l'autre par la peste & la famine ; en sorte qu'à peine en restera-t-il une troisiéme part. Que tous les ordres (c'est à dire de cette Bête à sept têtes) seroient dé-

truits, & entierement ôtez du Monde. Et alors (dit il) toutes ces choſes retourneront en leur entier & premier lieu, & nous joüirons du ſiécle d'or : L'Homme recouvrera ſont ſain entendement, & vivra conformément aux mœurs des Hommes, &c. Mais quoique toutes ces choſes ſoient au pouvoir de celui que Dieu a deſtiné pour ces merveilles, cependant nous laiſſons par écrit tout ce qui peut être utile à ceux qui recherchent cet Art ; & nous diſons, ſuivant le ſentiment de tous les Philoſophes, que la vraye diſſolution eſt la clef de tout cet Art : qu'il y a trois ſortes de diſſolutions ; la premiere eſt la diſſolution du corps crud ; la ſeconde de la terre philoſophique ; & la troiſiéme eſt celle qui ſe fait en la multiplication.

Mais d'autant que ce qui a déja été calciné, ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'a pas été, il faut neceſſairement que la calcination & la deſtruction de l'impureté ſulfurée & de la puanteur combuſtible, précédent avant toutes choſes : il faut auſſi puis aprés ſéparer toutes les eaux ou menſtruës, leſquelles on pourroit s'être ſervi, comme des aides en cet Art, afin que rien d'étranger & d'autre

nature n'y demeure ; & prendre cette précaution, que la trop grande chaleur externe ou autre accident dangereux ne faſſe peut être exhaler ou détruire la vertu interieure generative & multiplicative de nôtre Pierre, comme nous en avertiſſent les Philoſophes en la Turbe, diſans : prenez garde principalement en la purification de la Pierre, & ayez ſoin que la vertu active ne ſoit point brûlée ou ſuffoquée, parce qu'aucune ſemence ne peut croître ni multiplier, lorſque ſa force generative lui a été ôtée par quelque feu exterieur. Ayant donc le ſperme ou la ſemence, vous pourrez alors par une douce coction parfaire heureuſement vôtre œuvre : car nous cueillons premierement le ſperme de nôtre magneſie ; étant tiré, nous le putrifions ; étant putrifié, nous le diſſolvons ; étant diſſout, nous le diviſons en parties ; étant diviſé, nous le purifions ; étant purifié, nous l'uniſſons ; & ainſi nous achevons nôtre œuvre.

C'eſt ce que nous enſeigne en ces paroles l'Auteur du trés-ancien Duel, ou du Dialogue de la Pierre avec l'or & le » mercure vulgaires. Par le Dieu tout- » puiſſant & ſur le ſalut de mon ame, je

» vous indique & vous découvre, ô Ama-
» teurs de cet Art trés-excellent, par un
» pur mouvement de fidelité & de com-
» paſſion de vôtre longue recherche, que
» tout nôtre ouvrage ne ſe fait que d'une
» ſeule choſe, & ſe perfectionne en ſoi-
» même, n'ayant beſoin que de la diſſo-
» lution & de la congelation : ce qui ſe
» doit faire ſans addition d'aucune choſe
» étrangere. Car comme la glace dans un
» vaſe ſec, miſe ſur le feu, ſe change en
» eau par la chaleur : de même auſſi nôtre
» Pierre n'a pas beſoin d'autre choſe que
» du ſecours de l'Artiſte, qu'on obtient
» par le moyen de ſa manuelle operation,
» & par l'action du feu naturel. Car en-
» core qu'elle fût éternellement cachée
» bien avant dans la terre, neanmoins
» elle ne s'y pourroit perfectionner en
» rien ; il la faut donc aider, non pas tou-
» tefois en telle ſorte qu'il lui faille ajoû-
» ter aucune choſe étrange & contraire à
» ſa nature, mais plûtô il la faut gou-
» verner à la même façon que Dieu nous
» fait naître des fruits de la terre pour
» nous nourrir ; comme ſont les bleds,
» leſquels en aprés il faut battre & por-
» ter au moulin pour en pouvoir faire
» du pain. Il en va ainſi en nôtre œuvre,

» Dieu nous a créé cet Airain, que nous
» prenons seulement : nous détruisons
» son corps crud & crasse, nous tirons
» le bon noyau qu'il a en son interieur ;
» nous rejettons le superflu, & nous pré-
» parons une medecine de ce qui n'étoit
» qu'un venin.

Vous pouvez donc connoître que vous ne sauriez rien faire sans la dissolution : car lorsque cette Pierre Saturnienne aura resserré l'eau mercurielle, & qu'elle l'aura congelée dans ses liens, il est necessaire que par une petite chaleur elle se putrefie en soi-méme, & se resolve en sa premiere humeur ; afin que son esprit invisible, incomprehensible & tingent, qui est le pur feu de l'or, enclos & empriſonné dans le profond d'un Sel congelé, soit mis au-dehors, & afin que son corps grossier soit semblablement subtilisé par la régénération, & qu'il soit conjoint & uni indivisiblement avec son esprit.

Discours traduits de Vers.

Resolvez donc vôtre Pierre d'une maniere convenable,
Et non pas d'une façon sophistique;
Mais plûtôt suivant la pensée des Sages,
Sans y ajoûter aucun corrosif:
Car il ne se trouve aucune autre Eau
Qui puisse dissoudre nôtre Pierre,
Excepté une petite Fontaine très-pure & très-claire,
Laquelle vient à couler d'elle-même,
Et qui est cette humeur propre pour la dissoudre.
Mais elle est cachée presque à tout le Monde.
Elle s'échauffe si fort par soi-même,
Qu'elle est cause que nôtre Pierre en sue des larmes:
Il ne lui faut qu'une lente chaleur externe;
C'est dequoi vous devez vous souvenir principalement.
Mais il faut encore que je vous découvre une autre chose:
Que si vous ne voyez point de fumée noire au-dessus,

Et une blancheur au-dessous,
Vôtre œuvre n'a pas été bien fait,
Et vous vous êtes trompé en la dissolution de la Pierre.
Ce que vous connoîtrez d'abord par ce signe.
Mais si vous procedez comme il faut,
Vous appercevrez une nuée obscure,
Laquelle sans retardement ira au fonds,
Lorsque l'esprit prendra la couleur blanche.

CHAPITRE IV.

Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.

PARCE que nôtre Pierre exterieurement est humide & froide, & que sa chaleur interne est une huile séche, ou un soufre & une teinture vive, avec laquelle on doit conjoindre & unir naturellement la quinte essence: il faut necessairement que vous sépariez l'une de l'autre toutes ces qualitez contraires, & que vous les mettiez d'accord ensemble: ce

qui fera nôtre separation, qui s'appelle dans *l'Echelle Philosophique*, la separation ou dépuration de la vapeur aqueuse & liquide d'avec les noires feces, la volatilisation des parties rares, l'extraction des parties conjoignantes, la production des principes, la disjonction de l'homogeneïté : ce qui se doit faire en des bains propres & convenables, &c.

Mais il faut auparavant digerer les élemens en leur propre fumier : car sans la putrefaction, l'esprit ne sauroit se separer du corps ; & c'est elle seule qui subtilise, & cause de la volatilité. Et quand vôtre matiere sera suffisamment digerée, en telle sorte qu'elle puisse être séparée, elle devient plus claire par cette séparation, & l'argent-vif devient en forme d'eau claire.

Divisez donc la Pierre & les quatre élemens en deux parties distinctes, savoir en une partie qui soit volatile, & en une autre qui soit fixe. Ce qui est volatil est eau & air, & ce qui est fixe est terre & feu. De tous ces quatre élemens la terre & l'eau seulement paroissent sensiblement devant nos yeux ; mais non pas le feu ni l'air. Et se sont là les deux substances mercurielles, ou le double du

Mercure de Treviſan, auquel les Philoſophes dans la Turbe ont donné les noms qui s'enſuivent.

1. Le Volatil.	1. Le Fixe.
2. L'Argent-vif.	2. Le Soufre.
3. Le Superieur.	3. L'inferieur.
4. L'Eau.	4. La Terre.
5. La Femme.	5. L'homme.
6. La Reyne.	6. Le Roy.
7. La femme blanche.	7. Le ſerviteur rouge.
8. La Sœur.	8. Le frere.
9. Beya.	9 Gabric.
10. Le Soufre volatil.	10. Le Soufre fixe.
11. Le Vaultour.	11 Le Crapaut.
12. Le vif.	12. Le mort.
13. L'Eau-de-vie.	13. Le noir plus noir que le noir.
14. Le froid humide.	14. Le chaud ſec.
15. L'ame ou l'eſprit	15. Le corps.
16. La queuë du dragon.	16. Le dragon dévorant ſa queuë.
17. Le Ciel.	17. La Terre.
18 La Sœur.	18 La cendre.
19. Le Vinaigre trés aigre.	19 L'Airain ou le Soufre.

20. La fumée blanche, —20. La fumée noire.

21. Les nuées noires. —21. Les corps d'où ces nuées sortent, &c.

En la partie superieure, spirituelle & volatile reside la vie de la terre morte; & en la partie inferieure, terrestre & fixe, est contenu le ferment qui nourrit & qui fige la Pierre; lesquelles deux parties sont d'une même racine, & l'une & l'autre se doivent conjoindre ensemble en forme d'eau.

Prenez donc la terre, & la calcinez dans le fumier de cheval, tiede & humide, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, & qu'elle apparoisse grasse. C'est ce Soufre incombustible, qui par une plus grande digestion, peut être fait un Soufre rouge; mais il faut qu'il soit blanc auparavant qu'il devienne rouge: car il ne sauroit passer de la noirceur à la rougeur, qu'en passant par la blancheur, qui est le milieu: & lorsque la blancheur apparoît dans le vaisseau, sans doute que la rougeur y est cachée. C'est pourquoi il ne faut pas tirer vôtre matiere, mais il la faut seulement cuire & digerer, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge.

Discours traduits de Vers.

L'Or des Sages n'est nullement l'Or vulgaire,
Mais c'est une certaine eau claire & pure,
Sur laquelle est porté l'esprit du Seigneur:
Et c'est de là que toute sorte d'être prend & reçoit la vie.
C'est pourquoi nôtre Or est entierement rendu spirituel:
Par le moyen de l'esprit il passe par l'alembic;
Sa terre demeure noire,
Laquelle toutefois n'apparoissoit pas auparavant;
Et maintenant elle se dissout soi-même,
Et elle devient pareillement en eau épaisse,
Laquelle desire une plus noble vie,
Afin qu'elle puisse se rejoindre à soi même.
Car à cause de la soif qu'elle a, elle se dissout & se dérompt,
Ce qui lui profite beaucoup:
Parce que si elle ne devenoit pas eau & huile,

Son esprit & son ame ne pourroient se conjoindre,
Ni se mêler avec elle, comme il advient alors:
En sorte que d'iceux n'est faite qu'une seule chose,
Laquelle s'éleve en une entiere perfection,
Dont les parties sont si fortement jointes ensemble,
Qu'elles ne peuvent plus être séparées.

CHAPITRE V.

De la préparation de Diane plus blanche que la neige.

CE n'est pas sans raison que les Philosophes appellent nôtre Sel, le lieu de Sapience: car il est tout plein de rares vertus & de merveilles divines: c'est de lui principalement que toutes les couleurs du monde peuvent être tirées. Il est blanc, d'une blancheur de neige en son exterieur; mais il contient interieurement une rougeur com-

me celle du ſang. Il eſt encore rempli d'une ſaveur trés douce, d'une vie vivifiante, & d'une teinture celeſte, quoique toutes ces choſes ne ſoient pas dans les proprietez du Sel, parce que le Sel ne donne ſeulement qu'une acrimonie, & n'eſt que le lien de ſa coagulation ; mais ſa chaleur interieu e eſt pure, un pur feu eſſentiel, la lumiere de nature, & une huile trés belle & tranſparente, laquelle a une ſi grande douceur, qu'aucun ſucre ni miel ne la peut égaler, lorſqu'il eſt entierement ſéparé & dépoüillé de toutes ſes autres proprietez.

Quant à l'eſprit inviſible qui demeure dans nôtre Sel, il eſt, à cauſe de la force de ſa pénétration, ſemblable & égal au foudre, qui frappe fortement, & auquel rien ne peut reſiſter. De toutes ces parties du Sel unies enſemble, & fixées en un être reſiſtant contre le feu, il en reſulte une teinture ſi puiſſante, qu'elle pénétre tout corps en un clin d'œil, à la façon d'un foudre trés vehement, & qu'elle chaſſe incontinent tout ce qui eſt contraire à la vie.

Et c'eſt ainſi que les métaux imparfaits ont teints ou tranſmuez en Soleil : car

dès le commencement ils sont or en puissance, ayant tiré leur origine de l'unique essence du Soleil ; mais par l'ire & malediction de Dieu, ils ont été corrompus par sept diverses sortes de lépre & de maladies : & s'ils n'avoient pas été or auparavant, nôtre teinture ne les pourroit jamais reduire en or ; de même façon que l'homme ne devient pas or, encore bien qu'il avale une prise de nôtre teinture, qui a le pouvoir de chasser du corps humain toutes les maladies.

On voit aussi par l'exacte anatomie des métaux qu'ils participent en leur interieur de l'or, & que leur exterieur est entouré de mort & de malediction. Car premierement l'on observe en ces métaux, qu'ils contiennent une matiere corruptible, dure & grossiere, d'une terre maudite ; sçavoir, une substance crasse, pierreuse, impure & terrestre, qu'ils apportent dès leur miniere. Secondement, une eau puante, & capable de donner la mort. En troisiéme lieu, une terre mortifiée qui se rencontre dans cette eau puante ; & enfin une qualité veneneuse, mortelle & furibonde. Mais quand les métaux sont delivrez de toutes ces impuretez maudites, & de leur heterogeneité

alors on y trouve *la noble essence de l'Or*; c'est à dire, nôtre Sel beni, tant loüé par les Philosophes, lesquels nous en parlent si souvent, & nous l'ont recommandé en ces termes. *Tirez le Sel des métaux sans aucune corrosion ni violence, & ce Sel vous produira la Pierre blanche & la rouge.* Item, *tout le secret consiste au Sel, duquel se fait nôtre parfait Elixir.*

Maintenant il paroît assez combien il est difficile de trouver un moyen de faire & avoir ce Sel, puisque cette science jusqu'à ce jour n'a point encore été entierement decouverte à tous, & qu'a present même il ne s'en trouve pas encore de mille un qui sache, quel sentiment il doit avoir touchant le dire surprenant de tous les Philosophes, sur cette seule, unique & même matiere, qui n'est autre chose que de l'or veritable & naturel, & toutefois très-vil, qu'on iette par les chemins, & qu'on peut trouver en iceux. Il est de grand prix, & d'une valeur inestimable; & toutefois ce n'est que fiente: c'est un feu qui brûle plus fortement que tout autre feu; & neanmoins il est froid: c'est une eau qui lave très-nettement; & neanmoins elle est séche: c'est un marteau d'acier, qui frappe jusques sur les

atomes impalpables ; & toutefois il eſt comme de l'eau molle : c'eſt une flâme qui met tout en cendres ; & neanmoins elle eſt humide : c'eſt une neige qui eſt toute de neige, & neanmoins qui ſe peut cuire & entierement s'épaiſſir : c'eſt un oyſeau qui vole ſur le ſommet des montagnes ; & neanmoins c'eſt un poiſſon, c'eſt une Vierge qui n'a point été touchée, & toutefois qui enfante & abonde en lait : ce ſont les rayons du Soleil & de la Lune, & le feu du Soufre ; & toutefois c'eſt une glace très-froide : c'eſt un arbre brûlé, lequel toutefois fleurit lorſqu'on le brûle, & rapporte abondance de fruits : c'eſt une mere qui enfante ; & toutefois ce n'eſt qu'un homme : & ainſi au contraire c'eſt un mâle, & neanmoins il fait office de femme : c'eſt un métal trés-peſant, & toutefois il eſt plume, ou comme de l'alun de plume : c'eſt auſſi une plume que le vent emporte, & toutefois plus peſante que les métaux : c'eſt auſſi un venin plus mortel que le Baſilic même, & toutefois qui chaſſe toutes ſortes de maladies, &c.

Toutes ces contradictions & autres ſemblables, & qui ſont toutefois les propres noms de nôtre Pierre, aveuglent tellement

tellement ceux qui ignorent comment cela se peut entendre, qu'il y en a une infinité qui dénient absolument que cette chose soit veritable, quoique d'ailleurs ils croyent avoir tout l'esprit le mieux tourné du monde. Ils s'en rapportent plûtôt à un seul Aristote, qu'à un nombre infini de fameux Auteurs, qui depuis plusieurs siecles ont confirmé toutes ces choses, & par les épreuves qu'ils en ont fait, & par les écrits qu'ils nous en ont laissez : jurans que toutes les paroles qu'ils ont avancées portoient verité, ou qu'autrement ils vouloient en rendre compte au grand jour du Jugement. Mais quoique tout cela ne serve de rien, ceux qui possedent la science sont toûjours mépriſez : ce qui ne se fait pas sans un juste jugement de Dieu, qui d'autant mieux il a mis ce don precieux dans quelque vaisseau, d'autant plus il permet qu'on le considere comme une folie, afin que ceux qui en sont indignes le mépriſent & le rejettent plûtôt à leur propre perte & à leur propre dommage. Mais les fils de la science gardent avec crainte ce dépost secret de la Providence, considerans que les paraboles, tant de l'Ecriture Sainte, que de tous les sages, signi-

fient bien autre choſe que ne porte le ſens litteral : c'eſt pourquoi ſuivant le commandement du Pſalmiſte, ils meditent jour & nuit ſur leur matiere, & cherchent cette precieuſe Pierre avec ſoin & avec peine, juſqu'à ce qu'ils la trouvent par leurs prieres & leur travail. Car ſi Dieu (comme on n'en peut douter) ne donne point à connoître cette admirable Pierre (quoique terreſtre ſeulement) à tous les hommes de mauvaiſe volonté, à cauſe qu'elle eſt un petit crayon de cette ſainte & celeſte Pierre angulaire, quel ſentiment devons-nous avoir de cette authentique & ineſtimable Pierre que tous les Anges & Archanges adorent ? Bien toutefois qu'il n'y ait aucun homme qui ne ſe tienne aſſeuré de l'acquerir ſans peine, pourveu qu'étant régéneré il faſſe profeſſion de la Foi, qu'il la publie de bouche, qu'il n'en conçoive aucun doute, & qu'il n'en forme point de conteſtation, il entrera dans la porte étroite du Paradis, avec tous les ſaints Perſonnages du vieux & du nouveau Teſtament.

Quant à nous, nous ſavons trés-certainement que toute la Theologie & la Philoſophie ſont vaines ſans cette huile incombuſtible. Car tout ainſi que les cinq

métaux imparfaits meurent dans l'examen du feu s'ils ne sont teints & amendez à leur perfection par le moyen de cette huile incombustible, (que les Philosophes nomment leur Pierre) de même les cinq Vierges folles qui à l'avenuë de leur Roy & leur Epoux, n'auront point la veritable huile dans leurs lampes, periront indubitablement. Car le Roy (comme il se voit *en Saint Mathieu*, Chap. 25. 41 42. 43.) rangera à sa gauche ceux qui n'ont point l'huile de charité & de misericorde, & leur dira : Eloignez-vous de moi, maudits que vous êtes, allez au feu éternel, qui est preparé au Diable & à ses Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger : j'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire : j'étois étranger, & vous ne m'avez point logé : j'étois nud, & vous ne m'avez point couvert : j'étois malade & prisonnier, & vous ne m'avez point visité. Au contraire, tout ainsi que ceux qui s'efforcent sans cesse à connoître les merveilleux secrets de Dieu, & demandent avec grand zéle au Pere des Lumieres qu'il les veüille illuminer, reçoivent enfin l'esprit de la Sagesse divine, qui les

conduit en toute verité, & les unit par leur vive foi avec ce Lion vainqueur de la tribu de Juda, lequel seul délie & ouvre le Livre de la regeneration, scellé aux sept scéaux dans chacun des Fideles. De sorte qu'en lui naît cet Agneau, qui dès le commencement fut sacrifié, qui seul est le Seigneur des Seigneurs, & qui attache le vieil Adam à la Croix de son humilité & de sa douceur, & rengendre un nouvel homme par la semence du Verbe divin.

De même aussi voyons nous une representation fidele de cette regeneration en l'œuvre des Philosophes, dans lequel il y a ce seul Lion verd, qui ferme & ouvre les sept scéaux indissolubles des sept esprits métalliques, & qui tourmente les corps jusqu'à ce qu'il les ait entierement Perfectionnez, par le moyen d'une longue & ferme patience de l'Artiste. Car celui là ressemble aussi à cet Agneau, auquel & non à d'autres, les sept scéaux de la nature seront ouverts.

O Enfans de la Lumiere! qui êtes toûjours victorieux par la vertu de l'Agneau divin, toutes les choses que Dieu a jamais créé, serviront pour vôtre bonheur temporel & éternel, comme nous en avons

une promesse de la propre bouche de Nôtre-Seigneur JESUS CHRIST, par laquelle il a voulu marquer de suite ces seize sortes de Beatitudes, qu'il a réïterées, *en S. Math.* chap. 5. & *en l'Apocal.* chap. 2. & 21. dans ces termes.

1. *Bien-heureux sont les pauvres d'esprit; car le Royaume des Cieux est à eux.*
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'Arbre de vie, lequel est au Paradis de mon Dieu.

2. *Bien-heureux sont ceux qui menent deüil: car ils seront consolez.*
Celui qui vaincra, ne sera point offensé par la mort seconde.

3. *Bien heureux sont les débonnaires; car ils habiteront la terre par droit d'heritage.*
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de la Manne qui est cachée, & lui donnerai un caillou blanc, & au caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connoît, sinon celui qui le reçoit.

Bien heureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de juſtice: car ils ſeront ſaoulez.

Celui qui aura vaincu, & aura gardé mes œuvres juſqu'à la fin, je lui donnerai puiſtance ſur les Nations:

4. *Et il les gouvernera avec une verge de fer, & ſeront briſées comme les vaiſſeaux du Potier. Comme j'ai auſſi receu de mon Pere. Et je lui donnerai l'Etoile du matin.*

Bien-heureux ſont les miſericordieux: car miſericorde leur ſera faite.

Celui qui vaincra, ſera ainſi vêtu de

5. *vêtemens blancs; & je n'effacerai point ſon nom du Livre de vie: & je confeſſerai ſon nom devant mon Pere, & devant ſes Anges.*

Bien-heureux ſont ceux qui ſont nets de cœur: car ils verront Dieu.

Celui qui vaincra, je le ferai être une colomne au Temple de mon Dieu;

6. *& il ne ſortira plus dehors: & j'écrirai ſur lui le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, qui eſt la nouvelle Jeruſalem, la-*

quelle descend du Ciel de devers mon Dieu ; & mon nouveau nom.

7. *Bien-heureux sont ceux qui procurent la paix : car ils seront appellez Enfans de Dieu.*
Celui qui vaincra, je le ferai seoir avec moi en mon Trône : ainsi que j'ai aussi vaincu, & suis assis avec mon Pere à son Trône.

8. *Bien heureux sont ceux qui sont persecutez par justice : car le Royaume des Cieux est à eux.*
Celui qui sera vainqueur, obtiendra toutes choses par un droit hereditaire ; & je serai son Dieu, & il sera mon fils.

Reprenons donc, mes freres, par la grace de Dieu notre misericordieux un esprit laborieux, pour combattre un bon combat : car celui qui n'aura pas deuëment combattu, ne sera point couronné, parce que Dieu ne nous accorde point ses dons temporels qu'à force de sueur & de travail, selon le témoignage universel de tous les Philosophes, & de

Hermés même, qui asseure que pour acquerir cette benoîte Diane & cette Lunaire blanche comme lait, il a souffert plusieurs travaux d'esprit, de même que chacun peut conjecturer. Car comme nôtre Sel au commencement est un sujet terrestre, pesant, rude, impur, chaotique, gluant, visqueux, & un corps ayant la forme d'une eau nebuleuse, il est necessaire qu'il soit dissout, qu'il soit séparé de son impureté, de tous ses accidens terrestres & aqueux, & de son ombre épaisse & grossiere; & sur tout qu'il soit extrémement sublimé, afin que ce Sel crystallin des métaux exempt de toutes feces, purgé de toute sa noirceur, de sa putrefaction & de sa lépre, devienne trés-pur, & souverainement clarifiée, blanc comme neige, fondant & fluant comme Cire.

Discours traduits de Vers.

Le Sel est la seule & unique clef,
Sans Sel nôtre Art ne sauroit aucunement subsister.
Et quoi que ce Sel (afin que je vous en avertisse)
N'ait point apparence de Sel au commencement,
Toutefois c'est veritablement un Sel, qui sans doute
Est tout-à-fait noir & puant en son commencement,
Mais qui dans l'operation & par le travail
Aura la ressemblance de la presure du Sang:
Puis après il deviendra tout-à fait blanc & clair,
En se dissolvant & se fermentant soy-même.

CHAPITRE VI.

Du mariage du ſerviteur rouge avec la femme blanche.

IL y en a pluſieurs qui croyent ſavoir la maniere de faire la teinture des Philoſophes : mais lorſqu'ils ſont aux épreuves avec nôtre ſerviteur rouge, à peine croiroit-on combien le nombre de ceux qui réüſſiſſent eſt très-petit, & combien il s'en rencontre peu en tout le monde qui meritent le nom de veritables Philoſophes. Car où eſt-ce qu'on peut trouver un Livre qui donne une ſuffiſante inſtruction ſur ce ſujet, puiſque tous les Philoſophes l'ont enveloppé dans le ſilence & qu'ils l'ont ainſi voulu cacher exprès, de même que nôtre bien-aimé Pere l'a dit en maniere de revelation aux Inquiſiteurs de cet Art, auſquels il n'a preſque rien laiſſé d'excellent que ce peu de paroles : *Une ſeule choſe, mêlée avec une eau philoſophique.*

Et il ne faut point douter que cette choſe n'ait donné beaucoup de peine à

quelques Philosophes, avant que de passer cette forêt, pour commencer leur premiere operation, comme nous en avons un exemple considerable en l'Autheur de l'*Arche-ouverte*, communément appellé le disciple du grand & petit paysan (qui possede les manuscrits de défunt son venerable & digne précepteur, & qui a eu une parfaite connoissance de l'Art philosophique il y a déja trente ans) duquel nous a raconté ce qui arriva à son maître en ce point, c'est à dire en sa premiere operation, par laquelle il ne pût de prime abord, quelque moyen ou industrie qu'il apportât, faire en sorte que les Soufres se mêlassent ensemble & fissent coit: parce que le Soleil nageoit toûjours au dessus de la Lune. Ce qui luy donna un grand déplaisir, & fut cause qu'il entreprit de nouveau plusieurs voyages fâcheux & difficiles, dans le dessein de s'éclaircir en ce point par quelqu'un qui seroit peut-être possesseur de la Pierre, comme il luy arriva selon son souhait, en telle sorte qu'il ne s'est encore trouvé personne qui ait surpassé son experience, car il connoissoit effectivement la plus prochaine & la plus abregée voye de cet œuvre, d'autant qu'en l'es-

pace de trente jours, il achevoit le secret de la Pierre, au lieu que les autres Philosophes sont obligez de tenir leur matiere en digestion premierement pendant sept mois, & apiès, pendant dix mois continus.

Ce que nous avons voulu faire remarquer à ceux qui s'imaginent & se croyent êrre grands Philosophes, & qui n'ont jamais mis la main aux operations, afin qu'ils considerent en eux mêmes si quelque chose leur manque; car avant ce passage il arrive souventefois que les Artistes présomptueux sont contraints d'avoüer leur ignorance & leur temerité. Il s'en rencontre même quelques-uns parmi les plus grands Docteurs, & parmi les personnes de grand savoir, qui se persuadent que nôtre serviteur rouge digeste se doit extraire de l'or commun par le moyen d'une eau mercuriale, laquelle erreur, le très savant Autheur *de l'ancien duel Chymique* a autrefois démontré, en un discours qu'il a composé, où il fait parler la Pierre de cette sorte: » Quelques-uns se sont tellement écar-» tez loin de moy, qu'encore qu'ils ayent » sû extraire mon esprit tingent, qu'ils » ont mêlé avec les autres métaux &

» mineraux, après plusieurs travaux je
» ne leur ay accordé que la joüissance de
» quelque petite portion de ma vertu,
» pour en ameliorer les métaux qui me
» sont les plus prochains & les plus al-
» liez; mais si ces Philosophes eussent re-
» cherché ma propre femme, & qu'ils
» m'eussent joint avec elle, j'aurois pro-
» duit mille fois davantage de teinture,
» &c.

Quant à ce qui regarde nôtre conjonction, il se trouve deux differentes manieres de conjoindre, dont l'une est humide, & l'autre séche. Le Soleil a trois parties de son eau, sa femme en a neuf, ou le Soleil en a deux & sa femme en a sept. Et tout ainsi que la semence de l'homme est en une seule fois toute infuse dans la matrice de la femme qui se ferme en un moment jusqu'à l'enfantement, de même dans nôtre œuvre nous conjoignons deux eaux, le Soufre de l'or, & l'ame & le corps de son mercure: le Soleil & la Lune: le mary & la femme: deux femmes: deux argens-vifs, & nous faisons de ces deux nôtre mercure vif, & de ce mercure la Pierre des Philosophes.

Discours traduits de Vers.

Après que la terre est bien preparée,
Pour boire son humidité,
Alors prenez ensemble l'esprit, l'ame & la vie,
Et les donnez à la terre.
Car qu'est-ce que la terre sans semence?
Et un corps sans ame?
Considerez donc bien & vous observerez
Que le Mercure est ramené à sa mere,
De laquelle il a pris son origine;
Jettez-le ensuite sur icelle, & il vous sera utile:
La semence dissoudra la terre,
Et la terre coagulera la semence.

CHAPITRE VII.

Des degrez du feu.

DANS la coction de nôtre Sel, la chaleur externe de la premiere operation s'appelle elixation, & elle se fait dans l'humidité; mais la tiedeur de la seconde operation, se paracheve dans la

ſéchereſſe, & elle eſt nommée aſſation. Les Philoſophes nous ont deſigné ces deux feux en cette ſorte : *Il faut cuire nôtre Pierre par elixation & aſſation.*

Nôtre benît ouvrage deſire d'être reglé conformément aux quatre ſaiſons de l'année : & comme la premiere partie qui eſt l'Hyver, eſt froide & humide, la ſeconde qui eſt le Printemps, eſt tiede & humide ; la troiſiéme, qui eſt l'Eſté, eſt chaude & ſéche ; & la quatriéme qui eſt l'Automne, eſt deſtinée pour cueillir les fruits ; de même le premier regime du feu doit être ſemblable à la chaleur d'une poule qui couve ſes œufs, pour faire éclorre ſes poulets, ou comme la chaleur de l'eſtomac qui cuit & digere les viandes, qui nourriſſent le corps ; ou comme la chaleur du Soleil lorſqu'il eſt au ſigne du Belier, & cette tiedeur dure juſqu'à la noirceur, & même juſqu'à ce que la matiere devienne blanche. Que ſi vous ne gardez point ce regime, & que vôtre matiere ſoit trop échauffée, vous ne verrez point la deſirée tête du corbeau ; mais vous verrez malheureuſement une prompte & paſſagere rougeur ſemblable au pavot ſauvage, ou bien une huile rouſſe ſurnageante, ou que vôtre ma-

tiere aura commencé de se sublimer ; que si cela arrive, il faut necessairement retirer vôtre composé, le dissoudre & l'imbiber de nôtre lait virginal, & commencer derechef vôtre digestion avec plus de précaution, jusqu'à ce que tel défaut n'apparoisse plus. Et quand vous verrez la blancheur, vous augmenterez le feu jusqu'à l'entier dessechement de la Pierre, laquelle chaleur doit imiter celle du Soleil, lorsqu'il passe du Taureau dans les Gemeaux ; & aprés la dessication, il faut encore prudemment augmenter vôtre feu, jusqu'à la parfaite rougeur de vôtre matiere, laquelle chaleur est semblable à celle du Soleil dans le signe du Lion.

Discours traduits de Vers.

Prenez bien garde aux avertissemens que je vous ay donné,
Pour le regime de vôtre feu doux,
Et ainsi vous pourrez esperer toute sorte de prosperitez,
Et participer quelque jour à ce trésor ;
Mais il faut que vous connoissiez auparavant,
Le feu vaporeux suivant la pensée des Sages,

Parce que ce feu n'eſt pas élementaire,
Ou materiel & autre ſemblable ;
Mais c'eſt plûtôt une eau ſéche tirée du Mercure :
Ce feu eſt ſurnaturel,
Eſſentiel, celeſte & pur,
Dans lequel le Soleil & la Lune ſont conjoints.
Gouvernez ce feu par le regime d'un feu exterieur,
Et conduiſez vôtre ouvrage juſqu'à la fin.

CHAPITRE VII.

De la vertu admirable de nôtre Pierre ſalée & aqueuſe.

CELUY qui aura reçû tant de graces du Pere des lumieres, que d'obtenir en cette vie le don ineſtimable de la Pierre philoſophale peut non-ſeulement être aſſeuré qu'il poſſede un tréſor de ſi grand prix, que tout le monde enſemble, & tous les Monarques mêmes qui l'habitent de toutes parts ne le ſauroient jamais payer, mais encore il doit être per-

ſuadé qu'il a une marque trés-évidente de l'amour que Dieu luy porte, & de la promeſſe que la Sageſſe divine (qui donne un tel don) a fait en ſa faveur de luy accorder pour jamais une éternelle demeure avec elle, & une parfaite union d'un mariage celeſte, laquelle nous ſouhaitons de tout nôtre cœur à tous les Chrétiens; car c'eſt le centre de tous les tréſors, ſuivant le témoignage de Salomon, *au 7. de la Sag.* où il dit: J'ay préferé la Sageſſe au Royaume & à la Principauté, & je n'ay point fait état de toutes les richeſſes en comparaiſon d'icelle. Je n'ay pas mis en paralelle avec elle aucune pierre précieuſe; car tout l'or n'eſt qu'un ſable vil à ſon égard, & l'argent n'eſt que de la bouë. Je l'ay aimé par-deſſus la ſanté & la beauté du corps, & je l'ay choiſi pour ma lumiere, les rayons de laquelle ne s'éteignent jamais. Sa poſſeſſion m'a donné tous les biens imaginables, & j'ay trouvé qu'elle avoit dans ſa main des richeſſes infinies, &c.

Quant à nôtre Pierre philoſophale, l'on y peut aſſez commodément remarquer tous ces merveilles, premierement le ſacré myſtere de la trés ſainte Trinité,

l'œuvre de la création, de la redemption, de la régénération, & l'état futur de la felicité éternelle.

Secondement, nôtre Pierre chaſſe & guerit toutes ſortes de maladies quelles qu'elles ſoient, & conſerve un chacun en ſanté, juſqu'au dernier terme de ſa vie, qui eſt lorſque l'eſprit de l'homme venant à s'éteindre à la façon d'une chandelle, s'évanoüit doucement, & paſſe dans la main de Dieu.

En troiſiéme lieu, elle teint & change tous les métaux en argent & en or, meilleurs que ceux que la nature a coûtume de produire : & par ſon moyen les pierres & tous les cryſtaux les plus vils peuvent être transformez en pierres précieuſes. Mais parce que nôtre intention eſt de changer les métaux en or, il faut qu'ils ſoient auparavant fermentez avec de l'or trés-bon & trés-pur : car autrement les métaux imparfaits ne pourroient pas ſupporter ſa trop grande & ſuprême ſubtilité, mais il arriveroit plûtôt de la perte & du dommage dans la projection. Il faut auſſi purifier les métaux imparfaits & impurs, ſi l'on en veut tirer du profit. Une dragme d'or ſuffit pour la fermentation au rouge, & une dragme

d'argent pour la fermentation au blanc : & il ne faut pas se mettre en peine d'acheter de l'or ou de l'argent pour faire cette fermentation, parce qu'avec une seule tres-petite partie l'on peut en aprés augmenter de plus en plus la teinture, en telle sorte qu'on pourroit charger des navires entiers du métal précieux qui proviendroit de cette confection. Car si cette medecine est multipliée, & qu'elle soit derechef dissoute & coagulée par l'eau de son mercure blanc ou rouge, de laquelle elle a été preparée, alors cette vertu tingente augmentera à chaque fois de dix degrez de perfection, ce que l'on pourrra recommencer autant de fois que l'on voudra.

» *Le Rosaire* dit, celuy qui aura une » fois parachevé cet Art, quand il de- » vroit vivre mille milliers d'années, & » chaque jour nourrir quatre mille hom- » mes, neanmoins il n'auroit point d'in- » digence.

L'Auteur de l'*Aurore apparoissante* » dit, C'est elle qui est la fille des Sages, » & qui a en son pouvoir l'autorité, » l'honneur, la vertu & l'empire, qui a » sur sa tête la couronne fleurissante du » Royaume, environnée des rayons des-

» sept brillantes Etoiles, & comme l'é-
» pouse ornée par son mary, elle porte
» écrit sur se habits en lettres dorées
» Grecques, Barbares & Latines; Je suis
» l'unique fille des Sages, tout-à fait in-
» connuë aux fols. O heureuse science,
» ô heureux savant! car quiconque la
» connoît, il possede un trésor incom-
» parable, parce qu'il est riche devant
» Dieu & honoré de tous les hommes,
» non pas par ulure, par fraude, ni par
» de mauvais commerces, ni par l'op-
» pression des pauvres, comme les riches
» de ce monde font gloire de s'enrichir,
» mais par le moyen de son industrie &
» par le travail de ses propres mains.

C'est pourquoy ce n'est pas sans raison que les Philosophes concluent qu'il faut expliquer les deux Enigmes suivantes de la teinture blanche ou rouge, ou de leur Urim & Thumim.

Discours traduits de Vers.

LA LUNE.

Icy est née une divine & Auguste Imperatrice,
Les Maîtres d'un commun consentement

la nomment leur fille.
Elle se multiplie soy-même, & produit un grand nombre d'enfans
Purs, Immortels, & sans tâche.
Cette Reyne a de la haine pour la mort & pour la pauvreté;
Elle surpasse par son excellence l'or, l'argent, & les pierres précieuses.
Elle a plus de pouvoir que tous les remedes quels qu'ils soient.
Il n'y a rien en tout le monde qui luy puisse être comparé,
A raison dequoy nous rendons graces à Diéu, qui est és Cieux.

LE SOLEIL.

Icy est né un Empereur tout plein d'honneurs,
Il n'en peut jamais naître un plus grand que luy,
Ny par Art, ny par Nature,
Entre toutes les choses creées.
Les Philosophes l'appellent leur fils,
Qui a le pouvoir & la force de produire divers effets.
Il donne à l'homme tout ce qu'il desire de luy.
Il luy octroye une santé perseverante,

L'or, l'argent, les pierres précieuſes,
La force, & une belle & ſincere jeuneſſe.
Il détruit la colere, la triſteſſe, la pauvreté, & toutes les langueurs.
O trois fois heureux celuy qui a obtenu de Dieu une telle grace.

RECAPITULATION.

Mon cher frere & fils Inquiſiteur de cet Art, reprenons dès le commencement toutes les choſes qui te ſont printipalement neceſſaires, ſi tu deſires que ta recherche ſoit aidée & ſuivie d'un bon ſuccès.

Premierement & avant toutes choſes tu dois fortement t'imprimer en la memoire, que ſans la miſericorde de Dieu tu es tout-à fait malheureux, & plus miſerable que le Diable même, au pouvoir duquel ſont tous les damnez, parce que t'ayant donné une ame immortelle, veüilles ou ne veüilles pas, tu dois vivre toute une éternité, ou avec Dieu parmi les Saints dans un bonheur inconcevable, ou avec Sathan parmi les damnez dans des tourmens qu'on ne peut exprimer. C'eſt pourquoy adores Dieu de tout ton cœur, afin qu'il veüille te ſauver pour

toute l'éternité ; employe toutes tes forces pour suivre ses saints commandemens, qui sont la regle de ta vie, comme le Sauveur nous l'a enjoint par ces paroles : *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & toutes les autres choses vous seront données.* Par ce moyen vous imiterez les Sages nos prédécesseurs, & vous observerez la methode dont ils se sont servy pour se mettre en grace auprès de ce redoutable Seigneur (devant lequel Daniel le Prophete a veu un mille millions d'assistans & un grand nombre de myriades qui le servoient) de même que ce trés-sage Salomon nous a fidelement indiqué le chemin qu'il a gardé pour obtenir la veritable Sageſſe par le moyen de cette doctrine qui eſt la meilleure, & qu'il nous faut entierement imiter. » J'ay été (dit-il) un enfant doüé de » bonnes qualitez, & parce que j'avois » reçû une bonne éducation, je me » trouvay avoir atteint l'âge d'adoles- » cence dans une vie sans crime & sans » reproche : mais aprés que j'eus recon- » nu que j'avois encore de moindres dis- » positions qu'aucun autre homme pour » devenir vertueux, si Dieu ne m'accor- » doit cette grace,) & que cela même

étoit

» étoit Sapience de savoir de qui étoit
» ce don) je m'en allay au Seigneur, je
» le priay, & luy dis de tout mon cœur:
» ô Dieu de mes Peres, & Seigneur de
» misericorde, qui avez fait toutes cho-
» ses par vôtre parole, & qui par vôtre
» Sageſſe avez conſtitué l'homme pour
» dominer ſur toutes les créatures que
» vous avez faites, pour diſpoſer toute
» la terre en juſtice, & pour juger en
» équité de cœur: donnez-moy je vous
» prie la Sageſſe, qui environne ſans
» ceſſe le trône de vôtre divine Majeſté,
» & ne me rejettez point du nombre de
» vos enfans: car je ſuis vôtre ſerviteur,
» & le fils de vôtre ſervante, je ſuis
» homme foible, & de petite durée, &
» encore trop incapable en intelligence
» de jugement & des loix, &c.

En cette maniere tu pourras auſſi plaire à Dieu, pourvû que ce ſoit là ton principal étude; puis après, il te ſera licite & même convenable que tu ſonges au moyen de t'entretenir honnêtement pendant cette vie, de ſorte que tu vives non-ſeulement ſans être à charge à ton prochain, mais encore que tu aides aux pauvres, ſelon que l'occaſion s'en preſentera. Ce que l'Art des Philoſophes donne trés-

facilement à tous ceux auſquels Dieu permet que cette ſcience, comme une de ſes graces particulieres, ſoit connuë: Mais il n'a pas coûtume de le faire à moins qu'il n'y ſoit excité par de ferventes prieres & par la ſainteté de vie de celuy qui demande cette inſigne faveur, & il ne veut pas même accorder immediatement la connoiſſance de cet Art à quelque perſonne que ce ſoit, mais toûjours par des diſpoſitions moyennes, ſçavoir par les enſeignemens & par le travail des mains, auſquels il donne entierement ſa benediction, s'il en eſt invoqué de bon cœur; au lieu que quand on ne le prie pas, il en arrête l'effet, ſoit en mettant obſtacle aux choſes commencées, ſoit en permettant qu'elles finiſſent par un mauvais évenement.

Au reſte, pour acquerir cette ſcience, il faut étudier, lire & méditer, afin que tu puiſſe connoître la voye de la nature, que l'Art doit neceſſairement ſuivre. L'étude & la lecture conſiſtent dans les bons & veritables Auteurs qui ont en effet experimenté la verité de cette ſcience, & l'ont communiqué à la poſterité, & auſquels il y a de la certitude de croire dans leur Art; car ils ont été hommes

de conſcience, & éloignez de tous menſonges, encore bien que pour pluſieurs raiſons ils ayent écrit obſcurément. Pour toi tu dois rapporter ce qu'ils ont enveloppé dans l'obſcurité avec les opérations de la Nature, & prendre garde de quelle ſémence elle ſe ſert pour produire & engendrer chaque choſe : par exemple, cet arbre-cy ou cet arbre là ne ſe fait pas de toutes ſortes de choſes, mais ſeulement d'une ſémence ou d'une racine qui ſoit de ſon même genre. Il en va de même de l'Art des Philoſophes, lequel pareillement a une détermination certaine & aſſurée ; car il ne teint rien en or ou en argent, que le genre Mercurial métallique, lequel il condenſe en une maſſe malleable & qui ſouffre le marteau, perſéverante au feu, laquelle ſoit colorée d'une couleur très parfaite, & qui en communiquant ſa teinture, nettoye & ſépare du métal toutes les choſes qui ne ſont pas de ſa nature. Il s'enſuit donc que la teinture pareillement eſt du genre Mercurial métallique, deſtiné pour la perfection de l'or, & qu'il faut tirer ſon origine, ſa racine & ſa vertu ſéminaire, du même ſujet, duquel ſont produits les corps métalliques vulgaires qui fouffrent & qui s'éten-

dent ſous le marteau. Je te décris clairement en ce lieu la matiere de l'Art, laquelle ſi tu ne comprens pas encore, tu dois ſoigneuſement t'appliquer à la lecture des Auteurs, juſqu'à ce qu'enfin toutes choſes te ſoient devenues familieres.

Après avoir jetté un ferme & ſolide fondement ſur la doctrine des véritables & légitimes poſſeſſeurs de la Pierre, il faut venir aux opérations manuelles, & à une dûe préparation de la matiere, qui requiert que toutes les féces & ſuperfluitez ſoient ôtées par notre ſublimation, & qu'elle acquiert une eſſence criſtalline, ſalée, aqueuſe, ſpiritueuſe, oléagineuſe, laquelle ſans addition d'aucune choſe hétérogêne & de différente nature, & ſans aucune diminution & aucune perte de ſa vertu ſéminale générative & multiplicative, doit être amenée juſqu'à un égal temperament d'humide & de ſec, c'eſt-à-dire du volatil & du fixe, & ſuivant le procedé de la Nature, élever cette même eſſence par le moyen de notre Art juſqu'à une entiere perfection, afin qu'elle devienne une Médecine très-fixe, qui ſe puiſſe réſoudre dans toute humeur, comme auſſi dans toute chaleur aiſée,

& qu'elle devienne potable ; en sorte néanmoins qu'elle ne s'évapore pas, comme font ordinairement les remedes vulgaires, lesquels manquent toujours de cette principale vertu qu'elles doivent avoir pour remedier, parce que comme impuissans & imparfaits, ou ils sont élevez par la chaleur, ou ils ne le sont pas : que s'ils sont élevez, ce ne sont peut-être que certaines eaux subtiles distilées, c'est à dire des esprits si legers & si faciles à s'élever, que par la chaleur du corps, laquelle elles augmentent jusqu'à causer frémissement, elles sont aussi tôt sublimées & portées en haut, montans à la tête, & là cherchant une sortie (de même que l'esprit de vin a coutume de faire en ceux qui sont yvres) & l'évaporation ne s'en pouvant faire à cause que le crane est fermé, elles s'efforcent de sortir impétueusement, de la même maniere qu'il a coutume d'arriver en la distillation artificielle, lorsquelquefois que les esprits ramassez & devenus puissans, font rompre le vaisseau qui les contient. Que si les remedes vulgaires ne se peuvent élever, ce sont peut-être des sels qui sont privez de tout suc de vie à cause d'un feu très-violent, & ne peuvent que

très-peu remedier à une maladie langoureuse : car comme une lampe ardente se nourrit d'huile & de graisse, laquelle étant consommée s'éteint ; de même aussi la meche qui entretient la vie, se sustente d'un baume de vie succulent & huileux, & se mouche par le moyen des plus excellens remedes, comme on fait communément une chandelle par une mouchette ; & parce que notre Médecine très-assurément est composée du Soleil & de ses rayons mêmes, l'on peut conjecturer combien elle a de vertu par-dessus tous les autres médicamens, puisque le seul Soleil dans toute la nature allume & conserve la vie ; car sans le Soleil toutes choses gêleroient, & rien ne croîtroit en ce monde : les rayons du Soleil font verdoyer & croître toutes choses, & le Soleil donne vie à tous les corps sublunaires, les fait pousser, végeter, mouvoir, & multiplier ; ce qui se fait par l'irradiation vivifiante du Soleil. Mais cette vertu solaire est mille fois plus forte, plus efficace & plus salutaire dans son véritable fils, qui est le sujet des Philosophes ; car là où il est engenré, il faut auparavant que les rayons du Soleil, de la Lune, des Etoiles, & de toutes les vertus de la

Nature ſe ſoient accumulez en ce lieu magnétique par l'eſpace de pluſieurs ſiécles, & qu'ils ſe ſoient comme renfermez enſemble dans un vaſe très clos & ſerré, leſquels puis après étant empêchez de ſortir, réprimez & retrécis, ſe changent en cet admirable ſujet, & engendrent d'eux-mêmes l'or du vulgaire; ce qui marque aſſez combien ſon origine eſt rempli de vertu, puiſqu'il triomphe entierement de toute la violence du feu, quel que ce puiſſe être; enſorte qu'il ne ſe trouve rien dans tout le monde de plus parfait après notre ſujet: & ſi l'on le trouvoit dans ſon dernier état de perfection, fait & compoſé par la Nature, qu'il fût fuſible comme de la cire ou du beure, & que ſa rougeur & ſa diaphanéité & clarté parût au-dehors, ce ſeroit là véritablement notre benoite Pierre; ce qui n'eſt pas. Néanmoins la prenant dès ſon premier principe, on la peut mener à la plus haute perfection qu'il y ait, par le moyen de ce ſouverain Art Philoſophique, fondamentalement expliqué dans les Livres des anciens Sages.

DIALOGUE,

QUI découvre plus amplement la préparation de la Pierre Philosophale.

VOus avez vû par les Traités précedens que l'assemblée des Alchymistes & Distillateurs qui disputoient fortement de la Pierre des Philosophes, fut interrompue par un orage imprévû; comme ils furent dispersez & divisez en plusieurs différentes Provinces, sans avoir pris aucune détermination certaine, & comme chacun d'eux est demeuré sans conclusion. Ce qui a donné lieu à un nombre infini de sophistications & de procedez trompeurs & erronez, parce que cette malheureuse tempête ayant empêché une décision finale de tous leurs diférends, un chacun d'eux a resté dans l'opinion imaginaire qu'il s'étoit figurée, laquelle il a suivie après dans ses opérations. Une partie de ces Docteurs Chymistes

miſtes qui avoient aſſiſté à cette Aſſemblée, avoit lû les écrits des veritables Philoſophes qui nous propoſent tantôt que le Mercure, tantôt que le Soufre, tantôt que le Sel eſt la matiere de leur Pierre. Mais parce que ces Sophiſticateurs ont mal entendu la penſée des anciens, & qu'ils ont crû que l'argent-vif, le Soufre & le Sel vulgaires étoient les choſes qu'il falloit prendre pour la confection de la Pierre, & aprés avoir été diſperſé en pluſieurs endroits de la Terre, ils en ont fait des épreuves de toutes les façons imaginables. Quelqu'un d'entre-eux a remarqué dans Geber cette maxime » digne de conſideration : Les anciens » parlans du Sel ont conclu que c'étoit » le ſavon des Sages, la clef qui ferme & » ouvre, & qui ferme derechef & perſonne n'ouvre; ſans laquelle clef ils diſent qu'aucun homme dans ce monde » ne ſauroit parvenir à la perfection de » cet œuvre, c'eſt-à-dire s'il ne ſait calciner le Sel aprés l'avoir preparé, & » alors il s'appelle Sel fuſible : de même qu'il a lû en un autre Auteur que, *Celuy qui connoît le Sel & ſa diſſolution, ſait le ſecret caché des anciens Sages.* Cet Alchymiſte ſe perſuada par

ces paroles qu'il falloit travailler sur le Sel commun, dont il apprit à préparer un esprit subtil, avec lequel il dissolvoit l'or du vulgaire, & en tiroit sa couleur citrine, & sa teinture, laquelle il s'étudioit de joindre & unir aux métaux imparfaits, afin que par ce moyen ils se changeassent en or : mais tous ses travaux n'eurent aucun bon succès, quelque peine qu'il y pût prendre ; ce qu'il devoit déja savoir » du même Geber lorsqu'il dit, que » tous les corps imparfaits ne se peuvent » aucunement perfectionner, par le mé- » lange avec les corps que la nature a » rendu simplement parfaits, parce que » dans le premier degré de leur perfe- » ction, ils ont seulement acquis une » simple forme pour eux, par laquelle » ils étoient perfectionnez par la nature, » & que comme morts ils n'ont aucune » perfection superfluë qu'ils puissent » communiquer aux autres, & ce pour » deux raisons ; la premiere, à cause que » par ce mélange d'imperfection, ils sont » rendus imparfaits, vû qu'ils n'ont pas » plus de perfection qu'ils en ont besoin » pour eux mêmes: & la derniere, à cause » que par cette voye leurs principes ne » peuvent pas se mêler intimément & en

» toutes les plus petites parties, d'autant » que les corps ne se pénétrent point l'un » l'autre, &c. Aprés cela, cette autre sentence de Hermés tomba dans la pensée de nôtre Artiste, savoir que *le Sel des métaux est la Pierre des Philosophes.* Il concluoit donc en luy même que le Sel du vulgaire ne devoit pas être la chose dont les Philosophes entendoient parler, mais qu'il la falloit extraire des métaux C'est pourquoy il se mit à calciner les métaux avec un feu violent, à les dissoudre en des eaux fortes, les corroder, les détruire & préparer les Sels: il inventoit pour son dessein plusieurs manieres de dissoudre les métaux, pour les faire fondre aisément, & telles autres infinies operations vaines & superfluës : mais il ne pût jamais par tous ces moyens venir à la fin de son desir. Ce qui le faisoit encore douter touchant les Sels & les matieres dont nous avons parlé, en sorte qu'il ne cessoit de regarder dans les livres des uns & des autres Philosophes. Il feüilletoit toûjours esperant de rencontrer quelque passage formel touchant la matiere, & il fit tant qu'il découvrit cet axiome. *Nôtre Pierre est Sel, & nôtre Sel est une terre, & cette terre est vierge,*

S'arrêtant à peſer profondement ces paroles, il luy ſembla tout à-coup que ſon eſprit étoit fort éclairé, & il commençoit à reconnoître que ſes travaux précédens n'avoient point réüſſi ſelon ſon ſouhait, à cauſe que juſqu'à préſent il avoit manqué de ce Sel virginal, & qu'on ne ſauroit en aucune façon avoir ce Sel vierge ſur la terre, ny ſur ſa ſuperficie univerſelle, parce que tout le deſſus de la terre eſt couvert d'herbes, de fleurs, & de plantes, dont les racines par leurs fibres attireroient & ſucceroient le Sel vierge, d'où elles prendroient leur croiſſance, & ainſi tout ce Sel ſeroit privé de ſa virginité, & ſe trouveroit comme impregné. Il s'étonnoit encore d'où provenoit ſa premiere ſtupidité de ce qu'il n'avoit pû comprendre plûtôt ces choſes dans les Livres des Philoſophes qui en parlent ſi clairement, comme dans *Morienus* qui dit : nôtre eau croît dans les montagnes & dans les vallées. Dans *Ariſtote* : nôtre eau eſt ſéche. Dans *Danthyn* : nôtre eau ſe trouve dans les vieilles étables, les retraits, & les égoûts puans. Dans *Alphidius* : nôtre Pierre ſe rencontre en toutes les choſes, qui ſont au monde, & partout, & elle ſe trouve jettée dans le che-

min, & Dieu ne l'a point mis à un haut prix pour l'achetér, afin que les pauvres auſſi bien que les riches la puiſſent avoir. Et quoy! (penſoit-il en ſoy-même) ce Sel n'eſt il pas marqué manifeſtement en tous ces endroits? il eſt veritablement la Pierre & l'eau ſéche, qui ſe peut trouver en toutes choſes, & dans les cloaques mêmes; d'autant que tous corps ſont compoſez de luy, ſe nourriſſent de luy, & s'augmentent par ſon moyen, & par leurs corruptions ſe reſolvent en luy, & auſſi parce qu'une grande quantité de ce Sel gras cauſe la fertilité. Ce que les plus ignorans laboureurs poſſedent mieux que nous qui ſommes doctes, lorſque pour refaire les lieux qui ſont ſteriles à cauſe de la ſéchereſſe, ils ſe ſervent d'un fumier pourry, & d'un Sel gras & enflé, conſiderans trés bien qu'une terre maigre ne peut pas être fertile. La nature a auſſi découvert à quelques uns, que la maigreur d'une terre ſans humeur ſe pouvoit ameliorer ſemblablement par un Sel de cendres; c'eſt pour cela qu'en quelques endroits les laboureurs prennent du cuir, qu'ils coupent en piéces, le brûlent & en jettent la cendre ſur des terres maigres pour leur donner la fertilité,

comme on fait en Denſbighshire qui
une Province d'Angleterre ; nous avons
encore un ancien témoignage de cet uſa-
ge dans Virgile. Ce que les Philoſophes
nous ont declaré lorſqu'ils ont écrit, que
leur ſujet étoit la force forte de toute for-
ce, & c'eſt à vray dire, le Sel de la terre
qui ſe montre tel : car où eſt ce qu'on
trouva jamais une force & une vertu plus
épouvantable que dans le Sel de la terre,
ſavoir le nitre, qui eſt un foudre à l'im-
petuoſité duquel rien ne peut reſiſter ?

Nôtre Alchymiſte par cette conſide-
ration & autres ſemblables croyoit déja
avoir atteint le but de la verité, & ſe ré-
joüiſſoit grandement en luy même, de
ce qu'entre un mille million d'autres, luy
ſeul étoit parvenu à une connoiſſance ſi
haute & ſi relevée ; il faiſoit déja mépris
des plus ſavans, voire même preſque de
tous les autres hommes, de ce qu'ils crou-
piſſoient toûjours dans le bourbier de l'i-
gnorance, & qu'ils n'étoient pas encore
monté comme luy juſqu'au faiſt de la plus
fine Philoſophie, & que là ils n'étoient
pas devenus riches d'eux-mêmes, puis
qu'il y avoit une infinité de tréſors cachez
dans le Sel vierge des Philoſophes; aprés,
il ſe mettoit en l'eſprit que pour acquerir

ce Sel de virginité, il foüilleroit jusques sous le fondement des racines, en un certain lieu de terre grasse, pour en extraire une terre vierge qui n'eût point encore été impregnée ; établissant mal-à-propos cette maxime que, *pour obtenir l'eau vive du Sel nitre, il falloit foüir dans une fosse profondément jusqu'aux genoux*, laquelle rêverie il ne se contenta pas seulement de poursuivre par son labeur; mais encore il la rendit publique par un discours qu'il fit imprimer, dans lequel il soûtenoit que c'étoit la veritable pensée de tous les Philosophes. Il s'aheurtoit si fortement à cette opinion vaine & imaginaire, qu'il dépensoit tout son bien, de sorte qu'il se vid réduit en grande pauvreté & accablé de douleurs & d'ennuy, déplorant la perte irréparable de son argent, de son tems, & de ses peines. Ce dommage fut accompagné de soins fâcheux, d'angoisse, d'inquietude & de veilles, lesquelles augmentans de jour en jour, il se résolut enfin de retourner au lieu où il avoit été auparavant pour foüir profondément cette terre qu'il avoit crû être la terre philosophique, & il continua de vomir ses injures & ses imprécations jusqu'à ce qu'il fut surpris du som-

meil, dont il avoit été privé quelques jours par tant de chagrin & de triſteſſe ; étant plongé dans ce profond ſommeil, il vid paroître en ſonge une grande troupe d'hommes tous rayonnans de lumiere, l'un deſquels s'approcha de luy, & le reprit de cette ſorte. Mon amy, pourquoy eſt-ce que vous vomiſſez tant d'injures, de maledictions & d'exécrations contre les Philoſophes qui repoſent en Dieu ? Cet Alchymiſte tout étonné répondit en tremblant ; Seigneur, j'ay lû en partie leurs Livres, où j'ay vû qu'on ne pouvoit imaginer de loüanges qu'ils ne donnaſſent à leur Pierre, laquelle ils élevent juſqu'aux Cieux ; ce qui a excité en moy un extrême deſir de mettre la main à l'œuvre, & j'ay operé en toutes choſes ſelon leurs écrits & leurs préceptes, afin d'être participant à leur Pierre : mais je reconnois que leurs paroles m'ont trompé, vû que par ce moyen j'ay perdu tous mes biens.

La Viſion. Vous leurs faites tort, & c'eſt injuſtement que vous les accuſez d'impoſture, car tous ceux que vous voyez icy ſont gens bien heureux ; ils n'ont jamais écrit aucun menſonge, au contraire ils ne nous ont laiſſé que la pu-

re verité, quoy qu'en des paroles cachées & occultes, afin que de si grands mysteres ne fussent pas connus par les indignes, car autrement il en naîtroit de grands maux & desordres dans le monde; vous deviez interpreter leurs écrits non pas à la lettre, mais selon l'operation & la possibilité de la nature; vous ne deviez pas entreprendre auparavant les operations manuelles, qu'aprés avoir posé un solide fondement par vos ferventes prieres à Dieu, par une assidue lecture, & par un étude infatigable; & vous deviez remarquer en quoy les Philosophes s'accordent tous, sçavoir en une seule chose, qui n'est autre que Sel, Soufre, & Mercure philosophiques.

L'Alchymiste. Comment sauroit-on s'imaginer que le Sel, le Soufre, & le Mercure ne puissent être qu'une seule & même chose, puisque ce sont trois choses distinctes?

La Vif. C'est maintenant que vous faites voir que vous avez la cervelle dure, & que vous n'y entendez rien; les Philosophes n'ont seulement qu'une chose, qui contient corps, ame & esprit, ils la nomment Sel, Soufre & Mercure, lesquels trois se trouvent en une même substance,

& ce ſujet eſt leur Sel.

L'ALCH D'où eſt ce qu'on peut avoir ce Sel ?

La Viſ. Il ſe tire de l'obſcure priſon des métaux, vous pouvez avec luy faire des opérations admirables, & voir toute ſorte de couleurs, comme auſſi tranſmuer tous les vils métaux en or : mais il faut auparavant que ce ſujet ſoit rendu fixe.

L'ALCH. Il y a déja long-tems que je me romps l'eſprit pour travailler à ces opérations métalliques, ſans y avoir jamais rien pû trouver de ſemblable.

La Viſ. Vous avez toujours cherché dans les métaux qui ſont morts, & qui n'ont pas en eux la vertu du Sel Philoſophique : comme vous ne pouvez pas faire que le pain cuit vous ſerve de ſémence, non plus que vous ne ſauriez engendrer un poulet d'un œuf cuit; mais ſi vous deſirez faire une génération, il faut que vous vous ſervîez d'une ſémence pure, vive, ſans avoir été gâtée. Puiſque les métaux du vulgaire ſont morts, pourquoi donc cherchez vous une matiere vivante parmi les morts.

L'ALCH. L'or & l'argent ne peuvent-ils pas être vivifiés derechef par le moyen

e la diſſolution ?

La Viſ. L'or & l'argent des Philoſophes ſont la vie même, & n'ont point beſoin d'être vivifiés ; on les peut même avoir pour rien : mais l'or & l'argent vulgaires ſe vendent bien cherement, & ils ſont morts, & demeurent toujours morts.

L'ALCH. Par quel moyen peut-on avoir cet or vif ?

La Viſ. Par la diſſolution.

L'ALCH. Comment ſe fait cette diſſolution ?

La Viſ. Elle ſe fait en ſoy même & par ſoy-même, ſans y ajoûter aucune choſe étrangere : car la diſſolution du corps ſe fait en ſon propre ſang.

L'ALCH. Tout le corps ſe change-t-il entierement en eau ?

La Viſ. A la verité il ſe change tout, mais le vent porte auſſi dans ſon ventre le fils fixe du Soleil, lequel eſt ce poiſſon ſans os qui nage dans notre Mer Philoſophique.

L'ALCH. Toutes les autres eaux n'ont-elles pas cette même propriété ?

La Viſ. Cette Eau Philoſophique n'eſt pas une eau de nuées, ou de quelque fontaine commune ; mais c'eſt une

eau salée, une gomme blanche & une eau permanente, laquelle étant conjointe à son corps, ne le quite jamais ; & quand elle a été digerée pendant l'espace des tems qui lui est nécessaire, on ne l'en peut plus séparer. Cette eau est encore la substance réelle de la vie en la Nature, laquelle a été attirée par l'aymant de l'or, & qui se peut résoudre en une eau claire par l'industrie de l'Artiste : ce que nulle autre eau du monde ne sçauroit faire.

L'ALCH. Cette eau ne donne-t-elle point de fruits ?

La Vif. Puisque cette eau est l'arbre métallique, on y peut anter un petit rejetton ou un petit rameau Solaire, lequel s'il vient à croître, fait que par son odeur tous les métaux imparfaits lui deviennent semblables.

L'ALCH. Comment est-ce qu'on procede avec elle ?

La Vif. Il faut la cuire par une continuelle digestion, laquelle se fait premierement dans l'humidité, puis après dans la séchereſſe.

L'ALCH. Est-ce toujours une même chose ?

La Vif. En la premiere opération il faut séparer le corps, l'ame & l'esprit, &

derechef les conjoindre enſemble : que ſi le Soleil s'eſt uni à la Lune, pour lors l'ame de ſoi ſe ſépare de ſon corps, & enſuite retourne de ſoy à luy.

L'ALCH. Peut-on ſéparer le corps, l'ame & l'eſprit ?

La Vif. Ne vous mettez point en peine ſinon de l'eau & de la terre feuillée : vous ne verrez point l'eſprit, car il nage toujours ſur l'eau.

L'ALCH. Qu'entendez vous par cette terre feuillée ?

La Vif. N'avez-vous point lû qu'il paroît en notre mer Philoſophique une certaine petite iſle ? il faut mettre en poudre cette terre, & puis elle deviendra comme une eau épaiſſe mêlée avec de l'huile, & c'eſt là notre terre feuillée, laquelle il vous faut unir par un juſte poids avec ſon eau.

L'ALCH. Quel eſt ce juſte poids ?

La Vif. Le poids de l'eau doit être pluriel, & celui de la terre feuillée blanche ou rouge doit être ſingulier.

L'ALCH. O Seigneur, votre diſcours dans ce commencement me ſemble trop obſcur.

La Vif. Je ne me ſers point d'autres termes & d'autres noms que de ceux

que les Philosophes ont inventés, & qu'ils nous ont laissé par écrit. Et toute cette troupe de personnes bien heureuses que vous voyez, ont été pendant leur vie de véritables Philosophes ; une partie desquels étoient grands Princes, & l'autre des Rois ou des Monarques puissans, qui n'ont point eu honte de mettre la main à l'œuvre, pour rechercher par leur travail & par leurs sueurs les secrets de la Nature, & dont ils nous ont écrit la verité. Lisez donc diligemment leurs Livres, & ne les injuriez plus dorénavant : mais remarquez leurs très doctes traditions & maximes, ; fuyez toutes sophistiqueries & tous les Alchymistes trompeurs, & enfin vous jouirez du miroir caché de la Nature.

La Vision ayant achevé ce discours, s'évanouit en un instant, l'Alchymiste s'éveillat aussi tôt, lequel considérant en lui-même ce qui s'étoit passé, ne savoit ce qu'il en devoit penser : mais parce que toutes les paroles de la Vision luy avoient resté dans la mémoire, il s'en alla promptement dans sa chambre pour les mettre par écrit. Après il lût avec attention les Livres des Philosophes; il reconnut par leur lecture ses lourdes fautes pas-

sées & ses premieres folies. Ayant ainsi découvert le veritable fondement de plus en plus, pour en conserver le souvenir il le mit en Rithmes Allemandes, comme il s'ensuit.

Discours traduits en Vers.

On trouve une chose dans ce monde,
Qui est aussi partout & en tout lieu,
Elle n'est ny terre, ny feu, ny air, ny eau,
Toutefois elle ne manque d'aucune de ces choses,
Neanmoins elle peut devenir feu,
Air, eau & terre,
Car elle contient toute la Nature
En soy, purement & sincerement;
Elle devient blanche & rouge, elle est chaude & froide,
Elle est humide & seche, & se diversifie de toutes les façons.
La troupe des Sages la seulement connuë,
Et la nomment son Sel.
Elle est tirée de leur terre,
Et elle a fait perdre quantité de fols.
Car la terre commune ne vaut icy rien,
Ny le sel vulgaire en aucune façon,

Mais plûtôt le Sel du monde,
Qui contient en ſoy toute la vie.
De luy ſe fait cette Medecine,
Qui vous garantira de toute maladie.
Si donc vous deſirez l'Elexir des Philoſophes,
Sans doute cette choſe doit être métallique,
Comme la Nature l'a fait,
Et l'a reduit en forme métallique,
Qui s'appelle nôtre magneſie,
De laquelle nôtre Sel eſt extrait;
Quand vous aurez donc cette même choſe,
Preparez-la bien pour vôtre uſage,
Et vous tirerez de ce Sel clair
Son cœur qui eſt trés-doux.
Faites-en auſſi ſortir ſon ame rouge;
Es ſon huile douce & excellente.
Et le ſang du Soufre s'appelle,
Le ſouverain bien dans cet ouvrage.
Ces deux ſubſtances vous pourront engendrer
Le ſouverain tréſor du Monde.
Maintenant, comment eſt-ce que vous devez preparer ces deux ſubſtances
Par le moyen de vôtre Sel de terre,
Je n'oſe pas l'écrire ouvertement,
Car Dieu veut que cela ſoit caché;

Et

Et il ne faut en aucune façon donner aux pourceaux
Une viande faite de marguerites précieuſes.
Toutefois apprenez de moy avec grande fidelité,
Que rien d'étranger ne doit entrer en cet œuvre;
Comme la glace par la chaleur du feu
Se convertit en ſa premiere eau;
Il faut auſſi que cette Pierre
Devienne eau en ſoy-même.
Elle n'a beſoin que d'un bain doux & moderé,
Dans lequel elle ſe diſſout par ſoy.
Au moyen de la putrefaction,
Separez en l'eau,
Et reduiſez la terre en une huile rouge,
Qui eſt cette ame de couleur de pourpre.
Et quand vous avez obtenu ces deux ſubſtances,
Liez les doucement enſemble,
Et les mettez dans l'œuf des Philoſophes
Clos hermetiquement,
Et vous les placerez ſur un Athanor,

Que vous conduirez selon l'exigence & la
coûtume de tous les Sages.
En luy administrant un feu très-lent
Tel que la poule donne à ses œufs pour faire éclorre ses poussins;
Pour lors l'eau par un grand effort
Attirera en soy tout le Soufre,
En sorte qu'il n'apparoîtra plus rien de
luy,
Ce qui toutefois ne peut pas durer long-
temps.
Car par sa chaleur & sa siccité
Il s'efforcera derechef de se rendre mani-
feste,
Ce qu'au contraire la froide Lune tâchera
d'empécher.
C'est icy que commence un grand combat
entre ces deux substances,
Durant lequel l'une & l'autre montent en
haut où elles s'élevent par un admirable
moyen,
Mais le vent les contraint de décendre
en bas,
Elles ne laissent pas neanmoins de voler
derechef en haut,
Et après qu'elles ont continué long temps
ces mouvemens & circulations,
Elles demeurent enfin stables au bas
Et s'y liquefient alors avec certitude

Dans leur premier chaos très-profondement.
Et puis toutes ces ſubſtances ſe noirciſſent,
Comme fait la ſuie dans la cheminée;
Ce qui ſe nomme la tête du corbeau,
Lequel n'eſt pas une petite marque de la grace de Dieu.
Quand donc cela ſera ainſi advenu; vous y verrez en bref
Des couleurs de toutes les manieres,
La rouge, la jaune, la bleuë & les autres;
Leſquelles neanmoins diſparoîtront bientôt toutes.
Et vous verrez aprés de plus en plus
Que toutes choſes deviendront verdes, comme feüilles & comme l'herbe.
Puis enfin la lumiere de la Lune ſe fait voir.
C'eſt pourquoy il faut alors augmenter la chaleur,
Et la laſſer en ce degré;
Et la matiere deviendra blanche comme un homme chenu, dont le teint envieilly reſſemble à de la glace,
Elle blanchira auſſi preſque comme de l'argent.
Gouvernez vôtre feu avec beaucoup de ſoin,

Et enſuite vous verrez dans vôtre vaiſſeau
Que vôtre matiere deviendra tout-à fait blanche comme de la neige ;
Et alors vôtre Elixir eſt achevé pour l'œuvre au blanc ;
Lequel avec le tems deviendra rouge pareillement.
A raiſon dequoy augmentez vôtre feu derechef,
Et il deviendra jaune ou de couleur de citron partout.
Mais à la parfin il deviendra rouge comme un rubis.
Alors rendez graces à Dieu nôtre Seigneur,
Car vous avez trouvé un ſi grand tréſor,
Qu'il n'y a rien en tout le monde qu'on luy puiſſe comparer pour ſon excellence.
Cette Pierre rouge teint en or pur
L'étain, l'airain, le fer, l'argent, & le plomb,
Et tous les autres corps métalliques que ce ſoient.
Elle opere & produit encore beaucoup d'autres merveilles.
Vous pouvez par ſon moyen chaſſer toutes

les maladies qui arrivent aux hommes,
Et les faire vivre jusqu'au terme prefixe de leur vie.
C'est pourquoy rendez graces à Dieu de de tout vôtre cœur,
Et avec elle donnez volontiers secours & aide à vôtre prochain
Et employez l'usage de cette Pierre à l'honneur du Très haut,
Lequel nous fasse la grace de nous recevoir, en son Royaume des Cieux.

Soit gloire, honneur & vertu à jamais au Saint, Saint, Saint Sabaoth Dieu tout puissant, lequel seul est Sage, & éternel, le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs, qui est environné d'une lumiere inaccessible, qui seul à l'immortalité, qui a empêché la violence de la mort, & qui a produit & mis en lumiere un esprit imperissable. Ainsi soit-il.

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

Très estimée de ceux qui se plaisent aux Verités Hermétiques.

TRADUITE d'Allemand en François par ANTOINE DUVAL.

Avec l'Extrait d'une autre LETTRE assez curieuse sur le même sujet.

A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, au Saint-Esprit.

M. DCC XXIII.

Avec Privilege du Roy.

LETTRE

LETTRE PHILOSOPHIQUE.

VOus ayant vû douter d'une ſcience dont vous devriez être mieux perſuadé, il m'a ſemblé neceſſaire de vous en tracer les fondemens, ſuivant que la lecture des vrais Philoſophes & l'experience me l'ont enſeigné. Je n'uſe pour cet effet d'aucune Rhétorique, jugeant ſuperflu d'orner la matiere du monde, qui eſt la plus belle de ſoi-même. La Ste Ecriture qui eſt dictée par le Saint Eſprit, contient la parole du grand Dieu, mépriſe l'ornement, & ſe plaît ſeulement aux ſentences veritables & ſimples. L'ignorance au contraire & le menſonge, dont le pere de menſonge a jetté la ſemence dans les Ecoles modernes, veut être plâtrée d'attifets pour cacher ſes défauts ; l'art & le fard ſont pour les beautés imparfaites. Vous verrez dans la

ſuite de cette Lettre une Phyſique qui paroîtra extravagante & impertinente au ſens de ces mêmes Ecoles, & je vous dis par avance que le moindre Pédant la condamnera auſſi hardiment que s'il l'eneendoit très-bien, & que mes ſentimens ſeront bannis de ſa raiſon auſſi librement qu'il pourroit faire, ſi notre ſainte Science étoit ſoumiſe à ſa juriſdiction.

Mais je laiſſe à chacun ſon jugement libre, & je ne veux punir les préſomptueux & les ignorans, que de leurs propres qualités qu'ils garderont pour pénitence. Auſſi ne prétens je écrire cette lettre qu'à vous qui avez la clef pour en déchiffrer le contenu miſterieux, afin que vous puiſſiez confirmer votre connoiſſance, & l'appuyer ſur un fondement inébranlable, pour donner gloire à Dieu & ſervir votre prochain. Vous trouverez la plûpart de ce que je vous écris chez les Philoſophes; mais vous ne le verrez en nulle part entaſſé de cette maniere, & en ſi peu de paroles. Elles ſont ſimples, mais importantes & veritables. Liſez, reliſez, & penſez le bien, rapportant le tout à la pierre de touche qui eſt la nature, elle vous cautionnera pour moi de la verité. Mettez ſes démarches en paralelle avec mes paroles, &

gardez pour vous même les obſervations que vous en tirerez. Afin donc de comprendre ce dont il eſt queſtion, ſçachez que la Phyſique eſt une ſcience moyennant laquelle on explique les ſubſtances naturelles entant que naturelles, avec leur harmonie : c'eſt la ſcience de la nature, ou une habitude moyennant laquelle nous connoiſſons la nature, & les choſes qui tiennent leur être d'elle.

L'auteur de cette nature eſt Dieu, qui ſubſiſte naturellement de par ſoi-même, ſans commencement ni fin. Il eſt ſouverainement & uniquement Sage, Puiſſant & Bon. Comme il eſt Infini, & que nous ſommes finis, nous ne pouvons rien dire de lui qui ne ſoit trop au deſſous de ſa gloire & perfection; une partie ne pouvant aucunement comprendre le tout : l'excellence de ſes œuvres le magnifie beaucoup plus que la foibleſſe de notre expreſſion.

Du Chaos.

Quand nous contemplons ſes œuvres en general, nous y obſervons dès leur principe, le *Chaos*, les Elemens, & les choſes élementées. Le chaos étoit un compoſé agité de l'eau & du feu vivifiant, à

ce que toutes choſes de ce monde fuſſent produites par le Verbe éternel de Dieu. C'étoit la matiere contenant toutes les formes en pouvoir, qui enſuite ſe manifeſterent quand ſa volonté ſe réduiſit en acte. Ce corps uniforme étoit aquatique, & appellé par les Grecs ὕλη, dénotant par le même mot l'eau & la matiere. Cette matier a été diſtinguée de Dieu en trois Claſſes : en ſuperieure, moyenne & baſſe région. La ſuperieure eſt abſolument illuminée, éminente & ſubtile : la baſſe abſolumtnt ténebreuſe, craſſe, impure & groſſiere. La moyenne eſt mêlée de l'une & de l'autre de ces qualités. La derniere claſſe ou region baſſe contient néanmoins toutes les eſſences & vertus des créatures de la ſuperieure, en ſorte que ce que les créatures ſuperieures ſont actuellement & en forme manifeſte, les créatures inferieures le ſont en pouvoir & en eſſence occulte. La claſſe & région ſuperienre réciproquement eſt créée, en ſorte qu'il n'y a rien dans l'inferieure dont elle ne contienne la nature & les vertus : ce que les eſſences ſuperieures ſont exterieurement, les inferieures le ſont interieurement. L'une & l'autre toutefois ne peut pas agir également ; car les créatures ſuperieure

intellectuelles peuvent agir si elles veulent, de même façon que les inferieures; mais les inferieures sont empêchées par la crasse tenebreuse de leur corps, d'agir comme feroient les Anges, à moins que d'être illuminées d'en haut, & douées de vertus divines & plus qu'humaines. En tout ce que dessus il est à remarquer que la région inferieure n'est pas entierement destituée de lumiere, ni la superieure de quelque mélange (bien que délicat) de tenebres, n'y ayant que le Créateur seul qui habite une lumiere pure & inaccessible. La créature, bien qu'opposée l'une à l'autre, ne manque jamais de mélange pour procréer par cette puissance étendue & remise, comme le bras court & long en Géometrie; & c'est par le moyen de cette operation admirable que le mouvement a commencé dans le chaos. La parole éternelle du Pere en ayant premierement separé les élemens, & puis les choses élementées superieures & inferieures, tant terrestres que celestes & sur-celestes. Car la création du ciel présuppose celle de ses habitans, qui sont les Anges bien-heureux, ausquels l'ame des hommes devient semblable, lorsque séparée des sens materiels, & épurée des impuretés ténebreu-

ſes par le St Eſprit, elle s'éleve en ferme foi à Dieu, cherchant & trouvant dans le Pere des lumieres cette clarté ſurnaturelle inconnue à l'homme ſenſuel. Par ce chemin la grace du Seigneur a manifeſté * à ſon ſerviteur Moïſe cette création merveilleuſe; c'eſt par cette même grace que mortifiant notre chair perverſe, & reſſuſcitant en une nouvelle vie, nous élevons le vol de notre ame par-deſſus tout ce qu'il y a de materiel, pénetrant les tenebres confuſes du chaos, pour obſerver, tant par la parole relevée de Dieu, que par la lumiere de ſa clarté reluiſante éminemment, & en ſes grandes œuvres, & en l'homme créé à ſa reſſemblance, les démarches de cette operation merveilleuſe, juſqu'à ce que cette étincelle de lumiere, dont nous ſommes capables en cette mortalité, vienne à croître pour nous éclairer pleinement dans l'Eternité.

Il y a trois choſes à obſerver dans ce chaos. 1. L'eau premiere & informe. 2. Le feu vivifiant, dont l'eau a été agitée. Et 3. La façon dont les êtres particuliers ont été produits de ce chaos ou être general. Cette eau informe & imparfaite étoit incapable, ſans le feu vivifiant, de rien pro-

* 1 Gen.

duire ; elle étoit avant l'eau élementaire, & contenoit le corps & l'esprit qui conspiroient ensemble à la procréation des corps subtils & grossiers. Cette eau premiere étoit froide, humide, crasse, impure & tenebreuse, * & tenoit dans la création le lieu de la femelle, de même que le feu, dont les étincelles innombrables comme des mâles differens, contenoit autant de teintures propres à la procréation des créatures particulieres. Ce feu qui a devancé l'élementaire, a vivifié tout ce qui est produit du chaos ; c'est celui de la nature, ou pour mieux dire, l'esprit de l'Univers subtilement diffus dedans cette eau premiere & informe. On peut appeller ce feu la forme, comme l'eau la matiere, confondus ensemble dans le chaos. Il ne subsistoit pas séparément sans l'eau, qui est proprement son habitacle, & la matiere ou le vehicule qui le contient. Toutefois ce feu n'est qu'un instrument subalterne, & qui ne peut agir en aucune façon de soi-même, n'étant qu'un outil materiel de la grande main immaterielle de Dieu, ou de sa parole non créée qui est issue de lui, & en procede continuellement, comme nous voyons au 1 & 2 de la Genese,

* 2 *Gen.*

faisant par ce feu les impressions de diverses teintures sur diverses especes. J'appelle teintures les puissances astrales & ponctuelles. Car la teinture est comme un point essentiel, duquel comme du centre sortent les rayons qui se mutiplient dans leur operation. Mais comme ces rayons ne sçauroient operer en eux-mêmes, pour leur proximité & ressemblance, il leur a fallu un corps aquatique dissemblable à leurs proprietés, à ce que sa masse par ce feu central, & moyennant la dispoſition de la parole de Dieu, ainsi que les autres choses, prissent forme. Le feu n'est pas un corps, mais il en prend un ailleurs, qu'il dispose à sa fin destinée : il demeure plus volontiers dans un corps parfait que dans un autre ; il contient les définitions de toutes choses, & reçoit en soi, suivant les vertus de son imagination que le Verbe éternel de Dieu lui a imprimé, les dispositions de diverses semences ; il est chaud, sec, pur & diafane : les deux dernieres qualités sont les sources de toute lumiere : sa chaleur le fait agir sur l'eau, comme étant le principe de toute la chaleur des élemens & des choses élementées : sa sechereſſe est le principe de constance ès créatures : sa diafanité marque sa subtili-

té, qui lui rend toute sorte de corps penetrables : sa pureté exclut toutes imperfections, car le feu les chasse loin de soi, & aspire à la constance de l'Eternité, comme la fin du monde & la nouvelle création fera voir. Aristote l'appelle assez improprement le principe du mouvement. Le feu donc est la nature qui ne fait rien en vain, qui ne sçauroit errer, & sans qui rien ne se fait. Car cet esprit agissant, bien qu'il soit inherent en des corps differens de ce monde, est pourtant toujours le même ; & bien qu'il serve à vivifier des teintures diverses, selon qu'elles sont distinguées dans les créatures par le Créateur, il ne fait que les disposer suivant leur capacité.

Ce chaos ainsi créé, Dieu commença à travailler sur ce corps tenebreux, lui infusant quelques rayons de lumiere par le moyen de l'esprit de Dieu qui se mouvoit dessus les eaux, séparant les tenebres de la lumiere, & donnant aux tenebres la demeure inferieure & moyenne, comme à la lumiere la superieure. Il separa* les eaux d'avec les eaux, plaçant la materielle & la grossiere dans la mer & dans la terre, & élevant la subtile & spirituelle au-des-

*Gen. 1, verf. 6.

ſous & au-deſſus du firmament, * à ce qu'elle pût ſervir de vehicule, d'inſtrument & de mediatrice à l'Eprit univerſel, pour porter les ordres & les aides actives aux eſprits paſſifs & particuliers des ſublunaires. Cela ne ſuffiſant pas, Dieu donna le troiſiéme degré de lumiere, ſéparant la terre, ou le ſec des eaux & de la mer, afin que la terre ne fût empêchée par le mélange exceſſif des eaux, de produire les herbes & les arbres portans fruits. Il ſépara auſſi par l'étendue des Cieux, les eaux inferieures des ſuperieures, & aſſembla de la lumiere diffuſe, des luminaires pour diſtinguer les tems & les ſaiſons, afin d'operer par leurs rayons ou influences meſurées ſur les créatures, leſquelles il créa de leurs élemens diſtingués pour vivre en iceux, & habiter cet édifice admirable dont il donna la Seigneurie à l'homme fait à ſon image & ſelon ſa reſſemblance pour le ſervir & benir.

Des Elemens en general.

L'élement eſt un corps ſéparé du chaos, afin que les choſes élementées conſiſtent par lui & en lui : c'eſt le principe d'une choſe, comme la lettre de la ſyllabe. La

* *Gen.* 148, *verſ.* 4.

doctrine des élemens eſt très importante, étant la clef des ſacrés myſteres de la nature. Les élemens conſpirent enſemble, & ſe changent facilement l'un en l'autre, & nous voyons la terre ſe changer en eau, l'eau en air & l'air en feu. La terre ſe change en eau, quand l'eau par le mouvement de la chaleur, du centre de la terre en pénetre les conduits en forme de vapeur, & en reçoit par cette exhalaiſon l'eſſence ſubtile, en ſorte qu'il n'apparoît aucune difference entre l'eau & la terre. Cette terre réduite en eau par la chaleur du Soleil, & élevée en la région moyenne de l'air, y étant quelque tems digerée, ſe change en feu, & forme les tonneres & les foudres. Celui qui connoît le moyen de changer un élement en l'autre, & rendre les choſes peſantes legeres, & les legeres peſantes, ſe peut dire vrai Philoſophe. Cela ne ſe peut que moyennant un certain chaos univerſel, dont le centre contient les vertus des choſes ſupérieures & inferieures, réduiſant la terre en eau, l'eau en air, & l'air en feu. Jamais un élement n'eſt ſans l'autre, car le feu ſans air s'éteint, l'eau ſans air ſe pourrit; la terre même ne ſçauroit faire un globe ſans l'eau, qui ſans les autres élemens ne

produit quoi que ce ſoit. Le feu purge l'air, l'air l'eau, & l'eau la terre, & par le mouvement du feu l'un ſe perfectionne dans l'autre. Le feu eſt toujours le moindre en quantité, comme le premier en qualité; où il domine il engendre des choſes parfaites, & où il eſt dominé ne viennent que les imparfaites. Les élemens ſont actifs, quand ils travaillent ſur un corps pour en former quelque choſe de nouveau; paſſifs quand l'un ſoufre, que l'autre en faſſe quelque choſe, & l'un agiſſant l'autre pâtit. L'eau agit ſur le feu, le concentrant par la recluſion dans ſon corps; le feu travaille ſur la terre, afin de l'élever à ſa propre dignité, & cela durera juſques à tant que tous les élemens par une action mutuelle atteignent la ſouveraine perfection. Les élemens ſuperieurs agiſſent bien plus parfaitement que les inferieurs, comme il appert par les actions du Ciel ou du feu, à cauſe de ſa pureté & élevation, en vertu de laquelle ils exaltent les élemens inferieurs, comme les inferieurs en échange abaiſſent ou attirent & humilient les ſuperieurs. Et c'eſt par le moyen de cette attraction & expulſion, que le monde reſpire & vit, communiquant l'être des choſes ſupetieures (comme dit eſt) aux infe-

rieures, & ainſi reciproquement. Cette opération merveilleuſe ſe fait moyennant l'eſprit de l'Univers inviſible & impalpable en ſoy, ſi ce n'eſt qu'il ſe rend tel, à raiſon de ſa ſituation & de ſon vehicule. D'autant que ce Mercure, ce meſſager du Ciel, & qui en porte les Ordonnances en terre, prend de certaines aiſles propres à faciliter ſon vol. Cet inſtrument eſt viſible & palpable, mais l'eſprit en ſoi-même ne l'eſt pas, pour être d'une nature abſolument ſpirituelle, & dont l'eſſence fuit les ſens. Pour mieux comprendre ce myſtere, qui eſt très grand & excellent, conſiderons que la terre, & l'eau occupent l'habitacle inférieur, pour être moins excellent que le Ciel, qui eſt le feu, & eſt ſitué au-deſſus, comme l'air qui eſt un élement moyen entre le feu ſubtil & la terre; & l'eau groſſiere ſe place entre deux. Or afin que la terre fût exaltée par le feu & élevée à la ſouveraine perfection, il étoit néceſſaire que le feu la repurgéât de ſa craſſe immonde, & qu'à cet effet il fût poſé dans ſon ventre pour y opérer juſqu'à tant qu'ayant ſéparé toute l'impureté de la terre, il en attirât l'eſſence pure & ſans fêces. Mais cette terre vierge ne pouvant agir ſans les élemens moyens, le feu

agit ſur l'eau, qui compoſe un même globe avec la terre, & ce moyennant l'air, ſubtiliſant cette eau par ſa chaleur, & la reduiſant en vapeur, uniſſant à même tems la terre à ſa nature. Ainſi la nature, qui procede toûjours avec ordre, tend depuis les choſes baſſes par les moyennes au ſommet de perfection, & comme la terre eſt un corps compacte, l'eau ne la peut pas tout à la fois transformer en ſa propre nature : c'eſt pourquoy elle s'éleve ſouvent moyennant la chaleur du Soleil, la diſtillant & la renvoyant ſur la terre, afin d'y porter la vertu du feu, à ce que par ſes aſperſions réiterées, la terre ſe reſolve dans ſes ſemences; car les ſemences de la terre inherentes, ont en ſoy le feu de la nature, participant du feu celeſte, lequel reſout moyennant des vapeurs très ſubtiles, la terre en eau, pour pouvoir penetrer & vivifier les entrailles des ſemences. Après cela, il la convertit par une digeſtion continuelle, en une huile criſtaline, qui repreſente l'air par ſa clarté diafane, & l'allume enfin, après l'avoir dépouillée de toutes ſes impuretez, de ſa flâme ardente, la faiſant expirer de jour en jour, & monter aux lieux ſuperieurs à travers de l'air, & la réduiſant à la même eſſence du feu. Voi-

là comme un élement participe de la nature de l'autre : l'élement donc eſt un corps ſpirituel contenant une matiere & groſſiere & viſible ; ils ne peuvent repoſer, mais ſont dans un mouvement perpetuel, pour mouyenner la procreation des choſes : les uns panchent plus dans leur inégalité vers la forme corporelle, les autres vers la nature ſpirituelle. Quand ces élemens ſeront un jour (par l'émotion nouvelle de la nouvelle création) denuëz de toute impureté, alors leur corps & leur eſprit ſeront en juſte balance, & attachez enſemble par le lien ſacré de l'éternité ; l'inégalité ôtée, le mouvement le ſera pareillement, qui compoſe le tems, & là où il n'y en a plus, l'éternité apparoît d'elle-même. De toutes les matieres que nous connoiſſons, la plus également compoſée eſt l'or, qui ayant des élemens purs & deſtituez d'inégalité, approche plus de l'éternité, qu'aucune autre matiere, & donne, étant rendu ſpirituel & appliquable au corps humain, une Medecine qui ſurpaſſe de bien loin toutes autres Medecines. Et ſans l'obſtacle de la malediction que le peché attire, & ſur nos propres élemens & ſur nos alimens, cette excellente Medecine feroit bien un autre effet encore. Parlant tantôt de l'harmo-

nie ; je toucherai cette corde plus distinctement, faisant voir qu'il n'est pas impossible de representer mécaniquement le Macrocosme avec les élemens de cet Univers, sous la forme d'un mouvement perpetuel : j'avoue cependant que nous ne les connoissons qu'en partie, le peché nous ayant chassé hors du Paradis, dont l'entrée nous est défendue en cette vie caduque & miserable. Nous essayerons neantmoins d'attraper quelque branche qui passe par dessus la muraille du jardin d'Eden, & ne pouvans y entrer ni manger du fruit de l'arbre de vie, nous tâcherons d'en avoir du moins quelque feuille, bien que (comme dit est) sechée & corrompue par nôtre iniquité malheureuse.

Des Elemens en particulier & du Feu Elementaire, ou du Ciel.

Le feu & l'air sont les élemens superieurs. Le feu est le premier, préferablement à tous autres, à cause de sa pureté, subtilité & perfection causée de sa simplicité, qui le rend plus noble & plus puissant ; l'esprit de l'Univers le possede & fortifie merveilleusement. L'air pour être moins pur ne le penetre jamais à fonds, ni ne s'unit totalement à lui, si ce n'est après

être

être purifié de ses fêces. Le feu élementaire n'agit que quand il est concentré, c'est alors que ces rayons prennent force, & jettent puissamment leurs influences. Après que Dieu eut concentré *Gen.* 1. *vers.* 10. les élemens & *vers.* 11. les choses élementées, concernant le feu ou le point astral dedans les semences particulieres, il concentra aussi *vers.* 14. la lumiere diffuse en des certains luminaires pour envoyer *vers.* 15. leurs rayons en terre, & les y faire opérer. Quand il veut agir, il chasse (s'il est le plus fort en un corps) les vapeurs impures & superflues dans l'air, pour y être digerées; s'il est le plus foible, les vapeurs l'oppriment & le suffoquent. Car le feu tâche de purifier toutes choses & les reduire à la souveraine perfection, comme les Philosophes sçavent; Et tant plus qu'un élement est penetrant, tant plus aussi est il agissant. Il est pur & ne souffre point d'impureté. Il y en a de deux sortes; car il est ou interieur ou exterieur: l'exterieur subvient à l'interieur, l'excitant pour agiter les qualitez différentes du corps qu'il penetre, & parachever l'œuvre de la nature: ces deux feux sont si familiers & collateraux, que se rencontrant avec leurs forces en un même sujet, l'un

fortifie l'autre pour atteindre au ſommet de la perfection. Le feu eſt un élement qui agit dans le centre de chaque choſe, par le mouvement de la nature, qui cauſe l'émotion, l'émotion l'air, l'air le feu, & le feu ſepare, purge, digere, colore, & meurit chaque ſemence dans la matrice & dans la ſituation que le Createur lui a aſſigné dès le commencement. Cet élement ne peut ſouffrir l'eau crue, mais il la chaſſe & réduit en vapeur moyennant ſa chaleur. Ce n'eſt pas qu'il ſoit impoſſible de rendre l'eau compatible avec le feu; & de la faire durer dans la plus grande flame, juſqu'à rendre l'eau inſéparable du feu, mais le chemin en eſt connu à très peu de gens, & appartient à la cabale de la Philoſophie ſecrette. Le feu élementaire eſt le Ciel ou le firmament même où reſident les aſtres, dont les influences viſibles convainquent d'erreur ceux qui le nient. Il contient abondamment l'Eſprit de l'Univers, qui eſt le feu, & ſe communique par le vehicule de l'air aux choſes ſublunaires, & leur donnant vie: car la vie n'eſt qu'un flux de feu naturel dans le corps vivant. Ceci ſe doit entendre de la vie animale; car la vie de l'ame raiſonnable eſt un flux de feu bien plus noble & plus pur de ſubſtance ſur ce-

leſte, tirant ſon feu exterieur immédiatement de l'Eſprit de Dieu, qui la vivifie & purifie, commençant par l'attraction des rayons de ſa foy, & par la communication ou impreſſion des rayons de ſa grace & lumiere, à lui inſpirer les principes de la vie éternelle, en attendant qu'accompagnée d'un corps dépouillé de toutes impuretez, elle puiſſe comparoître glorifiée devant le trône de Dieu. Les corps qui ſubſiſtent dans le Ciel, en attirent leur nourriture, & envoyent enſuite leurs rayons ou influences ſur la terre, pour empêcher que par cette émiſſion leur vertu ne vienne à diminuer : l'Eternel a ordonné par ſa ſageſſe ineffable, qu'ils attiraſſent autant d'élemens purifiez de la terre qu'ils y en renvoyent. Et c'eſt ainſi que ſe fait la circulation admirable de la nature, dont cette opération de rayons eſt la grande roue. Le feu ſuprême eſt le Ciel empirée, ou reſident les Aſtres ſpirituels, qui n'ont point de corps de lumiere compacte, ils ſont d'une eſſence plus ſubtile & éminente que les aſtres viſibles, & ont bien plus de pouvoir : ce ſont des Eſprits qui repreſentent chacun les forces & les Vertus de cet Univers, jouiſſans à raiſon de leur grande ſim-

plicité, pureté & perfection d'une beatitude permanente.

Les tenebres qui voilent nos ames dans ce monde corruptible, nous rendent les Astres, qui assistent devant la Majesté Sacrée de l'Eternel, invisibles, ils voyent (hors du tems) à même tems & tout à la fois, & ce que nous connoissons, & ce que nous ne connoissons pas. Les eaux sur celestes avec leur air & leur feu souverainement purs, composent le Ciel empirée. Il est parlé de ces eaux sur celestes. *Gen* 1. *Dan.* 3. 6. *Psal.* 104. *vers.* 3. C'est une substance très pure, luisante, subtile, enflammée, mais non pas consommée, qui constitue l'habitacle des Anges (*schamaijm*) & des bien-heureux, le vrai Paradis composé d'élemens incorruptiles & parfaits, comme étoient ceux dont Adam jouissoit avant le peché. Le Macrocosme superieur contient tout ce qu'a l'inferieur. C'est de l'influence continuelle de cette eau incorruptible que s'animent & disposent toutes choses en ce bas monde. S'étant communiquées aux Astres visibles, elle passe des Astres en l'air, de l'air & de l'eau, & par l'eau en la terre, de sorte qu'il appert clairement que le monde inferieur est l'image

du monde superieur. Et comme en ce monde l'air se tient sur l'eau, & le feu sur l'air, ainsi dans le monde Angelique, l'air surceleste est par-dessus les eaux surceleſtes, & au lieu le plus éminent est le feu souverainement pur, qui compose la lumiere inaccessible, où Dieu a constitué l'habitacle de sa Majesté. Que personne ne nous blâme d'entamer une matiere si haute, outre qu'on ne dit rien qui soit indigne de nôtre Dieu, ni qui contrarie à sa sainte Parole : il y a une clef secrette qui ouvre la porte de ces secrets, elle est cachée dans un corps très commun, & contemptible aux yeux du vulgaire, mais très precieuse à ceux des vrais Philosophes.

De l'Air.

L'air est un Element subtil, diafane, leger & invisible, le lien entre les choses superieures & inferieures, le domicile des Meteores. Il n'y a rien au monde qui puisse se passer de cet élement. Toutes les creatures en tirent leur vie & leur nourriture, il fortifie l'humide radical & alimente les esprits vitaux. Rien ne viendroit en ce monde, si l'air ne penetroit & attiroit la nourriture multiplicative ; l'air contient un esprit congelé, meilleur que toute la

terre habitable ; cet élement eſt plus pur que l'eau & moins pur que le Ciel ; il participe de la pureté de l'élement ſuperieur, & de l'impureté des inferieurs, & eſt richement douée de l'eſprit de l'Univers.

De l'Eau.

Les Elemens inferieurs ſont l'eau & la terre ; leur exaltation dépend de l'éminence des ſuperieurs, & eſt neceſſaire que pour ſe perfectionner ils ſoient ſouvent élevés & enrichis des vertus ſuperieures : il faut, dis-je, que la terre s'éleve ſouvent par le moyen de l'eau, afin que le feu réſidant dans les entrailles de la terre, apparoiſſe dans ſes operations : l'eau ne revient jamais à la terre qu'elle ne ſoit amandée, & ne porte quelque nouvelle vertu. La pluye opere plus que l'eau ſimple dont le Jardinier arroſe. L'eau ne pénétreroit pas la terre, ſi elle n'étoit animée de la chaleur ſuperieure ou inferieure, comme en Eté que la chaleur du Soleil & la centrale ſubtiliſent l'eau, & la font monter par les racines dans les vegetaux, pour l'achever de digerer & réduire en plantes, fleurs & fruits : la chaleur fait monter l'humidité de la terre en brouillard, qui étant levé retombe en pluye par

ſa peſanteur, & rend l'humidité à la terre pour la faire fructifier : car cette marée univerſel s'engroſſe du Ciel, & en rapporte à chaque fois de nouvelles vertus. L'eau eſt un element humide & groſſier, il eſt l'habitacle des poiſſons, la nourriture des plantes & des mineraux, le rafraîchiſſement des animaux, l'aide de la generation, & le vehicule par le moyen duquel les corps conſiſtent des élemens inferieurs, & reçoivent les influences du Ciel. Cet élement contient les trois autres, & ſert à produire, conſerver & augmenter tous les corps que nous voyons. Il contient une Medecine excellente, douée des vertus ſuperieures & inferieures. Heureux celui qui la fait fixer avec ſon eſprit. Comme le feu ſépare les choſes qui ſont jointes, l'eau rejoint celles qui ſont ſéparées ; la nature joignant les choſes ſuperieures avec les inferieures par les moyennes, ſe ſert de l'eau pour communiquer à la terre ce que le feu diſtile en eau par le moyen de l'air : car l'eſſence du feu tombant en l'air, celle de l'un & de l'autre ſe jette dans l'eau, & celle-là dans la terre qui eſt le receptacle de toutes les ſemences : ſi l'eau ne paſſoit & repaſſoit inceſſamment par les conduits de la terre,

le feu astral la consommeroit par l'intemperie de son mouvement, & en passant par la terre elle en attire la nature, s'habillant de son essence la plus délicate, & aidant à la putrefaction qui est la mere de la generation; car sans eau il ne se fait point de putrefaction. Passant par des bitumineux & ensoufrés, elle en attire cette chaleur & vertu que nous voyons aux bains chauds de Ballaruc & ailleurs. Passant par des veines enrichies de mineraux ou sources métalliques, elle en attire pareillement la vertu, & produit les eaux salutaires, dont les fontaines se voyent à Spaa & ailleurs. Car l'eau sent toûjours ce qui a été échauffé avec elle, comme l'on voit dans la composition des bouillons que les Cuisiniers appêtent tous les jours. La chaleur centrale fait (comme dit est) tous les jours le même avec l'eau élementaire, & les fruits des entrailles de la terre. Voilà comment l'Oeconome & le Seigneur absolu du monde fait sa distillation dans le Macrocosme: un jour sa bonté paternelle exaltera sa Majesté glorieuse par sa toute puissance, rehaussant ce feu trés pur qui sert de firmament aux eaux sur celestes, & renforçant le degré de la chaleur centrale pour réduire toutes les eaux en air,

& calciner la terre, à ce que toutes les impuretés consommées par le feu, il rend à la terre purifiée une eau circulée dans l'air, & pareillement purifiée pour composer un nouveau monde, consistant en un nouveau Ciel & en une nouvelle terre, *Apoc.* 21, 7. ou dans des élemens souverainement purs, immuables & exaltés, vivront les corps glorifiés des Elûs de Dieu, après qu'ils seront changés, 1 *Cor.* 15, 51. pour être glorifiés, c'est à dire purifiés de la crasse perissable & peccante qui voile nos ames en cette vie miserable, pour la rendre capable de jouir de la clarté divine immediatement. *Es.* 60, 19, 20. O Seigneur! Quand verrons nous ta sainte face? Jusqu'à quand croupirons nous dans les tenebres de l'ignorance où le peché nous tient enchaînés? En somme l'eau par un sel imperceptible aux sens, dissout les semences que la terre contient: cette dissolution separe les corps, cette separation les mene à la putrefaction, & cette putrefaction à une nouvelle vie.

De la Terre.

Le dernier élement est la terre, dure, crasse, impure, aride, l'habitacle des animaux, des plantes, des metaux & des

mineraux, remplie de semences infinies, moins simple que les autres élemens, dont la terre est proprement le rebut & le receptacle. C'est un corps fixe qui retient les impressions des influences d'enhaut, plus parfairement que ne font les autres élemens. L'eau & l'air ne les retiennent pas si bien, car elles penetrent jusqu'au centre de la terre, d'où elles reviennent copieusement à la superficie. La terre & l'eau constituent un même globe, & operent conjointement ensemble à la procréation des animaux, des vegetaux & des mineraux : elle possede un esprit nourrissant les corps materiels ; comme il est de la nature du sel, il se dissout aisément par l'eau qui penetre les pores de la terre, pour prendre la nature des vegetaux : la terre consolide les corps, & temperant l'humidité de l'eau, à ce qu'ils prennent la forme à quoi ils sont destinés : l'eau & le feu contestent incessamment dans cet élement moyennant l'air ; si l'eau prédomine, il en naît des choses corruptibles ; si le feu, il en vient des choses durables : la terre enserre les choses pesantes en soi, & jette les legeres : c'est la mere & la matrice de toutes les semences & de toutes les compositions. C'est, aussi bien que l'eau, la

matrice de la Medecine universelle : car l'esprit de l'Univers se trouve fixe en elle, mais ce n'est pas universellement & partout. Pour cet effet il faut changer la terre en eau, l'eau en air, & l'air en feu. On tire de la terre qui nous vient d'enhaut, le mouvement perpetuel, si elle se dissout dans son eau, moyennant le feu Philosophique, aprés qu'elle a repris la forme du chaos qu'avoient les élemens avant la separation des choses elementées.

Des choses élementées, & premierement des Esprits.

Ayant ainsi ébauché le chaos & les élemens, faisons en de même des choses élementées. Ce sont des substances qui proviennent des élemens, & ont de l'affinité avec eux : ils sont, ou spirituels, ou corporels. Les premiers sont creés de l'essence des elemens les plus subtils ; tant plus ils sont subtils, tant plus ils ont de force & de pouvoir, l'excellence de l'operation dépendant absolument de la subtilité de l'essence. Les élemens les plus purs ont les esprits les plus subtils, qui servent d'instrumens à la parole éternelle de Dieu. Les Esprits sont superieurs ou inferieurs : les premiers habitent dans le Ciel, & sont

de la premiere ou de la seconde classe: ceux de la premiere sont trés-purs, & habitent le Ciel empirée; & comme ils sont au dessus du Firmament & du mouvement mesuré des Astres, ils ne sont point sujets au tems; ils entendent & comprennent les choses, non successivement, mais tout à la fois: ils sont distingués par ordres & par Puissances, *Cor.* 1, 16. y ayant des Archanges, 1 *Thess.* 4, 16, les Anges étant distingués des Puissances, *Rom.* 8, 38. Les Esprits de la seconde classe sont ceux qui habitent dans le Firmament és Astres visibles: comme ils presidents és operations du feu astral, on les a appellés des Salamandres; ils servent d'instrumens aux operations que les Anges bien heureux exercent dans les créatures basses, la lumiere d'enhaut parfaite ne se communiquant à la basse imparfaite que par ce moyen ou milieu. Ces Esprits sont innombrables, & ont leurs fonctions distinctes & déterminées comme les créatures qui habitent le globe de la terre. Autant qu'il y a d'Etoiles differentes au Firmament, autant y a-t-il d'ordres divers d'Esprits: il y en a de Solaires, de Lunaires, de Saturniens, Mercuriaux, qui dominent le globe de la terre par leurs in-

fluences : ce ſont eux qui exploitent même les fonctions morales dans l'homme, le portant aux actions de probité civile, dont nous avons vû les Payens ornés ; mais comme cela ne vient que du Ciel ſubalterne, il faut des rayons de la lumiere de l'Eſprit ſuprême, pour crucifier notre propre chair, & la ſacrifier même pour la gloire divine, renonçant à toutes nos felicités corruptibles pour l'incorruptible, juſqu'à aimer nos ennemis, & haïr notre propre nature corrompue. Les affections qui vont au delà de l'ordre de la nature, viennent immediatement de la lumiere non creée de l'Eſprit de Dieu. Les Eſprits qui preſident dedans l'air, conſomment en eux & convertiſſent en leur propre nature ce chaos qui eſt compoſé de toutes choſes, dont aucune des choſes creées ne ſe peut paſſer : ils conduiſent les Meteores, & produiſent ſouvent par la volonté du ſouverain Créateur, les effets prodigieux du vent & du tonnerre ; ils ne ſont pas tous mauvais, ni ſujets au Prince de ce monde qui regne dans l'air ; ils ne ſont point univerſels, mais diſtribués en de certaines diſpoſitions pour differentes fonctions. Le remanant des Eſprits terreſtres & aquatiques ont pareillement les leurs, ſui-

vant les ordres de l'Eternel ; ils ſont de part & d'autre moins puiſſans que les aërés. Ce que les Eſprits operent de bon dans le cours de la nature, provient de ceux qui ſont bons, & que Dieu a creés élementaires à cet effet; ce qu'il y a de mauvais & de ſiniſtre vient des Eſprits malins jettés hors du Ciel empirée à cauſe de leur rebellion, pour laquelle ils ſont condamnés de vivre, auſſi-bien que l'homme pecheur, au lieu des élemens purs & incorruptibles, dans les impurs & periſſables. Les Eſprits malins qui ſont les diables, jouent artificieuſement des élemens ſpirituels & corporels dans les choſes élementées pour les ruiner, & ſurtout l'homme, dans lequel ils haïſſent l'image de l'Eternel, qu'ils tâchent par une envie malicieuſe de corrompre, aneantir & plonger dans les tenebres : mais comme les tenebres ne ſervent qu'à rendre l'excellence de la lumiere plus apparente & plus belle, auſſi leur malice noire ne fait que ſervir à exalter d'autant plus la bonté & la lumiere du Tout-puiſſant, qui les fait cooperer même dans leur damnation malgré eux, à glorifier la juſtice & la gloire de ſon pouvoir infini, par leur vaine reſiſtance & infructueuſe,

Des trois Principes de la nature.

Ayant traité de tout ce que dessus, il faut descendre pour contempler les corps palpables & sujets à nos sens. Après les élemens spirituels, considerons les corps tirez des élemens exterieurement d'une nature corporelle, interieurement d'une nature spirituelle: car les corps ne sont que les prisons qui enferment les esprits interieurs & actifs pour les limiter: ils sont limitez de vie & de mort; tant plus ils ont d'organes, tant plus ils sont corruptibles, la seule unité étant immortelle, car la composition présuppose la separation. La premiere chose qui se doit contempler en ceci, sont les principes hypostatiques: ce sont des substances actives, tirées des élemens convenans de temperament, afin de composer les choses élementées. Nous appellons ces trois principes le Sel, le Soufre & le Mercure. Là où ils sont bien proportionnez, ils forment une substance durable; là où ils ne le sont pas, la chose se dit, & est impure & perissable. La pureté consiste dans l'harmonie & proportion des trois, l'impureté dans l'inegalité.

Le sel est la substance des choses, & un

principe fixe comparable à l'élement de la terre. Il nourrit le soufre & le Mercure qui agissent sur lui, jusqu'à ce qu'ils l'ayent rendu volatil quant & eux, l'élevant à leur perfection. Le sel les retient en recompense & les coagule, leur communiquant sa nature fixe ; & comme il est fixe & sec, il assemble ce qui est liquide : étant dissolu dans une liqueur convenable, il aide à dissoudre les corps solides, comme sa nature fixe d'autre part les consolide : sa vigueur naissante lui donne des forces alors qu'il est dissolu par le moyen du Mercure & du soufre : il n'est actif qu'entant qu'il est rendu tel par le ministere des deux autres principes ; alors sa puissance se réduit en acte. Car à force que l'harmonie est grande entre les trois principes, l'une ne scauroit être ni agir sans l'autre. c'est le sel & le soufre qui préservent les corps de putrefaction, déchassant les humiditez superflues capables de causer cette pourriture. Nul corps solide n'est destitué de sel, qui se dit le principe fixe, sec & ferme : il est impossible que sans ce principe on puisse former un corps. Quand ost brûle du bois, l'humidité grossierement mercuriale & superflue s'évapore, la matiere grossierement sulfurée &

bitumineuſe le conſomme par le feu & évapore pareillement, tendant à la perfection par ſon élevation ; mais le ſel demeure dans les cendres avec l'humide radical fixe, qui ne ſe peut conſommer ni détruire.

Du Soufre.

Le ſoufre eſt un principe gras & huileux, qui lie les deux autres principes entierement differens pour l'excès de leur ſechereſſe & humidité, de ſorte qu'il leur ſert de milieu & de ligament pour les joindre & faire tenir enſemble : car il participe de l'une & de l'autre ſubſtance, ayant partie de la ſolidité du ſel, & partie de la volatilité du Mercure : il eſt ſuſceptible du feu operant par la deſſication, & conſomme le ſuperflu ; c'eſt en vertu de cette operation qu'il coagule le Mercure : mais il ne l'acheve pas ſeul, car le ſel qui lui eſt incorporé intimement, l'aſſiſte puiſſamment. Le ſoufre produit les odeurs, mais la ſubſtance entiere du ſel fixe, tirée de l'interieur du ſoufre, ſe trouve également diffuſe par toutes les parties du corps, il aura coagulé ſon Mercure en telle ſorte, que ce corps-là ne donnera nulle odeur, comme nous voyons dans l'or & dans l'argent.

Du Mercure.

Le Mercure eſt une liqueur ſpirituelle; aërée, rare, engroſſée d'un peu de ſoufre, & l'inſtrument le plus proche de la chaleur naturelle : il donne vie & vigueur aux creatures ſublunaires, & fortifie celles qui ſont debiles : il tient de la nature de l'air, & ſe montre tel par ſon évaporation, alors qu'il ſent la moindre chaleur, quoiqu'il ſoit accomparable à l'eau par ſa fluxibilité, & ne ſe contient pas dans ſes propres termes, mais dans des termes étrangers, c'eſt-à dire, dans l'humidité; il domine dans les corps imparfaits & corruptibles, car il poſſede trop peu du ſel & du ſoufre ; mais là où il eſt réduit en une même nature bien proportionnée avec les deux autres principes, il compoſe un corps incorruptible, comme nous voyons dedans l'or, dont à cauſe de cette admirable proportion, on peut tirer une Medecine tres-excellente & ſalutaire.

Après la contemplation des trois principes de la nature, il faut dire deux mots de la ſemence. C'eſt un extrait tiré, exalté & ſeparé d'un corps par le moyen d'une liqueur convenable, meuri dans les vaſes propres pour la propagation de ſon eſpece.

Le baume naturel qui eſt une eſſence ſpirituelle des trois principes, un Eſprit celeſte, criſtalin & inviſible, habitant un corps viſible, anime la ſemence. Cette ſemence, entant que ſemence, n'eſt pas un corps ſenſible, mais plûrôt ſon receptacle; il ſe produit moyennant la chaleur, & cela non pas par l'art, mais par la nature: il ne ſçauroit durer s'il eſt procreé d'élemens corruptibles: c'eſt ce que devroient noter ceux qui cherchent une Medecine incorruptible dans des corps corruptibles & imparfaits des animaux, vegetaux & mineraux. Aucune ſemence ne peut croître ni multiplier, ſi on la prive de ſa vertu active par un chaleur étrangere; le poulet roti n'engendre plus. Chaque ſemence ne ſe mêle jamais hors de ſon regne; les metaux ne ſouffrent aucun mêlange des vegetaux, ni les vegetaux des animaux dans leur procreation. Toutes ſortes de ſemences ſont ſpirituellement inſtruites du Créateur, pour achever mechaniquement le cours de leur procreation du tems determiné, moyennant leur teinture & leur pouvoir, qui ſe manifeſte quand les empêchemens ſont levez; car il les faut ôter, ſi une generation legitime ſe doit faire, & il n'y a point de matiere qui n'ait

ſes vertus particulieres & deſignées pour cooperer (ſi elle eſt pure) à la ſemence, & marcher de concert avec elle à la fin deſtinée par le ſouverain Créateur ; étant impoſſible que cette vertu interieure & exterieure demeure infructueuſe, ſi elle eſt bien diſpoſée. La ſemence s'habille d'un corps élementaire propre à ſoi, attirant par ſa vertu magnétique la nourriture dont elle a beſoin. Tout ce que deſſus agit ſur les élemens paſſifs, qui ſont la terre, maſſive & groſſiere, & l'eau de mêmes qualitez, dont la concentration avec les principes actifs en une même matiere inſeparable eſt le chef-d'œuvre des Philoſophes, ou plutôt de la grace & de la toute-puiſſance de l'Eternel notre Dieu.

Des trois principes de la nature ainſi ébauchez, Il y a les trois accidens de la nature és choſes élementées à conſiderer, qui ſont la generation, la conſervation & la deſtruction. La generation de chaque corps en particulier ſe fait de ſa propre ſemence, & cela dans ſa propre matrice ; car ſi la ſemence n'eſt pas correcte, ou la matrice pure & naturelle, il ne ſe peut faire aucune generation. La ſemence animale requiert une matrice animale ; la ſemence vegetable demande une matrice

vegetable, & la ſemence minerale veut une matrice minerale ; ce qui ſe doit bien obſerver pour évitet les erreurs vulgaires, & c'eſt-là proprement une bonne matrice & ſortable, qui répond abſolument à la ſemence de ſon regne : & comment ſe pourroit-il qu'une ſemence naturelle & legitime, purifiée dûment de ſes accidens étrangers & nuiſibles, poſée ou par la nature ſans artifice, ou par l'artifice ſelon la nature dans ſa veritable matrice, failliſt à produire ſon ſemblable ? Ne voyons nous pas journellement les Jardiniers & les Laboureurs operer en entant en greffe, & ſemant en bonne terre, produire ce que ceux qui ſe diſent à grand tort grands Philoſophes, ignorent de faire dans le regne mineral. Mais il eſt auſſi impoſſible ſans la nature, d'augmenter & de faire croître par tous les artifices imaginables, un bœuf, que de la laitue ou de l'or. Au contraire il eſt abſolument neceſſaire, ſi quelque generation ſe doit faire par artifice, que cet artifice ſe conforme totalement à la nature, qui contient l'ordre que le Créateur Eternel a preſcrit dès le commencement aux creatures, aucune deſquelles, ni même les Anges bien-heureux, n'ont le pouvoir de rien changer en cet ordre.

Que ceux donc qui ignorent cet ordre l'apprennent, avant que de hazarder de rien tenter contre cet ordre; & s'ils ne peuvent le comprendre ou apprendre, ils feront bien de laiſſer operer la generation à la nature ſans eux, puiſqu'auſſi bien ſe fera t-elle ſans eux, quand ils n'en ſeroient point d'avis. Je plains ces miſerables qui veulent copier un original qui leur eſt inconnu, & travailler en une operation dont ils ne ſçauroient parler ſeulement. Je conclus donc que ceux qui veulent operer en imitant la nature, doivent en connoître premierement les ſemences & puis auſſi les matrices, & alors s'ils choiſiſſent la veritable ſemence, telle que la nature l'a formée dans ſon habitacle, & pareillement la matrice ainſi que la nature l'a formée, & qu'ils mettent cette ſemence bien purgée & bien conditionnée dans cette matrice, remettant la decoction à la nature du feu inherant en eux; alors, dis-je, ils pourront en attendre un ſuccès favorable. En cet article il ne ſuffit pas de connoitre la ſemence particuliere de chaque corps des trois regnes de la nature, qui l'a ordinairement inherant en ſoi-même, il faut encore connoître la ſemence de l'Eſprit univerſel qu'il infuſe admi-

rablement aux animaux, aux vegetaux & aux mineraux, ſans que rien ne ſubſiſte ni ne s'engendre : car cet Eſprit, ce cinquiéme Element, cet inſtrument de l'Eternel eſt abſolument requis dans la procréation des choſes. Ainſi comme il contient la teinture univerſelle des ſemences, il a pareillement le pouvoir d'operer ſur l'univerſel, & doit raiſonnablement ſervir de baſe à la Medecine univerſelle, laquelle jamais perſonne n'a tiré ni ne tirera d'un corps particulier des animaux, des vegetaux, ni des mineraux. Rien ne peut naître d'aucune ſemence, qui ne ſe pouriſſe moyennant une chaleur douce & naturelle & douce, quand ſon ſel étant réſolu dans une liqueur convenable, penetre par ce chemin la ſubſtance de la ſemence, à ce que l'eſprit inclus ſe forme de ſa matiere un habitacle propre à la multiplication de ſon eſpece. Les animaux ſe multiplient par les animaux, les vegetaux par les vegetaux, & les mineraux par les mineraux ; il faut que cela ſe faſſe par ordre dans chaque eſpece, comme on voit que l'Eternel l'a ordonné *Geneſe* 24 : il ne ſe fait point de putrefaction ſans ſolution, & point de ſolution ſans liqueur ; mais cette liqueur doit être proportionnée à

chaque eſpece, premierement ſuivant ſon eſſence ou ſa qualité, après ſelon ſa quantité. Le ſecond article neceſſaire à cette generation, eſt le feu, qui doit être lent & doux, à ce que la liqueur qui contient le ſel naturel de la matiere, ne s'en ſepare en évaporant; ce qui cauſeroit, au lieu de la generation, la deſtruction, & au lieu de la vie, la mort. La matrice contenant la ſemence doit être bien fermée, pour concentrer la vertu de l'eſprit agiſſant, & la matiere ne doit point être ſortie de ſa matrice, où elle travaille à la putrefaction; car ſi vous ſortez le grain de bled diſſolu pendant ſa putrefaction de ſa terre, il périra. La vertu des ſemences varie ſuivant celle des matrices. Les ſemences doivent être égales, tant le mâle que la femelle ſans mélange, de peur que la confuſion des eſpeces n'engendre des monſtres. La generation eſt ſuivie de la regeneration: elle eſt ou naturelle, ou artificielle. La naturelle ſe fait par la ſeule nature, quand les ſemences mûries tombent en terre, & renaiſſent en ſe multipliant. L'artificielle eſt quand l'ouvrier opere moyennant la nature, & en l'imitant & préparant les matrices; comme fait le Laboureur en bêchant, fumant, arroſant & préparant la

terr

terre. Ainſi le Philoſophe doit traiter ſa terre Philoſophique, dont les pores ſont reſſerrés & compactes, il les doit humecter, penetrer, amolir, rendre ſubtile, nourrir & faire meurir moyennant cette nourriture, la rendant plus que ſimplement parfaite & capable, moyennant cette regeneration, de ſe multiplier à une ſeconde vie. C'eſt là le Phenix qui renaît de ſes cendres : c'eſt-là la Salamandre qui ſubſiſte dans le feu : c'eſt-là le Cameleon univerſel, qui a le pouvoir de ſe revêtir de toutes les couleurs & proprietés qu'on lui oppoſe. Conſiderez le rapport admirable qu'ont les choſes éternelles & les temporelles, les ſpirituelles & les corporelles, les immaterielles & les materielles ; & voyez ſuivant les lumieres que Dieu nous a données, ſi vous ne trouverez pas l'image, bien qu'imparfaitement, des choſes ſuperieures dans les inferieures. L'homme corrompu par le peché & ſujet à perdition, devroit moyennant la regeneration remonter à la gloire de la vie éternelle, & rapprocher de la vie & clarté divine dont il étoit ſequeſtré ; c'eſt pourquoy, pour y atteindre, il a fallu que la parole immaterielle de Dieu deſcendît (à parler ainſi) du Ciel & fût faite chair, afin qu'-

elle satisfît en cette chair parfaite & sacrée pour les hommes imparfaits & damnés, lesquels, pourvû qu'ils s'incorporent spirituellement par la foy, la perfection & le merite de cette parole incarnée, participent de son éternité & de sa gloire; là où ceux qui n'y participent pas, demeurent en perdition. Voyez, dis-je, comment cette merveille ineffable & incomprehensible de la sage Providence de Dieu nous est ébauchée & dépeinte dans la créature subalterne. Pour donner (par exemple) aux corps imparfaits & corruptibles la perfection & la consistance qui leur manque, ne faut-il pas que l'Esprit universel & celeste prenne leur forme, & les fasse renaître pour subsister, moyennant la regeneration dans la seconde vie, comme nous voyons journellement ès regnes des animaux & des vegetaux? Et la caballe de la Philosophie secrette ne fait-elle pas voir à ceux qui en sont, que cet Esprit universel incorporé par une manipulation aussi admirable que cachée à la secte Philosophique, la menne par les degrés que lui dicte le cours prescrit de la nature, à cette perfection qui étant ensuite appréhendée par les corps défectueux & perissables, les fait renaître en une nouvelle

vie, où ils ſont hors de la juriſdiction des élemens tranſitoires ? Cette reflexion a dépeint l'Incarnation du Fils Eternel de Dieu, avant qu'il fût manifeſté en chair aux Philoſophes payens, & a obligé les Mages d'Orient dans le tems de ſon apparition, à diſtinguer & reconnoître ſon étoile, & à le venir adorer à Bethléem. Cette mûre reflexion nous doit auſſi porter à reconnoître l'harmonie miſterieuſe de la parole non creée avec la créature ſubalterne de la parole revelée immediatement, & de la volonté divine en acte mediatement, & en un mot des œuvres ſpirituelles & materielles de l'Eternel notre Dieu, dont nous devons inceſſamment louer la Majeſté très-haute qui s'eſt manifeſtée à nous, pauvres créatures indignes, d'une façon ſouverainement excellente, pour nous préparer à le magnifier un jour parfaitement dans ſon Regne ſpirituel, comme nous le magnifions maintenant imparfaitement dans ſon regne materiel. S'enſuit la conſervation des créatures élementées, qui ſe fait par les mêmes choſes que la generation. Mais comme cette conſervation ſe fait moyennant l'aſſomption des matieres exterieures, il y a toujours quelque matiere qu'elle s'appro-

prie & incorpore comme convenable à ſa nature, & quelque matiere qu'elle rejette comme mal propre à ſa nature. La nourriture qui opere cette conſervation eſt ſpirituelle ou corporelle: la derniere eſt viſible & palpable, la premiere inviſible & impalpable; mais de deux differentes ſortes, dont l'une inherente à la matiere nourriſſante eſt moins épurée, la ſeconde bien plus pure, puiſque ce n'eſt que l'Eſprit univerſel preſent à toutes choſes, qui eſt comme le Gouverneur de cet Eſprit particulier, & le lien qui attache le materiel viſible avec le materiel inviſible, c'eſt-à-dire, le corps & l'eſprit enſemble. Tant plus que les élemens & les alimens qui nourriſſent quelque corps ſont purs & ſequeſtrés d'impuretez, tant plus la nourriture en eſt elle parfaite. Ce qui eſt le plus capable de perfectionner cette nourriture, eſt la ſimplicité de ſa compoſition, quand elle n'eſt pas faite de beaucoup de differentes eſpeces. Quand cette nourriture eſt excellente, elle peut cauſer une rénovation entiere dans le corps qui ſe l'approprie. Le ſerpent ſe renouvelle ou rajeunit en changeant de peau; l'homme en fait autant, quand par l'aſſomption d'une Medecine excellente & univerſelle, ſon

poil blanc se change en noir, & sa peau ridée en un teint frais. Les plantes de même reverdissent par l'application de la Medecine universelle, & l'or rajeunit alors qu'il se change en liqueur dans le Mercure par le benefice du feu. Je pourrois dire beaucoup de choses de cette conservation, si je ne craignois de faire un Livre au lieu d'une Lettre.

Reste la destruction des choses élementées, qui se fait d'ordinaire par son contraire, quand l'une des qualités surmonte l'autre. Elle se fait, ou par la dissolution, ou par la coagulation : cette dissolution étant grossiere, la destruction se fait par blessures, chute, fraction, dissection ; la dissolution délicate se fait par corrosion & par inflammation. Il y a pourtant une solution douce qui se fait par le chemin de la nature, & transplante le corps à une nature plus constante & parfaite. La coagulation cause en échange une destruction quand le liquide se coagule, en sorte que cela tire la destruction en consequence, alors que les Esprits & les vapeurs se dessechent ou s'enferment par des obstructions.

Des Aſtres.

Cette conſideration finie, on jette avec juſtice les yeux vers les operations ſuperieures des Etoiles deſtinées à infuſer leurs proprietés diſtinctes ès trois regnes, pour la propagation de leurs ſemences diſtinctes. La lumiere inherente en ces corps ne peut repoſer, mais elle travaille continuellement à élever la lumiere inherente dans les corps particuliers, comme celui-ci travaille à attirer la ſuperieure. Cette influence eſt un eſprit doué du pouvoir de ſe communiquer par le moyen des rayons aux corps ſublunaires. Quand ces influences ſont ſimples, c'eſt à dire, d'une ſeule Etoile, elles n'operent que ſimplement. Mais l'influence jointe des rayons de differentes Etoiles qui uniſſent leurs rayons, opere diverſement ès corps inferieurs, ou pour en hâter, ou pour en empêcher les actions. Les Etoiles fixes ſont celles dont le mouvement eſt moins perceptible, à raiſon de ſa tardiveté, qui repréſente les intervales & les figures toujours de même.

Pour abreger, je vous renvoye à ceux qui font profeſſion d'en traiter plus amplement, ne voulant dire que deux mots des Planettes, qui ſont des Etoiles dont le

mouvement eſt viſible, & l'effet remarquable, tant à nuire qu'à profiter; leur aſpect étant très-puiſſant, ſoit qu'il ſoit droit ou collateral, qu'il opere par conjonction ou par oppoſition. Les principeux ſont le Soleil & la Lune, dont le premier ſe peut dire une ſource abondante de lumiere & de chaleur. L'ame du monde ou l'Eſprit univerſel poſſede puiſſamment cet aſtre, qui ſe décoche par ſes rayons pour donner vie & mouvement à l'Univers. Les vertus de toutes choſes ſont inherentes au Soleil, & ſon mouvement regle celui des Saiſons & des corps qui ſont ſous la claſſe des Saiſons. Et comme Dieu a voulu que les choſes ſuperieures euſſent leurs images dans les inferieures, il ſe trouve qu'on en voit une du Soleil dans l'or, qui poſſede les vertus dilatées du Soleil reſſerrées dans ſon corps, leſquelles ſi on les réduit de puiſſance en acte, ont dequoi rendre largement aux corps imparfaits ou malades, la vertu ſolaire & vivifiante qui leur manque. Le Soleil attire par la vertu magnétique les eſprits les plus purs, & les perfectionne pour les renvoyer par ſes rayons, afin de reſtaurer & faire augmenter les corps des créatures particulieres. La Lune tire ſa lumiere &

ſes influences du Soleil, les renvoyant la nuit en terre, & marque par ſon mouvement racourci les mois. Cette Eve tirée de la côte d'Adam (ou Soleil) fait dans l'operation ſuſdite l'office de la femelle, & preſide dans la matiere humide, feminine & paſſive, comme le Soleil fait dans la matiere ſeche & active.

Les Planettes moindres ſont premierement les Heterodromes, qui font leur cours par un mouvement divers & inégal: Ce ſont Jupiter, Saturne & Mars. Le premier acheve ſon cours en douze ans, le ſecond en trente, & le troiſiéme en deux années.

Les Homodromes qui font leur chemin d'une viteſſe preſque égale, ſont Venus & Mercure. Le premier acheve ſont cercle dans une année, & le ſecond de même. Parlant des métaux, peut être toucherai-je un mot de leur affinité & harmonie avec les Plantes. Cependant laiſſant à part les Meteores, je me contente de vous dire generalement qu'ils s'engendrent dans l'air comme les mineraux en terre, des vapeurs, & ſe réduiſent par la vertu des Etoiles en de certaines formes: ils ſont de quatre ſortes, ſuivant les Elemens: les Cometes & Etoiles tombantes, qui ſont

des

des foudres, tenans du feu; le vent de l'air; la pluie & la grêle, de l'eau; les pierres, des foudres & de la terre.

Des trois regnes de la Nature.

Du regne Mineral.

Cette contemplation, où je laisse le champ libre à vos meditations, finie, restent à considerer les choses élementées inferieures, qui composent les trois regnes de la Nature, sçavoir l'Animal, le Vegetal & le Mineral.

Commençons par le dernier, & observons qne chaque metal cache spirituellement tous les autres en soy, d'autant qu'ils proviennent tous d'une même racine, sçavoir du soufre, du sel & du mercure. Le mercure est une liqueur crasse, laquelle bien préparée, le feu ne peut consommer: elle est engendrée dans les entrailles de la terre, & est spirituelle, blanche en apparence, humide & froide, mais en effet & en pouvoir chaude, rouge & seche. Le mercure reçoit volontiers en soi les choses qui sont de sa nature, & se les incorpore. Cette eau métallique engloutit avidement les metaux parfaits, afin de se servir de leur perfection pour sa propre exaltation; la nature lui ayant im-

primé cet instinct, comme à toutes créatures, de tendre par la voye legitime à l'amandement & à la multiplication de son espece. Le soufre qui engrosse le Mercure, est le feu qui lui est inherent & naturel, & qui moyennant le mouvement exterieur de la nature, l'acheve de digerer & meurir. Il ne fait pas un corps separé, mais une faculté separée du mercure, & lui est inherent & incorporé. Le sel est une consistance seche & spirituelle, pareillement inherent au mercure & au soufre, donnant à ce dernier le pouvoir de digerer le premier en metal. Or comme dans le cours de la nature ordinaire & avant la coagulation du metal, le Sel est très-infirme, Dieu a inspiré aux Philosophes la voye d'ajoûter au mercure un sel pur, fixe & parfait, pour operer en peu de tems ce que la nature ne fait qu'avec un travail de plusieurs années. La generation des metaux se fait comme il s'ensuit : l'Esprit universel se mêle à l'eau & à la terre, & en tire un esprit gras qu'il distile dans le centre de la terre, pour le rehausser delà, & le placer dedans sa matrice convenable, où il se digere en mercure, accompagné de son sel & de son soufre, dont ensuite se forme le metal; ce qui se fait

quand la teinture cachée dans le mercure se montre & vient à naître, car alors le mercure se trouve congelé & changé en metal. Souvent le mercure se charge dans cette matrice d'un soufre impur qui l'empêche de se perfectionner en pur or ou argent, en quoi l'influence des Planetes moindres, & la constitution de la matrice contribuent, & le font devenir plomb, ou fer, ou cuivre, qui ne souffrent point l'examen du feu. Cette décoction requiert une chaleur exterieure temperée & continuelle, laquelle secondée de l'esprit metallique interieur, atteint finalement sa maturité. La conservation des metaux se fait moyennant le soufre metallique interieur, & alors qu'ils subsistent dans un lieu qui leur est propre. La destruction des metaux se fait par le moyen des choses qui n'ont aucune harmonie avec eux, comme sont les eaux & matieres corrosives, ce que les Curieux ont bien à noter.

L'or est un metal parfait, & dont les élemens sont si generalement balancés, que l'un ne prédomine point à l'autre; c'est pourquoi les anciens Philosophes ont cherché dans ce corps parfait une Medecine parfaite, & qui ne se trouve en aucun autre corps sujet à être détruit par quel-

que inégalité, car une choſe ſujette d'elle-même à deſtruction, ne ſçauroit donner à d'autres une ſanté ou un amandement de conſequence. La queſtion eſt de rendre l'or vivant, ſpirituel & appliquable à la nature humaine, ce qu'il n'eſt pas en ſa nature ſimple & compacte : pour parvenir à cette perfection, il doit être réduit dans ſa femelle à ſa premiere nature, & refaire par ſa rétrogradation le chemin de la regeneration, dont j'ai parlé ci-deſſus. L'or mort en ſoi même n'eſt bon à rien & eſt ſterile ; mais rendu vivant, il a dequoi germer & ſe multiplier. L'eſprit métallique vivifiant eſt caché tant qu'il réſide dans un corps compacte & terreſtre ; mais réduit de ſon pouvoir en acte, il eſt capable d'operer non ſeulement en la propagation de ſon eſpece, mais encore à cauſe de ſes élemens également proportionnés, il rétablira la ſanté & la vigueur dans le corps des animaux. Comme le Soleil celeſte communique ſa clarté aux Planettes, ainſi l'or peut communiquer ſa perfection & ſa vertu aux metaux imparfaits. C'eſt pourquoi les anciens Cabaliſtes ont déſigné les plantes & les metaux par des mêmes caracteres, & ce n'eſt pas ſans grande raiſon que le Soleil & l'or ont été figurés par un cercle entier &

ſon centre, à cauſe que l'un & l'autre contient en ſoi les vertus de tout l'Univers : le centre ſignifie la terre, le cercle le ciel. Celui qui ſçait réduire les vertus centrales de l'or à ſa circonference, acquiert les vertus de tout l'Univers dans une ſeule Medecine. L'or paroît & eſt exterieurement fixe, mais interieurement il eſt volatil ; cette nature ſpirituelle & volatile proprement contient ſa vertu medecinale & penetrante : car ſans ſolution il ne fait rien. L'or a une affinité très grande avec le mercure, & il n'y a qu'à les les joindre après les avoir rendus purs & ſans macules, pour les unir enſemble, étant l'un & l'autre incorruptibles & parfaits : l'un de ces corps eſt l'inferieur, & l'autre le ſuperieur, dont parle Hermès : mais notez que l'or en ſa nature compacte, maſſive & corporelle, eſt inutil à aucune Medecine ou tranſplantation. C'eſt pourquoy il le faut prendre en ſa nature volatile & ſpirituelle. La rotondité de déſignant par la perfection de l'or, qui jette ſes rayons diamétralement meſurés du centre à la circonference, & les quatre qualités également balancées dans l'or, repréſentant les quatre lignes égales poſées en rectangle qui forme le quarré équilateral. La Ca-

bale ſecrete trouve dans la matiere de ce metal, la forme probable & perceptible de la quadrature du cercle. Mais comme peu de gens ſont capables de comprendre des myſteres cachés, il n'eſt pas à propos de les profaner & étaler à la vûe des indignes.

L'argent, bien que plus parfait que les autres metaux, l'eſt moins que l'or : il ſe rapporte à la Lune celeſte, & en poſſede la vertu comme le caractere. Il eſt trés-utile en ſon eſpece aux Philoſophes experts. Comme l'or a la ſignature dans le Macrocoſme du Soleil, & dans le microcoſme du cœur ; ainſi l'argent a la ſignature dans le Macroſcome de la Lune, & dans le microſcome du cerveau, dont il eſt une Medecine ſinguliere, s'il eſt rendu ſpirituel & impalpable.

Les metaux moindres ſont deux mols, ſçavoir le plomb & l'étain : & deux durs, ſçavoir le fer & le cuivre. Ils ſont compoſés d'un ſoufre impur & d'un mercure non mûr. Chacun étant doué d'un eſprit limité à certain degré, ne domine dans les cures Philoſophiques que ſur les maladies où préſide un eſprit ſubalterne à celui qui eſt inherent à l'un de ces metaux.

Les Pierres précieuſes ſont differentes

à raiſon de leur digeſtion, & ſont diaphanes à cauſe qu'elles ſont congelées de l'eau pure avec l'eſprit de l'Univers, douées de certaines teintures, non tout-à-fait diſſemblables de celle des metaux, qui leur donnent & la couleur & la vertu.

Les pierres communes & non tranſparentes ſont congelées de terre craſſe & impure, mêlée d'une humidité tenace & gluante, laquelle deſſechée compoſe la pierre dure, molle, ou ſabloneuſe, plus ou moins ſelon la quantité ou qualité de cette humidité.

Les mineraux ſont les matieres qui ne ſont ni pierres, ni metal. Le Vitriol, le mercure commun & l'Antimoine participent le plus de la matiere metallique. Le dernier eſt la matrice & la veine de l'or, & le ſeminaire de ſa teinture: l'un & l'autre contient une medecine excellente. Le ſel commun, l'armoniac, le ſalpêtre, le ſel gemme & l'alun le ſuivent, & s'engendrent des eaux ſalées. Le ſoufre au contraire eſt congelé de la ſechereſſe pure terreſtre. Pour le bitume, il s'en trouve de pluſieurs ſortes: c'eſt un ſuc de la terre tenace & ſuſceptible du feu. Il y en a de dur & de liquide: le premier eſt l'Aſſpalte, Piſſaſpalte & l'Ambre jaune, le ſe-

cond eſt oleagineux, comme le Nafre & l'Ambre Arabique. Les mineraux de la troiſiéme eſpece ſont l'orpiment, le ſandarac, le gyp, la craye, l'argile, la terre d'Armenie, la terre ſigillée.

Regne des Vegetaux.

Aprés la contemplation du regne minerol ébauchée ſuperficiellement, il en faut autant faire, mais ſommairement du vegetal, de peur que cette Lettre ne devienne inſenſiblemenr un Livre entre les mains d'un homme qui n'en fit ni ne fera jamais. Les vegetaux ſont des corps qui ont racine dans terre, & pouſſent leur tige, feuilles, fleurs & fruits dans l'air. Leur ſemence interieure aidée d'une chaleur exterieure, & ſurtout animée de l'Eſprit univerſel, moyennant l'influence des Aſtres, ſe fait voir dans la propagation de ſon eſpece. Conſiderez de votre chef dans les parties d'un vegetal ſolides & liquides, ſpirituelles & corporelles, leur baume naturel, qui eſt à proprement parler, leur ſoufre corporel qui les agite avec leur humidité, ou le mercure qui les humecte & ſoutient. Leur anatomie vous montrera dans leur ſolidité leur chair, dans leurs ligamens comme les arteres &

les veines qui ſervent aux démarches que fait en eux l'eſprit univerſel. Le remanent de leurs membres ſont la racine, la tige, l'écorce, la moelle, le bois, les branches, les feuilles, les fleurs & les fruits, la mouſſe, le ſuc, la gomme ou racine. : où votre meditation vous dictera ſur le pied de ce que j'ai dit ci-deſſus, tant au ſujet de l'univerſel des créatures, qu'à raiſon des créatures en particulier, ce qu'il y a à obſerver concernant leur generation, conſervation & deſtruction : elles ſont ſujettes aux Saiſons qui arrêtent ou hâtent, ſuivant leurs proprietés, les qualitez inherentes à chaque plante ſeparement, pour lui faire faire ſon cours deſtiné dès la fondation du monde. On n'auroit jamais fait de parler de leurs eſpeces & vertus differentes, comme auſſi de leur ſignature & conſtellation, ou bien de les diſtribuer & arranger ſous les aſtres qui dominent chaque plante en particulier ; & démontrer aux ſens que les ſignatures ſe rapportent à diverſes maladies avec l'harmonie des eſprits ſubalternes, qui gouvernent, & les perfections des plantes, & les imperfections des maladies : mais ce chemin, bien que merveilleuſement beau & agréable, eſt trop long;

& ne fait que tournoyer autour du centre Cabaliſtique, où on arrive par un ſentier infiniment plus court & aiſé, ſi on conſidere exactement le commencement & la fin de cette Lettre. A mon avis, ayant la clef de la ſcience generale, on penetre aiſement les proprietés des créatures particulieres, mais il eſt trés-difficile de grimper du particulier au general, car naturellement on deſcend bien plus aiſément qu'on ne monte, & la peine eſt toujours plus grande de parler au Prince même, qu'à ſes domeſtiques.

Du regne animal.

L'animal eſt un corps mobile, & ſe nourrit des vegetaux & des mineraux: car ces deux derniers participent les uns des autres. Comme ce ſeroit un Ouvrage ample & grand d'en déchifrtr par le menu les parties & les eſpeces, je n'y toucherai qu'en paſſant. Les animaux ſont compoſés du corps & de l'ame: le premier eſt proprement l'habitacle du ſecond. Les corps ſont tous penetrables aux ames animales, & ont des parties plus ou moins condanſées & relatives aux élemens du macroſcome. Les os qui ſont ce qu'il y a de plus ſec, ſont ſemblables & appro-

chans de la terre. Les cartilages ſont des parties moins dures que les os & ployables, comme auſſi les ligamens, membranes, nerfs, arteres, veines, dont je me rapporte aux Anatomiſtes, auſſi-bien que des autres parties exterieures & interieures purement corporelles, où nous trouverons qu'elles ſe rapportent aux élemens, les ſeches à la terre, les humides à l'eau, & les ſpirituelles à l'air & au feu. Les eſprits animaux ſont des vapeurs ſubtiles: il y en a de ſuperieurs & d'inferieurs; ceux-ci ſont ou aquatiques ou terreſtres, & préſident dans les parties du corps qui leur conviennent le plus, à l'exemple des eſprits du Macrocoſme, qui contribuent leurs fonctions aux élemens dont ils tirent leur origine. L'eſprit du feu ou celeſte reſide dans le cœur, & anime les autres par ſon activité: ils operent proprement dans le Microcoſme ce qu'il fait dans le Macrocoſme, à la reſerve de ce qu'il eſt particulier, comme il eſt general dans l'autre, où il a de l'attachement avec les eſprits ſubalternes du grand monde, ainſi qu'il fait dans l'animal avec les eſprits ſubalternes du petit monde, chaque animal ſe pouvant qualifier tel, bien que plus imparfaitemene que ne fait l'homme, fait ſeul à

l'image de Dieu. A peine m'empêcherai-je de parler plus que je ne voulois faire de l'ame ſenſitive, & de ſa diverſité avec la raiſonnable.

L'ame ſenſitive eſt une ſubſtance ſpirituelle : elle reſide entant que telle dans le cerveau, domine les eſprits animaux, étant inſtruite & rendue capable par le Créateur, de ſentiment, d'appetit & de motion. A l'appeller de ſon nom, c'eſt une étincelle de l'Eſprit univerſel, tirée par le Souverain de l'eſſence du ciel ſideré, & imprimée à la ſemence animale pour la régir dans la claſſe où elle eſt poſée : les rayons de cette ame n'éclairent pas au-delà des limites de leurs eſprits animaux, l'homme animal même ne comprenant point les choſes qui ſont de l'eſprit de Dieu. Car comme cette ame animale n'eſt que de la claſſe ſiderée, elle ne ſçauroit élever ſon vol au deſſus de ſa patrie. Au contraire il faut que toutes les facultés animales & terminées ſoient comme aſſoupies & regenerées, quand l'ame raiſonnable s'éleve à Dieu, & ſe proſterne devant le Trône de Sa Majeſté pour en tirer les lumieres ſpirituelles. De ſorte que les rayons de cette ame ſenſitive ou animale ſouffrent pour réſider dans les eſprits ani-

maux & élementaires, un melange très-grand des tenebres attachées à la matiere craſſe & impure, ce qui la rend moins ſubtile & pénétrante, l'empêchant de connoitre les choſes que par la ſeule ſuperficie. La reflection de ces rayons enflamme l'imagination, & émeut l'appetit qui tient lieu de volonté à cette ame, & cauſe l'émotion des parties corporelles qui en dépendent, ſuivant les organes & leur perfection ou défaut, d'où vient que les unes operent plus ou moins parfaitement que les autres.

L'homme eſt la plus parfaite des créatures, ſon corps eſt plus excellemment & délicatement organiſé que celui des autres animaux, cela étant requis à ſes fonctions dominantes. La matiere de ce corps n'eſt guéres differente de celle des autres animaux, mais bien la forme des parties, de laquelle je me rapporte à ceux qui en ont compoſé des Volumes, de peur d'en faire un de redites. Son ame raiſonnable eſt de la nature ſiderée, douée par le Créateur de la faculté d'entendre ce qui ſe fait ſous le Ciel empirée, & ce que le Macroſcome contient. Quand le Créateur forma l'homme, *Gen.* 2 *verſ.* 7, de terre, il n'eſt pas dio qu'il fit ſon ame d'aucune matiere,

mais qu'il la lui infusa, soufflant ès narines d'icelui respiration de vie, dont l'homme fut fait en ame vivante & immortelle : si elle est pure, elle est, dis-je, capable de connoître ce qui est du Macrosme, & d'en juger. Elle peut exercer ses operations intellectuelles concentrée en elle même, & sans l'aide des sens exterieurs ou materiels, ce que l'ame animale ne sçauroit faire : car les sens liés, toutes ses fonctions sont accrochées. L'ame raisonnable est un miroir qui represente les choses fort éloignées, ce que les sens materiels ne sçauroient faire : elle penetre même par un raisonnement solide les choses invisibles & impalpables. Tant qu'elle empêtre ses facultés dans les choses materielles, elle a peine d'elever son œil aux choses sublimes ; mais si elle est assistée de la grace divine pour se dépêtrer, alors elle peut employer ses forces entieres, & exploiter fortement : car de même que les Astres superieurs & inferieurs, je dis les generaux & les particuliers, tirent leur lumiere & leur vie de la lumiere concentrée du Soleil, ainsi les ames raisonnables ne peuvent rien d'elles-mêmes, si elles ne sont illuminées des rayons de la grace du Soleil de Justice Notre Seigneur Jesus-

Christ, par le moyen de son St Esprit.

La Providence admirable du Pere de lumiere ayant voulu que sur la fin du troisiéme jour & vers le commencement du quatriéme de la création, la lumiere diffuse auparavant prît forme dans le Soleil qui éclaire le monde temporel, & que vers la fin des trois mille années après la creation, la Majesté divine prit chair pour éclaire & régir le monde éternel; & comme nos ames sont éternelles, elles sont (je dis celle des Elûs) dès cette vie habitacles & temples du St Esprit, qui les conduit & les perfectionne, comme l'Esprit de l'Univers fait les esprits materiaux. O que nous serions heureux, si le peché maudit n'obscurcissoit la clarté de nos ames, qui depuis ce malheureux accident ne connoissent qu'en partie, & certes à le bien prendre, assez imparfaitement. Tout (je dis absolument tout) ce qui nous reste de la lumiere excellente que l'ame voit en sa creation, ne nous est departi que par mesure de la pure misericorde de Dieu, & selon son bon plaisir, sans quoi notre ame abrutie est comme confondue avec l'animale, & sous sa domination pour vivre & mourir avec elle: car elle la précipite dans la mort, comme de l'autre côté l'ame

regenerée par l'Eſprit de Dieu, vivifie & éleve l'ame animale à le vie éternelle. Ceux donc qui voudroient perfectionner leur ame, ſe doivent adreſſer en ferme foi à Dieu, & dépouiller par une ſerieuſe repentance l'ordure du peché, pour obtenir le St Eſprit qui eſt le gage aſſuré de leur leur salut, & qui les conduit de grace en grace, & de lumiere en lumiere, juſqu'à ce qu'ayant dépoſé ſuivant l'ordre preſent la craſſe periſſable qui voile l'ame, ils puiſſent revêtir dans la ſeconde vie le même corps, mais purifié & rendu ſpirituel, afin de ſe preſenter devant le Trône de l'Eternel, & le magnifier & glorifier en toute éternité. Sa miſericorde paternelle nous y conduiſe pour l'amour de ſon Fils aimé Jeſus-Chriſt, auquel avec le Pere & le St Eſprit, ſoit honneur & gloire à tout jamais.

La generation dans le regne animal eſt aſſez viſible; & comme vous en trouvez des deſcriptions amples, je m'en diſpenſe. La conſervation des animaux ſe fait par le moyen des élemens, des alimens & des medicamens, dont la quantité & la qualité leur cauſe plus ou moins de bien ou de mal. La deſtruction ſe fait quand un des principes prédomine l'autre: cette

inegalité cauſe leur intempetie. Là où l'humidité abonde, viennent les maladies qui en participent, comme catharres, hydropiſies ; ſi le feu, des fiévres ardentes : ce qui dott porter dans la recherche des cures l'Eſprit des Curieux vers le Remede capable de remettre & conſerver cette balance des principes qui cauſe la ſanté. Reſte l'harmonie des choſes, qui eſt une matiere auſſi ample que belle & utile. Tout ce que je viens de vous dire ci deſſus, ne parle que de cela ; & quand je n'en dirois autre choſe, je croirois y avoir amplement ſatisfait. Neanmoins pour conrenter votre curioſité, je vous dirai en forme d'Epilogue, que le rapport doit être grand d'une creature à l'autre, puiſque la matiere n'en differe pas, mais ſeulement la forme. Les élemens mêmes tirés d'un ſeul chaos, ne different entr'eux qu'à raiſon de leur diſpoſition. Toutes choſes ſont émanées de l'unité, & y retournent. Cette contemplation eſt comme la clef des ſecrets les plus grands de la Nature, où nous voyons que tout eſt ordonné dans le tems, dans la meſure & dans le poids. Obſervant la generation, la conſervation & la deſtruction des trois regnes de la Nature, vous verrez qu'ils

conviennent entierement entr'eux en ce point : ils naiſſent des trois principes de la Nature, où l'actif tient lieu de mâle, & le paſſif de femelle, & ce par la chaleur interieure de la ſemence, & par l'exterieure de la décoction ; n'importe que l'origine en ſoit differente en forme, comme les créatures auſſi le ſont entr'elles. Ils ſubſiſtent & ſont conſervés par l'attraction du baume ſemblable à celui qui leur eſt inherent, qui leur ſert d'aliment par la chaleur exterieure, & qui fortifie l'interieure, conſervant les humeurs en équilibre. Ils ſont détruits par l'attraction de l'intemperie reſidente ès alimens & élemens que l'Eternel a maudit, *Gen.* 3, 27, à cauſe du peché de l'homme, par la diminution des organes, & par l'intemperie hereditaire au ſang. Il faut à chaque corps des trois regnes, la ſemence, la matrice, ſon mouvement, ou ſa chaleur double & proportionnée, de ſorte qu'ils ne different entr'eux que dans la ſituation que le Créateur leur a donné avec leur forme, & l'intention de ſe multiplier chacun dans ſon eſpece, *Gen.* 1, 22. Il ne ſuffit pas de connoître l'harmonie des choſes terreſtres eſſentielles, mais il faut obſerver leur concert avec les ſuperieures. Le

Soleil élementaire a une reſſemblance trés grande avec le central ; ils ſe renvoyent l'un à l'autre leurs rayons & attractions par une reverberation continuelle & réciproque, pour faciliter par ce mouvement la propagation des créatures. La Lune & les Etoiles ont pareillement un commerce continuel avec les puiſſances aſtrales inherentes és corps ſublunaires, où reſident des eſprits, ſe rapportant de vertu & d'inclination les uns aux autres. Conſiderez enſuite l'harmonie des eſprits & des corps avec leurs operations paralelles, comme je les ai crayonnées legerement ci-deſſus. Et ſurtout admirez le rapport du monde ſpirituel au materiel : l'un porte l'image de l'autre, & ce qui paroîtra un jour exalté dans le monde ſuperieur, ſe voit ébauché en quelque façon dans l'inferieur. Le Soleil élementaire preſide au gouvernement du monde periſſable, & le Soleil de juſtice preſide à la direction du monde éternel : le tems étant un mouvement, ſon directeur creé eſt mobile, & l'Eternité conſiſtant en un repos conſtant, eſt regie par l'immuable qui a été, qui eſt & qui ſera le même de ſiecles en ſiecles. Quand il apparoîtra immediatement dans la perſonne glorifiée

de ſon Verbe éternel en chair, comme il apparoît mediatement dans les inſtrumens materiels, diſpoſés pour la direction de l'œuvre admirable de la création, ſa lumiere immenſe ternira celle qu'il a diſtinguée du chaos pour regler le mouvement du tems, lequel finira dans le même inſtant que le feu de cette nouvelle clarté incomprehenſible bannira le periſſable & l'obſcur, exaltant nos corps à cette diaphanité lumineuſe, dont ſa bonté paternelle a fait voir un échantillon admirable, *Matth.* 17, *verſ.* 2, & *Marc* 9, *verſ.* 3, comme auſſi 2 *Rois* 2, *verſ.* 11; où la preſence de l'Eternel à l'enlevement d'Elye a operé ſur lui preſque de la même façon. Alors toutes les choſes émanées de l'unité incomptehenſible de l'Eternel, ayant parfait leur cours dans l'harmonie du Macrocoſme inferieur, retourneront à cette union purifiées des tenebres, leſquelles tiendront lieu de terre damnée dans cette nouvelle création, & ſerviront d'habitacles aux Eſprits des hommes malins, exclus de la lumiere & pteſence de l'Eternel: Tout de même que les Anges & les hommes bien-heureux habiteront dans la gloire incompréhenſible, pour le louer, benir & exalter à jamais. Sa bonté & miſeri-

corde paternelle nous veuille pardonner nos offenſes, & nous raſſaſier des biens de ſa maiſon pour l'amour de ſon Fils unique Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, auquel avec le Pere & le Saint-Eſprit, ſoit gloire & honneur à tout jamais. *Amen.*

Voilà, Monſieur, l'Extrait de ma lecture des Philoſophes, ſimple & ſans affectation d'ornement ni d'oſtentation, dont je vous fais préſent d'auſſi bon cœur que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre

EXTRAIT
D'UNE AUTRE LETTRE PHILOSOPHIQUE.

Aſſez éſtimée parmi les Enfans de l'Art.

. . . . . Après quelques converſations que nous eûmes mon ami & moi ſur les ſentimens de

quelques Philosophes, premierement il me fit sentir l'erreur & l'ignorance de ceux qui vont recueillir la rosée qui tombe la nuit sur les bleds, pour en faire la vraye matiere de leur Pierre.

Ensuite il me fit voir par pratique la Philosophique industrie des Sages, pour prendre physiquement la vraye Rosée du Ciel, qui certainement est la vraye & unique matiere de l'œuvre des Philosophes.

Et par cette magique & occulte extraction qu'il fit en ma présence, je connus clairement que ce qu'il m'avoit dit dans nos conférences étoit véritable; qu'il falloit très-necessairement que le Philosophe qui vouloit faire l'œuvre, tirât lui-même de l'influence des astres, sans aucun labeur manuel, la vraye rosée céleste des Sages; & de plus qu'il la puisât seulement dans le plus profond centre du ventre d'*Aries*, & ce par l'instrument magique des Sages.

Puis il me fit connoître quel est le ventre d'Ariés des Philosophes cabalistiques, qui certainement est le vray aymant & l'acier du Cosmopolite.

Or de toutes ces choses que je viens de vous dire, dont ce docte Philosophe m'a

fait voir la pratique manuelle, j'en avois certainement une entiere & très-parfaite connoissance.

Mais je vous avoue sincérement que je ne connoissois nullement l'Ariés, & encore moins le ventre d'Ariés, que les Chymistes vulgaires prétendent connoître, lequel ne leur donne qu'une eau phlegmatique ; au lieu que l'Ariés des vrais Philosophes Cabalistiques leur attire une eau ignée ou feu aqueux.

Ensuite il me montra par pratique manuelle comment cette vraye rosée qui impreigne, fomente, nourrit & vivifie toute la nature élémentaire, se concentre & se congéle par le chaud ou ventre d'Ariés, & devient en un moment ou pour le moins en bien peu de tems, la vraye terre vierge des Sages, & l'unique matiere de l'œuvre des Philosophes, qui est certainement l'un des plus grands & occultes Secrets de leur divine Cabale, qu'ils n'ont voulu jamais découvrir clairement dans leurs Livres, se contentant, selon eux, de le dire seulement à l'oreille de leurs enfans ou disciples sécrets de la Nature.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy donné à saint Germain en Laye le cinquiéme Decembre 1681, signé JUNQUIERES: Il est permis à LAURENT D'HOURY Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *les Oeuvres du Cosmopolite, ses Lettres, &c.* pendant le tems de quinze années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Prris, le 23 Decembre 1681. Signé, ANGOT, *Syndic.*